

COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE

DOCUMENTS

PUBLIÉS A L'OCCASION DE LA

GUERRE DE 1914-1915

RAPPORTS

de MM. Ed. NAVILLE & V. VAN BERCHEM
Dr C. DE MARVAL — A. EUGSTER

sur leurs visites aux camps de prisonniers
en Angleterre, France et Allemagne.

PREMIÈRE SÉRIE
ÉDITION FRANÇAISE (DEUXIÈME ÉDITION)

Mars 1915



INTER ARMA CARITAS

GENÈVE
LIBRAIRIE GEORG & Cie
Maisons à Bâle et à Lyon

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine

C G1 A 19 – 01.01

DOCUMENTS

publiés à l'occasion de la

GUERRE DE 1914-1915

[1]
COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE

DOCUMENTS

PUBLIÉS A L'OCCASION DE LA

GUERRE DE 1914-1915

RAPPORTS

de MM. Ed. NAVILLE & V. VAN BERCHEM
Dr C. DE MARVAL — A. EUGSTER

sur leurs visites aux camps de prisonniers
en Angleterre, France et Allemagne.

PREMIÈRE SÉRIE
ÉDITION FRANÇAISE (DEUXIÈME ÉDITION)

Mars 1915



INTER ARMA CARITAS

GENÈVE
LIBRAIRIE GEORG & C^{ie}
Maisons à Bâle et à Lyon

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine

IMPRIMERIE DU JOURNAL DE GENÈVE, RUE GÉNÉRAL-DUFOUR

Avant-propos

En vertu d'un accord entre l'Allemagne et la France, il a été formé, dans chacun des deux pays, un Comité composé de représentants de la Croix-Rouge du pays, de délégués des ambassades des Etats-Unis et de l'Espagne, et d'un délégué du Comité international de la Croix-Rouge. Le but de ces Comités était de visiter dans les deux pays les camps de prisonniers, d'examiner quels étaient leurs besoins, et de faire rapport sur la manière dont ils étaient traités de part et d'autre. Cette visite des camps a été confiée presque exclusivement aux délégués du Comité international.

Quoiqu'il n'y eût pas de comité semblable en Angleterre, le Comité international, avec l'assentiment des autorités anglaises, a décidé de faire aussi la visite des camps de la Grande-Bretagne, et a délégué, à cet effet, l'un de ses membres, M. Edouard Naville, accompagné de M. Victor Van Berchem. Ces deux délégués ont parcouru ces camps les derniers jours de janvier, et ont l'honneur de présenter au Comité le rapport suivant.

RAPPORT

de M. Edouard NAVILLE, membre du Comité international
de la Croix-Rouge, et de M. Victor VAN BERCHEM,
sur leur visite aux camps de prisonniers en Angleterre,
en janvier 1915

Introduction

Arrivés à Londres le vendredi 22 janvier au soir, nous nous sommes présentés le samedi 23 au matin, au bureau de la Croix-Rouge britannique, où nous étions attendus par Lord Robert Cecil, qui nous a d'emblée annoncé que toutes les permissions et les facilités nous seraient accordées par les autorités pour la visite des camps, que nous la ferions entièrement à notre convenance, sans être accompagnés par aucun officier, et sans que notre visite fût annoncée nulle part à l'avance, sauf sur les bateaux, que nous ne pouvions atteindre que par leurs chaloupes.

Lord Robert Cecil nous a conduits d'abord au ministère des Affaires étrangères où M. Acland, secrétaire parlementaire du ministère, nous a confirmé ce qu'avait dit Lord Robert Cecil, et nous a demandé de faire toutes les observations que nous suggérerait notre visite.

Ensuite au ministère de la Guerre, le lieutenant général Sir Herbert Belfield, chargé de la direction des prisonniers, nous a promis une permission générale qui nous est arrivée le lendemain.

Notre premier devoir est d'exprimer à ces hautes autorités toute notre reconnaissance des facilités qui nous ont été accordées. Nous avons pu faire notre visite avec la plus entière liberté, causer avec les prisonniers comme nous le voulions sans entrave d'aucune sorte. Grâce à ce bienveillant appui, nous avons été bien reçus des commandants qui se sont prêtés à tout ce que nous demandions, et de l'aimable hospitalité desquels nous avons joui à plusieurs reprises. Notre reconnaissance très vive s'adresse aussi à Lord Robert Cecil, le directeur d'une des divisions de la Croix-Rouge britannique, qui n'avait pas vu les camps de concentration et qui nous a accompagnés dans toutes nos visites. Lord Robert nous a rendu grand service en nous facilitant les voyages dans ces diverses localités et surtout en nous présentant aux commandants et en leur expliquant qui nous étions, que nous ne venions pas en simples curieux, mais que nous étions chargés d'une mission officielle. Que Lord Robert Cecil veuille bien recevoir nos sincères remerciements de ce qu'il a fait pour nous pendant ce voyage et de l'agrément qu'il y a ajouté.

Considérations générales

Les camps d'internement comprennent deux genres de prisonniers qui ne sont pas mélangés, les civils et les militaires.

Pour l'un et l'autre, à l'exception d'une catégorie de civils sur laquelle nous aurons à revenir, et des officiers, il y a une règle uniforme : le logement et la nourriture doivent être ceux des soldats anglais.

Une autre règle générale pour les uns comme pour les autres, c'est que les vêtements nécessaires, habits et chaussures sont fournis gratuitement par le Gouvernement anglais à ceux qui en ont besoin. Dans aucun camp, un prisonnier ne peut se plaindre d'avoir froid parce que ses vêtements sont déchirés ou insuffisants, ou d'avoir des souliers hors d'usage. Il n'a qu'à montrer ce qu'il en est et on lui accordera de suite ce qu'il lui faut, et cela de bonne qualité.

C'est là, croyons-nous, une des raisons pour lesquelles l'Angleterre n'a pas cru nécessaire de fonder un comité comme ceux qui existent en Allemagne et en France. Il est pourvu aux besoins des prisonniers, et l'on ne compte pas pour leur vêtement sur ce qui leur serait envoyé de leur pays.

Dès qu'un prisonnier est interné, il lui est présenté une feuille sur laquelle il doit inscrire son nom, son lieu d'habitation et, s'il est militaire, tout ce qui concerne la troupe à laquelle il appartient. Tout cela est reporté en anglais sur l'autre côté de la feuille afin d'éviter les erreurs de noms. Ces feuilles permettent l'établissement par l'Information Bureau, des listes qui sont envoyées à l'Agence des prisonniers de Genève, et qui se distinguent par leur exactitude et par les renseignements précis qu'elles fournissent.

Même règle pour tous les camps à l'égard de la correspondance. Les prisonniers peuvent écrire deux fois par semaine.

Il y a deux genres de dépôts, les camps sur terre ferme et les vaisseaux. Les vaisseaux sont avant tout destinés à l'hiver. Il est probable qu'avec la belle saison on débarquera un grand nombre de prisonniers, surtout les militaires.

I

MILITAIRES

A. — GÉNÉRALITÉS.

Pour le moment, le nombre des soldats prisonniers n'est pas considérable en comparaison de ce qu'il y a en Allemagne. On comptait 10,000 soldats et officiers, au moment de notre visite.

Les camps militaires sont de beaucoup les plus faciles à diriger. Les commandants sont unanimes sur ce point. La discipline militaire règne sur tout le monde. En outre, la vie que mènent les officiers et soldats est, à part la liberté qui leur manque, fort semblable à celle à laquelle ils sont habitués à la caserne.

Les officiers sont séparés des soldats. Pour le moment, il y a deux camps d'officiers, que nous avons visités tous les deux. On est occupé à en installer un dans le Derbyshire, dans une belle propriété qui a nom Donnington Hall.

La Convention de La Haye n'est pas appliquée en ce qui concerne la *solde des officiers* ; cette solde n'est que la moitié du grade correspondant dans l'armée anglaise. Cela vient de ce qu'en Allemagne la stipulation de la Convention n'est pas observée. En Allemagne, au-dessous du grade de capitaine, les officiers prisonniers touchent 60 marks par mois et au-dessus 100 marks. Or, cette solde est beaucoup plus faible même que la moitié de la solde anglaise. Un lieutenant touche en

Angleterre 7 sh. $\frac{1}{2}$, dont la moitié est 3. $\frac{3}{4}$ sh., ce qui est près du double des 2 marks alloués à un lieutenant anglais en Allemagne, d'autant plus qu'en outre on leur bonifie une ration, soit 10 $\frac{1}{2}$ pence. Si l'Allemagne accordait la solde pleine, l'Angleterre le ferait aussi, mais alors l'allocation pour ration ne serait plus payée.

Dans la circulaire (n° 163) adressée par le Comité international aux Croix-Rouges des différents pays, on suggérerait la possibilité de donner une faible allocation aux sous-officiers et aux soldats: cela se ferait si la réciprocité était accordée en Allemagne.

Dans les camps militaires sur terre ferme, dont l'organisation est complète, comme celui de Dorchester, les prisonniers peuvent avoir un petit gagne-pain, d'après le principe adopté dans l'armée anglaise que tout travail qui ne rentre pas dans le service proprement dit est payé. Les tailleurs et les cordonniers, ou les hommes qui travaillent à l'aménagement du camp, à la construction des baraques ou au chemin reçoivent une paie de 2 shellings par semaine, ce qui leur permet de s'acheter quelques douceurs à la cantine.

En outre, cette cantine donne un petit bénéfice, quoique les prix des denrées soient fixés aussi bas que possible; ce bénéfice retourne à la masse et profite à l'ensemble des prisonniers.

Le port de *l'uniforme* n'est exigé qu'autant que cet uniforme est encore susceptible d'être porté. Lorsqu'il est trop usé, il est remplacé par des habits civils fournis gratuitement aux soldats et sous-officiers. Ces habits ne sont pas faits suivant une coupe spéciale et n'ont aucune marque indiquant que le porteur est militaire ou prisonnier. Il est vrai que les chances d'évasion sont minimales. Que ferait un échappé au milieu d'une population dont il ne sait pas la langue? Et d'ailleurs, à supposer qu'il arrivât à la côte, il ne pourrait pas s'embarquer. Aussi presque aucun officier n'est en uniforme, et parmi les soldats un bon nombre n'ont déjà plus le leur.

Pour ce qui est de la *correspondance*, les prisonniers sont autorisés à écrire deux fois par semaine, chaque fois sur deux

feuilles de papier blanc qu'on leur fournit. Les plaintes sont générales sur la lenteur que mettent les lettres pour arriver à destination, dans un sens comme dans l'autre. Les lettres d'Angleterre passent presque toutes par la Hollande. Il est certain que cette lenteur tient en partie à la censure, et à ce que la censure se fait à Londres. Pour certains camps comme celui de Dyffryn Aled, il serait désirable que cette censure pût s'exercer partout au campement même, ce qui hâterait l'arrivée des lettres.

Ce qui retarde l'activité de la censure, c'est l'habileté qu'ont un grand nombre de prisonniers à faire de l'encre sympathique avec les substances les plus diverses, dont on nous a énuméré quelques-unes. Cette encre ressort sous l'action de la chaleur ou par d'autres moyens, en sorte que les lettres écrites à l'encre ordinaire recouvrent quelquefois tout autre chose, ou un texte que la censure ne peut pas laisser passer.

Quant aux *envois d'argent*, ils arrivent à l'officier commandant, qui les remet au destinataire, mais pas toujours en une seule fois. En général, un compte lui est ouvert et l'argent lui est remis au fur et à mesure de ses besoins, et cela en vue d'empêcher l'emploi de l'argent à des usages illicites. On nous a cité, par exemple, un prisonnier qui avait remis £ 18 à une sentinelle pour faire passer une lettre en Angleterre en évitant la censure. Lettre, prisonnier et sentinelle ont été saisis, les deux hommes ont passé en conseil de guerre et ont été condamnés à quelques mois de prison. Il paraît que la lettre n'avait aucune importance.

Les soldats ont pour *couche* une pailleasse, un oreiller et 3 couvertures de laine, c'est le coucher des soldats dans les casernes.

La *nourriture* se compose de ce qui suit : le matin, thé, pain et beurre ; à midi, soupe, viande, pommes de terre et autres légumes cuits ensemble ; le soir, de nouveau thé, pain et beurre.

Nous reviendrons sur ces deux derniers points à propos de chaque camp. Au moment de notre voyage on faisait des changements : le camp de Templemore, en Irlande, venait

d'être supprimé, ainsi que celui de Frithhill, celui de Shrewsbury allait l'être, et le grand camp près d'Edimbourg n'était pas encore achevé. Mais nous avons bien pu juger, d'après ce que nous avons vu, de ce qu'étaient ces camps de prisonniers. Il y a des règles parfaitement uniformes que les commandants n'ont pas le droit de changer, par exemple, pour ce qui est de la correspondance ; le pouvoir du commandant de camp est beaucoup plus limité que dans d'autres pays.

Nous allons maintenant passer en revue les différents dépôts que nous avons visités.

B. — CAMPS.

Hollyport (près Bray)

Camp d'officiers.

Le commandant est un major. 146 officiers de l'armée de terre et de la flotte, quelques-uns arrêtés sur des vaisseaux neutres et internés d'abord à Gibraltar.

Ancienne école de cadets à la campagne. Promenoir devant la maison, où des officiers jouaient au croquet ; à quelques pas de là est un grand « playground » où ils peuvent aller deux fois par jour par le beau temps.

La maison est un peu ancienne, les chambres sont bonnes, toutes cependant ne sont pas chauffées. Mais elles sont trop remplies, le nombre des officiers devrait être diminué d'au moins 25. Des chambres de 7 en contiennent 10. Toutefois cet inconvénient ne datait que de huit jours, depuis que le camp de Templemore a été supprimé ; on ne tardera pas à y remédier quand le camp de Donnington Hall sera établi. Du fait de cette surabondance d'occupants de la maison, les W.-C. et les bains sont insuffisants.

La nourriture est organisée par les officiers eux-mêmes, qui se répartissent les frais. Les cuisiniers sont allemands. On déduit sur le compte des fournisseurs les 10 $\frac{1}{2}$ pence de ration qui sont fournis par jour à chaque officier. Le

service de la table, ainsi que celui des chambres, se fait par des ordonnances qui sont aussi des prisonniers. Les officiers ont eu l'obligeance de nous inviter à déjeuner. La table était présidée par l'officier le plus élevé en grade, le capitaine de corvette Pochhammer, du *Gneisenau*, qui avait devant lui le drapeau allemand ; en fait d'Anglais, il n'y avait là que Lord Robert Cecil, qui n'est nullement militaire et qui ne parle pas allemand. Nous avons pu parler en toute liberté avec les officiers ; ces messieurs n'ont formulé d'autre plainte que celle du manque de place ; ils reconnaissent que le commandant anglais fait ce qu'il peut pour leur rendre la vie agréable autant que des prisonniers peuvent l'avoir.

Il y a des livres en quantité qui leur sont fournis par l'Union chrétienne de jeunes gens et par une dame allemande. Depuis ce jour-là, 25 janvier, ils devaient recevoir deux journaux anglais, le *Times* et le *Daily Graphic*. Il y a un piano et, le soir, ils font quelquefois des conférences.

La solde est ce que nous avons décrit dans les considérations générales. Il y a cependant une difficulté à propos des officiers pris sur des vaisseaux neutres et internés à Gibraltar, et de ceux qui ont été pris aux colonies. Ceux de Gibraltar, arrivés à Plymouth le 28 décembre, disaient n'avoir reçu leurs bagages que le 24 janvier et cela moyennant paiement de £ 4 ½. Ceux du Togo et du Kameroun se plaignaient amèrement de la manière dont on les avait faits prisonniers, du transport, et de ce qu'on leur avait pris leur argent. Ces faits, antérieurs à notre visite et qui sortent de notre domaine, ont fait l'objet d'un mémoire rédigé par le *Bezirkshauptmann Wienecke* du Kameroun, et remis au Gouvernement anglais le 22 décembre. Le commandant nous a dit qu'ils faisaient l'objet d'une enquête. Les officiers de cette catégorie reçoivent 2 sh. par jour : c'est une solde provisoire en attendant la réponse du Gouvernement allemand, auquel il a été demandé s'ils étaient vraiment des officiers et s'ils devaient être traités comme tels. Si cette qualité leur est refusée, ils seront transportés dans un camp de civils.

L'argent est remis directement aux destinataires par le commandant, à moins que la somme ne soit trop forte. Le jour de notre visite, il était arrivé pour l'un des officiers un chèque de £ 70 qui, d'accord avec le destinataire, a été mis à la banque.

On se plaint de la lenteur de la marche des lettres, mais, de cela, le commandant de dépôt n'est pas responsable. Une lettre met 15 jours pour arriver en Allemagne, et 3 ou 4 semaines pour en venir. Il a été dit plus haut comment on pouvait expliquer ces retards. Les lettres viennent par la Hollande.

Les paquets mettent seulement 7 à 8 jours, ils sont distribués et ouverts en présence de l'interprète et de l'intéressé. Plusieurs envois, dit-on, sont arrivés incomplets.

Peu de jours avant notre visite, un médecin était parti pour rentrer en Allemagne ; il y en avait encore deux ou trois qui nous ont demandé s'ils ne seraient pas bientôt renvoyés. Nous leur avons répondu que, d'après tout ce que nous avons appris à l'Agence de Genève, leur renvoi dépendait de l'Allemagne.

Les secours religieux consistent pour les protestants en une visite tous les quinze jours du pasteur allemand Scholten. Il y a aussi un prêtre catholique, mais qui vient plus rarement. La difficulté qui se fait sentir dans tous les camps, c'est, pour les protestants, qu'on ne sait où trouver des pasteurs parlant suffisamment l'allemand pour pouvoir prêcher dans cette langue.

Sauf le manque de place provenant d'un trop grand nombre d'officiers, ce à quoi on remédiera prochainement, il n'y a aucun sujet de plainte sur le camp de Hollyport. Nous avons causé avec un assez grand nombre de ces officiers, en allemand et sans aucun témoin anglais, et ils nous ont dit qu'ils étaient satisfaits. Ils ont l'air bien portants et ne manquent de rien. Deux blessés nous ont demandé où en était la question de l'échange de ceux qui ne pourraient plus reprendre les armes.

Dyffryn Aled (North Wales)

C'est un camp d'accès un peu difficile. Il faut partir de Chester et faire de là deux heures d'automobile.

91 officiers. Le commandant anglais est un colonel ; l'officier allemand le plus élevé en grade est un commandant de torpilleur.

Dyffryn Aled est une propriété particulière dans un endroit très pittoresque. C'est une grande maison construite dans un bois sur une pente qui aboutit à une petite rivière. Dans la belle saison, la localité doit être fort jolie, et ce sera un séjour agréable lorsqu'on y aura fait un perfectionnement que les officiers réclament, il nous semble à juste titre, et qu'on va leur accorder. L'espace à leur disposition est la cour devant la maison et la pente jusqu'à la rivière. Cette pente est trop raide pour qu'on y puisse faire des jeux, aussi demandent-ils qu'on loue un pré plat de l'autre côté de la rivière, où ils pourront faire de l'exercice. Le commandant nous a dit qu'on s'occupait de louer ce pré et qu'on ne tarderait pas à l'enclôre.

Le genre de vie est le même que celui de Hollyport. Les officiers se plaignent d'être trop serrés, mais ils le sont moins qu'à Hollyport ; ils sont 5 à 6 par chambre, dont chacune a un feu de cheminée.

Ils demandent aussi des chambres de bain avec douche, car pour le moment ils n'ont que des bains de siège.

Pour la cuisine, même arrangement qu'à Hollyport, cuisiniers allemands, service fait par des internés civils ; les officiers aimeraient mieux des ordonnances militaires. Tout ce qui concerne la table est réglé par le capitaine de réserve Schlagintweit, ancien consul à Manchester, qui nous a déclaré spontanément que la viande qui leur était fournie était la meilleure qu'on pût avoir en Angleterre.

Le commandant anglais est très apprécié. Nous ne l'avons pas trouvé parce qu'il avait été embarquer six médecins renvoyés en Allemagne. Il en reste deux qui disent n'avoir

rien à faire, les officiers étant soignés par un médecin anglais.

Ils ont des livres en suffisance ; depuis deux jours ils reçoivent le *Times*.

Les lettres leur arrivent en quatre semaines ; évidemment ce temps serait abrégé si la censure pouvait se faire à Dyffryn Aled et non à Londres.

Plusieurs se plaignent de ce que l'argent qu'on leur a annoncé n'arrive pas, mais le camp n'y est pour rien, cela provient du service des postes.

Les secours religieux manquent presque totalement. Pour les protestants, cela vient de la difficulté d'atteindre Dyffryn Aled, les catholiques ont la visite d'un prêtre toutes les semaines.

A Dyffryn Aled ; aussi, les officiers nous ont invités à déjeuner, il n'y avait aucun Anglais présent et nous avons pu causer avec une entière liberté. Plusieurs des officiers nous avaient été spécialement recommandés par leurs parents et amis.

Ici encore, aucune plainte, sauf le manque d'exercice. Les commandants font grande attention à éviter tout ce qui pourrait froisser le sentiment national. Dans leurs chambres, les officiers peuvent avoir le portrait de l'empereur et d'autres, et la veille de notre visite ils avaient fêté le jour de naissance de l'empereur, ce qui s'est fait dans tous les camps.

Dorchester

Commandant anglais, un colonel. 930 prisonniers, dont environ 100 sous-officiers ; ils sont répartis en 8 compagnies.

Ancienne caserne d'artillerie située tout près de la ville. Devant la maison est une grande cour où nous avons vu des soldats jouer à la balle. Dans cette grande cour, on construit des rangées de baraques, chacune pour 30 soldats. Il y en a 50, ce qui représente environ 1,500 prisonniers, qui seront, ou ceux qu'on amène des dépôts qu'on supprime, comme celui de Shrewsbury, ou des nouveaux.

Le camp de Dorchester nous a paru le type d'un camp bien organisé sur le principe adopté en Angleterre : le mode de vivre du prisonnier doit être celui du soldat anglais.

Les casernes sont pour le moment seules habitées. Les chambres sont éclairées à l'électricité et chacune a un feu de houille. Chaque chambrée a pour chef un sous-officier allemand. On voit en y entrant la discipline de la caserne : les paillasses sont repliées et appuyées contre le mur, et on a placé dessus les trois couvertures et l'oreiller.

Les baraques, dont plusieurs devaient être occupées quelques jours après notre visite, sont éclairées à l'électricité ; elles ont un poêle au milieu. Quelques-unes seront réservés pour lieu de réunion et réfectoires.

On est occupé aussi à enclore un grand pré qui servira aux jeux ; d'ici là, tous les après-midi de beau temps, il sort un détachement de 200 à 300 hommes qui, sous la garde d'une escorte de soldats anglais, fait une marche de près de deux heures dans les environs. Nous les avons vu rentrer en chantant ; ils avaient l'air très contents et ils ont trouvé leur thé tout prêt au moment de leur rentrée.

Bon nombre de ces soldats n'ont plus d'uniforme, qu'on remplace aussitôt par des habits civils ; nous en avons visité le magasin, qui renferme aussi des vêtements de dessous, caleçons, bas, le tout en lainage de bonne qualité. Il y a aussi des provisions de chaussures.

Un certain nombre de ces prisonniers travaillent ; les uns font les chemins et les baraques, d'autres font l'enclos du « playground », d'autres sont cordonniers ou tailleurs. Chacun gagne 2 sh. par semaine ; les cuisiniers ont aussi une petite rétribution. Le jour où nous avons visité le camp était le jour de paie (vendredi).

La nourriture est préparée par des Allemands. Les hommes la disent bonne et suffisante. Ils se louent du pain et beurre avec leur thé, qu'ils ont deux fois par jour. Nous avons visité les cuisines, les lavoirs ; les bains et douches à eau chaude sont bien installés, chaque soldat se baigne une fois dans la semaine.

Une baraque est occupée par des blessés qui ont des lits

de fer ; ils se déclarent bien soignés. Le docteur est anglais.

Pour ce qui est de la correspondance, même règle et même plainte qu'ailleurs sur la lenteur de la marche des lettres. Il arrive un assez grand nombre de paquets que les amis et parents des prisonniers feraient mieux de ne pas leur envoyer ; il s'agit d'envois de charcuterie qui, après un voyage de quelques semaines, arrivent dans un état tel qu'il n'y a rien à faire qu'à s'en débarrasser au plus vite. L'envoi de vin est interdit, des bouteilles qui en contenaient ont été détruites.

Les secours religieux sont tout à fait insuffisants. Les protestants ont un clergyman qui sait un peu d'allemand, les catholiques un ecclésiastique qui ne le sait pas.

Quoique nous ayons parlé à un grand nombre de soldats, nous n'avons entendu aucune plainte quelconque. Le camp de Dorchester nous paraît un camp type où l'on a réalisé ce qu'on pouvait faire de mieux pour des prisonniers. C'est sur ce modèle qu'on établira les camps sur terre ferme, en particulier le grand camp près d'Edimbourg. Quoique la règle soit uniforme et qu'il ne puisse pas s'en écarter, la personnalité du commandant a une grande influence sur la bonne marche d'un camp comme celui de Dorchester.

C. — VAISSEaux.

Dans trois ports d'Angleterre, il y a un dépôt naval formé de trois vaisseaux, dont deux pour les civils et un pour les combattants. Ces dépôts sur navires sont à Southend, à Portsmouth et à Ryde. Dans chaque localité, un seul officier anglais de l'armée de terre est commandant des trois navires.

Southend (sur la Tamise)

Les trois navires sont le *Royal Edward* et le *Saxonia* pour les civils, l'*Ivernia* pour les militaires. C'est celui-là seulement qui va nous occuper pour le moment.

Ivernia, paquebot de commerce et de voyageurs. 1,376 prisonniers militaires, presque tous en uniforme ; le grade le plus élevé est celui de sergent-major.

Le logement est celui de passagers de troisième classe : les lits sont des matelas sur ressorts, comme cela est toujours sur les navires. Les sous-officiers ont des cabines de seconde classe. La nourriture est la même que partout ; les hommes disent qu'elle est meilleure depuis qu'elle est préparée par des cuisiniers allemands.

Ils paraissent satisfaits d'être à bord, et nous n'avons eu aucune plainte grave. On en jugera par celle-ci : un soldat trouve qu'il n'a pas assez d'eau froide pour se laver le matin et il doit se laver à l'eau chaude ; quand l'un de nous lui dit qu'il ne se passe pas volontiers de son eau chaude le matin, le soldat répond : « Aber für uns junge Leute ist das nicht gesund. »

L'avantage du navire pour l'hiver, c'est que les hommes sont plus au chaud. En revanche, l'exercice manque ; il consiste uniquement en promenades et jeux sur le pont. Aussi il nous semble désirable, quand la saison sera meilleure, de transporter ces militaires dans des camps sur terre ferme.

Deux docteurs militaires allemands demandent à être renvoyés ; leur chef, le Dr Funk, était parti la veille.

A l'infirmerie, plusieurs hommes grièvement blessés demandent quand l'échange dont on parle aura lieu, ils le désirent ardemment. Ils sont soignés par les docteurs allemands.

Même plainte que partout sur la lenteur de la marche des correspondances. Il arrive passablement d'argent aux prisonniers, dont plusieurs ont demandé qu'on le renvoyât disant qu'il ne leur était pas nécessaire et qu'il était plus utile à leur famille.

Les secours religieux sont presque nuls. Il y a des livres en suffisance ; les hommes, du reste, en font peu d'usage, et ils ne tiennent pas beaucoup à avoir les nouvelles.

Les prisonniers ont été un peu émus de ce qu'un jour des avions allemands ont jeté une bombe qui est tombée dans l'eau à une cinquantaine de mètres du navire.

Ici encore notre impression est bonne, les prisonniers sont bien et ne souffrent pas.

Portsmouth

Trois vaisseaux, dont deux de civils. Le *Scotian* est pour les combattants. 1,258 prisonniers, dont 319 marins.

Même installation que sur le bateau de Southend. La moitié des hommes n'ont déjà plus d'uniforme. Les hommes ont bonne mine et l'air bien portants. Ils se plaignent cependant de la nourriture ; la viande ne serait pas très bonne. Il est vrai qu'ils n'ont pas de cuisiniers allemands. On a commencé par des Anglais, on a passé à des Allemands, puis, comme on s'est plaint, on est revenu aux Anglais. Quand nous faisons observer cela à un sous-officier qui nous faisait sa plainte, il nous a dit qu'on ne s'était pas adressé aux bons cuisiniers allemands, que ceux-ci ne travaillaient que si on les payait.

Nous avons porté cette question devant l'officier commandant, à qui nous avons dit ce que nous avons vu dans d'autres camps, ce qui l'a quelque peu étonné. Il y a évidemment sur ce navire un arrangement qui manque ; il faudrait, comme ailleurs, que le bénéfice de la cantine retournât à la masse et servît à indemniser les cuisiniers. Nous pensons que le commandant exécutera cette réforme.

Il n'y a pas de docteur allemand, les hommes se louent des soins des docteurs anglais. Quelques sanitaires demandent à être renvoyés.

Les secours religieux ne sont pas encore bien organisés. Cependant, parmi les prisonniers, il y a un pasteur.

En somme, sauf cette plainte relative à la nourriture, les hommes se trouvent bien, surtout les marins ; nous croyons cependant qu'avec la belle saison, il y aurait avantage à les débarquer.

Nous n'avons pas visité d'autres camps militaires. Il y a un vaisseau à Ryde. On est occupé à dissoudre le camp de

Shrewsbury, comme on l'a fait pour ceux de Templemore, de Newbury, et d'autres encore. Une partie des prisonniers, dont les noms ont été fournis sur les listes, ne sont pas encore en Angleterre et se trouvent encore à Malte ou à Gibraltar. Il nous semble qu'il y a tout lieu d'être satisfait de la manière dont les prisonniers allemands sont traités en Angleterre. Ils sont sur le même pied que les soldats de l'armée anglaise, on prétend même, et peut-être avec raison, que quelquefois les recrues qui affluent pour le recrutement ne sont pas dans d'aussi bonnes conditions. Puis la règle générale et uniforme pour tous les camps en ce qui concerne le coucher, la nourriture, la correspondance, est un avantage aussi bien pour les prisonniers que pour le commandant.

II

CIVILS

A. — GÉNÉRALITÉS

Les civils dépassent en nombre les combattants. Ils sont encore près de vingt mille, quoique chaque semaine on en renvoie un certain nombre, et que maintenant il n'y ait plus, en fait d'internés, que des hommes en âge de porter les armes. C'est un point très important qui doit être signalé en face du grand nombre d'articles de journaux qui disent le contraire. *Il n'y a, dans les camps anglais d'internés, ni femmes ni enfants. Il n'y a que des hommes.*

Que des dépôts de civils donnent lieu à des plaintes, cela est naturel, et il ne peut guère en être autrement. Ce qui indigné les civils, c'est d'être prisonniers. Un homme était sommelier dans un grand hôtel de Londres, ou il donnait des leçons dans un institut, ou il était commis dans un bureau ou ouvrier dans une fabrique, et au moment où la guerre éclate, on le prive de sa liberté, on lui donne une paillasse et des couvertures comme à un soldat, il a la nourriture d'un soldat ; le changement est pour lui si complet qu'il ne peut pas être

content de ce qu'on lui fournit, sans parler de la perte de sa liberté qui lui pèse beaucoup. Sa position est donc entièrement différente de celle du soldat, et il est évident qu'il ressent vivement toutes les contrariétés qu'il éprouve. Il faut donc, en jugeant de sa condition présente, se mettre à sa place et en même temps examiner froidement si les plaintes qu'il fait entendre sont réellement justifiées.

Pour les civils comme pour les militaires, le gouvernement part de ce principe qu'il leur doit la nourriture et le vêtement. Quand leurs habits et leurs chaussures sont hors d'usage, on leur en fournit de nouveaux et cela gratis.

Nous ne pouvons juger de ce qu'étaient les camps avant notre visite. Maintenant il n'y a que des hommes qui, à l'inverse des militaires, vont en diminuant.

Les femmes de ceux qui sont mariés ne sont pas sans secours. Les femmes allemandes reçoivent quelque chose comme 5 sh. par semaine ; quant aux Anglaises qui ont épousé des Allemands et dont les maris sont prisonniers, elles reçoivent 12 sh.

Nous allons maintenant passer en revue les trois dépôts de civils que nous avons visités.

B. — CAMP

Queensferry

A six milles de Chester. Environ 2,000 prisonniers logés dans une ancienne fabrique de machines divisée en 12 salles contenant chacune de 100 à 200 hommes. Le plafond est très élevé, la lumière vient d'en haut par un vitrage. Toutes les salles sont chauffées par des radiateurs.

Les couchettes sont en planches sur le sol, mais on est occupé maintenant à faire des lits en planches au-dessus du sol ; comme partout, l'homme couche sur une pailleasse, il a un oreiller et trois couvertures.

On s'aperçoit d'emblée, en entrant dans une de ces chambres, qu'il n'y a plus là la discipline militaire ni l'ordre

qui en résulte, et qui serait fort nécessaire dans des chambrées aussi grandes. Il y a des bains et douches bien installés, dont on fait grand usage. Ces hommes se plaignent de ce qu'on ne leur fournit pas assez de savon ; nous avons transmis cette plainte au commandant.

La nourriture est la même que dans tous les camps, pain, beurre et thé matin et soir, au milieu du jour soupe, viande et légumes. Les hommes se plaignent que c'est insuffisant, que le beurre est de la margarine et qu'il y en a si peu qu'à peine peuvent-ils faire une petite beurrée le matin. Ceux qui ont un peu d'argent peuvent, il est vrai, améliorer leur ordinaire par des achats à la cantine. Le bénéfice qui en provient fait retour à la masse. La cuisine est faite entièrement par des Allemands.

Ce qui cause le plus grand mécontentement dans ce camp, c'est qu'on ne peut guère faire de catégories entre les prisonniers. On a bien mis dans une des salles des hommes de condition un peu supérieure, tels que des officiers de vaisseaux marchands, qui paient quelque chose, mais néanmoins c'est une plainte que nous avons entendue plus d'une fois, que le voisinage immédiat d'un homme ayant de la vermine ou atteint de maladie syphilitique. Nous avons signalé cela au commandant qui nous a dit qu'il demandait qu'on lui indiquât les voisins peu désirables, pour lesquels il prendrait les mesures nécessaires.

Il y a entre les bâtiments une grande cour où les hommes peuvent se promener ; derrière, on clôturait avec des fils de fer barbelés, comme dans tous les camps, un vaste terrain destiné aux jeux, que les jeunes réclament instamment. Tous ceux qui s'emploient à ces travaux sont payés, mais la plupart ont une grande répugnance à travailler.

Il y a un hôpital bien installé avec bonnes chambres ; il contenait environ 20 malades, presque tous gens de Togo ou du Kameroun, qui souffrent du climat. Chambre réservée pour les maladies vénériennes.

Comme à Hollyport, les gens de Togo et du Kameroun se plaignent de ce qu'on les a dépouillés de leurs bagages et de leur argent. Plusieurs prétendent être des officiers et

avoir droit à être traités comme tels. Il est douteux que l'Allemagne leur reconnaisse cette qualité.

Les secours religieux sont meilleurs à Queensferry qu'ailleurs. Le pasteur Neitz, qui partait pour l'Afrique au moment de la déclaration de guerre, a été pris et interné à Queensferry. Quoiqu'il ait été relâché, il a préféré rester avec ses compatriotes pour s'occuper d'eux. Il habite une maison du voisinage où il a une petite bibliothèque qu'il y aurait avantage à augmenter. Un ecclésiastique catholique vient de temps en temps. Le pasteur Scholten a fait deux visites à Queensferry.

Ce camp est celui où nous avons entendu le plus de plaintes, non pas qu'il y ait de grands changements à faire, sauf peut-être dans les W.-C., qui certainement laissent à désirer. Mais il nous a semblé que le camp demandait une surveillance plus stricte dans la manière dont les règlements sont observés. La nourriture est-elle bien ce qu'elle doit être ? La distribution se fait-elle également entre tous ? Ne devrait-il pas y avoir des inspections sanitaires plus fréquentes des lits et des personnes elles-mêmes ? Nous ne nous dissimulons pas que dans un camp de 2,000 hommes, de provenance la plus hétérogène, il y a de grandes difficultés. Il se trouve forcément dans une réunion aussi nombreuse des éléments qui ne sont pas toujours des plus recommandables, soit au point de vue moral, soit au point de vue matériel. Il s'agit surtout des internés qui ont été envoyés au camp par la police, et dont le voisinage forcé est pénible pour ceux que la captivité met en contact habituel avec eux. La tâche du commandant est plus difficile que dans un camp militaire, et, comme nous le disions au début, dans un camp de civils les plaintes doivent nécessairement se faire entendre. Mais il y en a de justifiées et il serait facile d'y remédier par une application plus sévère des règles qui doivent gouverner tous les camps, aussi bien civils que militaires. Ne pourrait-on pas aussi, pour les civils et pour les militaires, varier un peu la monotonie des deux repas de thé, pain et beurre, matin et soir ?

C. — VAISSEAUX

Southend

Le *Royal Edward* et le *Saxonia* sont consacrés aux prisonniers civils. A l'inverse des militaires, les civils se trouvent mieux dans les bateaux que dans les camps de terre ferme, surtout parce qu'il est facile de les diviser en classes. Ces deux vaisseaux contiennent environ 2,500 internés dont 1,320 sûr le *Royal Edward*.

Ce vaisseau est un grand paquebot construit avec luxe, qui a été loué à une compagnie de navigation. Les internés sont divisés en trois classes. La première paie 2 sh. par jour pour sa nourriture, sur lesquels le gouvernement bonifie 1 sh. Il y a parmi ces internés des gens riches auxquels rien ne manque, et dont le logement est celui des passagers de première classe dans un navire. Ils peuvent se faire servir par ceux de la troisième, moyennant une petite indemnité, et le bénéfice fait sur leurs consommations va à la masse pour aider les passagers de troisième classe.

La deuxième et la troisième classe reçoivent leur nourriture, et ceux de la troisième des vêtements quand ils en manquent. La cuisine est faite par des Allemands.

Les femmes de ceux qui sont mariés reçoivent les subsides dont nous avons parlé ailleurs.

Les internés de la *Saxonia* sont tous de troisième classe.

Sur les deux navires, ils peuvent se promener et jouer sur le pont, c'est là tout l'exercice qu'ils peuvent faire.

Deux lettres par semaine comme partout, sur papier réglementaire. Mêmes plaintes sur la lenteur de la marche des lettres. Il est certain que la censure les retarde, mais cette censure est nécessaire, car il arrive que des internés écrivent des choses tout à fait fausses dont les journaux de leur pays s'emparent aussitôt. Ainsi un des internés du *Royal Edward* écrivait qu'on le faisait coucher sur une planche avec un peu de paille. On sait que sur les vaisseaux

les couchettes se composent d'un matelas sur ressorts. Il n'y a pas un brin de paille sur le navire.

Nous n'avons recueilli aucune plainte quelconque.

Portsmouth

Les internés, environ 2,000, sont sur deux navires, l'*Ascania* et le *Manitoba*. Les passagers sont divisés en 3 classes, mais l'organisation n'est pas aussi bonne que sur les navires de Southend en ce qui concerne la nourriture. Les trois classes reçoivent la même, et personne ne paie. Aussi les plaintes sont assez nombreuses à l'égard de la nourriture, comme cela a déjà été constaté à propos du navire militaire le *Scotian*. Le logement et les installations de bains sont les mêmes que sur les autres vaisseaux et il n'y a pas lieu d'y revenir.

Il y a des livres en suffisance, et on allait accorder des journaux anglais.

Quoique les autorités nous aient pressés de le faire, nous n'avons pas été à l'Ile de Man, qui est un dépôt d'internés civils (environ 4,600). Notre mission s'appliquait avant tout aux prisonniers militaires, puis on est en train de réduire, même de dissoudre ces camps d'internés ; bon nombre de ceux qui s'y trouvaient ont été licenciés et ont repris des occupations en Angleterre. C'est même un sujet qui préoccupe vivement l'opinion, et à propos duquel de nombreuses questions sont adressées aux ministres au Parlement ; il est donc moins nécessaire que l'attention du Comité international se porte sur ces camps-là.

* * *

Il est temps de résumer l'impression que nous avons rapportée de ces différents camps. Nous le répétons, nous avons fait ces visites en toute liberté, sans personne pour nous suivre ou nous surveiller, et comme nous parlons facilement l'allemand l'un et l'autre, nous avons fait la conversation

avec un très grand nombre de ces prisonniers. Nous avons cherché aussi à mettre à notre examen toute l'impartialité qu'on demande à des neutres.

Nous n'hésitons pas à le dire, cette impression a été très satisfaisante. Les prisonniers, surtout les militaires, sont bien traités, et en prenant pour principe de leur faire une vie toute semblable à celle des soldats anglais, le Gouvernement anglais leur ôte d'avance tout sujet de plainte. On ne peut pas agir d'une manière plus juste à l'égard des prisonniers. En particulier, nous n'avons entendu aucune plainte contre les soldats qui les gardent ou contre aucun Anglais avec qui ils ont des rapports. Rien ne froisse leurs sentiments militaires ou patriotiques. J'ai parlé de la fête de l'empereur qui avait été célébrée dans tous les camps. A Dorchester, un sous-officier a fait des discours patriotiques et l'on a poussé des « Hoch » en l'honneur de l'empereur.

Notre conclusion, c'est que, soit le Gouvernement allemand, soit les familles des prisonniers, peuvent être sans inquiétude sur ceux qui sont dans les camps en Angleterre.

Edouard NAVILLE

Membre du Comité international
de la Croix-Rouge.

Victor VAN BERCHEM

du Service allemand de l'Agence internationale
des prisonniers de guerre.

RAPPORTS

de M. le lieutenant-colonel Dr C. de MARVAL, délégué du Comité international, sur sa visite aux dépôts de prisonniers de guerre allemands dans les IX^e, X^e et XI^e Régions, (Ouest de la France : Bretagne, Vendée, Touraine) en Janvier 1915

Premier voyage

A. - RAPPORT GÉNÉRAL

Je dois dire tout d'abord que le Gouvernement français a grandement facilité ma mission en m'autorisant à visiter *tous* les camps de prisonniers militaires, en donnant aux généraux, commandants des régions, l'ordre de me faciliter les inspections « par *tous* les moyens que permettent les nécessités du service et les règlements militaires. »

Dès lors j'ai non seulement été reçu partout de la façon la plus aimable, mais on a mis à ma disposition les officiers d'ordonnance qui m'étaient utiles et les automobiles souvent nécessaires. J'ai eu la latitude d'aller où je voulais et comme je le voulais, sans aucune restriction.

Il m'a été possible de parler en toute liberté et en toute intimité avec n'importe quels prisonniers, officiers supérieurs, officiers subalternes, sous-officiers ou soldats allemands, et j'ai largement usé de cette autorisation.

Je n'ai vu, en fait de civils que ceux rencontrés dans les camps militaires. Il s'agissait alors spécialement d'Allemands ou d'Austro-Hongrois mobilisables, cueillis à leur arrivée d'outre-mer dans les ports français (ou en pleine mer) et de bateliers pris sur des chalands dans les canaux de France.

Ces civils sont en général traités sur le même pied que les militaires mais ne touchent aucune solde.

Le Règlement français sur les prisonniers de guerre (de 1908) est appliqué dans les camps de concentration, de façon presque uniforme. Je n'ai vu cependant nulle part les prisonniers sur parole jouir des prérogatives prévues par les Conventions internationales. Cela provient, soit de la disposition des lieux, soit de l'hostilité des populations, mais je signalerai plus loin l'organisation d'un camp où ils bénéficiaient d'une liberté relative. A partir du 3 janvier 1915, les Français n'admettent plus cette catégorie d'officiers (prisonniers sur parole) parce qu'ils ont appris que cette manière de faire n'est point appliquée en Allemagne.

J'ajoute, avant d'entrer dans quelques détails, qu'il m'a paru que *partout* les officiers chargés par les commandants des régions de surveiller l'organisation et l'entretien des camps, et la plupart des commandants des dépôts, se sont appliqués à améliorer les circonstances matérielles et morales dans lesquelles doivent vivre les prisonniers. Il y a eu de ce fait de grandes améliorations en ce qui concerne le logement. Certains dépôts reconnus mauvais ont été levés : (Vitré, Lorient, Belle-Ile) ou partiellement évacués, pour donner de la place aux prisonniers qui devaient y rester (Fougères, Tours, Quiberon, etc.).

En outre, je dois ajouter que les plaintes recueillies au cours de mon voyage ne concernaient jamais des faits récents.

On s'est appliqué aussi à procurer du travail aux hommes, à organiser des ateliers (type de Montfort, où il y a les ateliers de sellerie, maréchalerie, saboterie, ferblanterie, etc.) ou à ouvrir des chantiers. Dans ce but, on a divisé les prisonniers en escouades de 25 à 300 hommes ; ils ont été cantonnés dans telles localités (hameaux, villages), et y sont à proximité de leur travail. J'ai eu l'occasion, souvent, de voir ces colonies occupées à des réfections de route, à réparer des digues, à exploiter des carrières, ou même à des travaux d'agriculture.

Les administrations militaires régionales sont particulière-

ment soucieuses, dans ces derniers cas, de procurer aux prisonniers des cantonnements convenables (fermes entourées d'un enclos facile à surveiller), une alimentation qui m'a paru très suffisante, de petites infirmeries locales, une bonne eau, ce qui est parfois difficile, et des installations de W.-C. convenables.

Lorsque le travail est ainsi organisé, les prisonniers touchent en général un petit salaire : 2 à 4 centimes l'heure et c'est fr. 1,20 à fr. 2,40 qu'on leur remet à la fin de la semaine. D'autres fois le salaire n'est pas remis à l'ouvrier, mais passe à la caisse d'ordinaire, servant ainsi à améliorer la nourriture, parfois même à accorder un quart de vin à ceux qui l'ont mérité.

Jusqu'il y a peu de semaines, le Gouvernement français accordait à chaque prisonnier — comme au petit soldat de France — le tabac et les « sous de poche ». Par mesure de réciprocité ces allocations ne se font plus, et la nourriture du prisonnier allemand a été quelque peu réduite dès le milieu de janvier.

Partout où le danger d'épidémie existe, les officiers et soldats prisonniers ont eu leurs injections antityphiques exactement faites ; à tous les grands camps sont attachés des médecins militaires français qui, à quelques exceptions près (Dinan), remplissent scrupuleusement leurs devoirs.

Quelques-unes de ces infirmeries (Belle-Ile, Dinan) manquent de confort, sont trop exiguës, ou ne possèdent pas tous les médicaments nécessaires ; je me suis permis de signaler ces lacunes et je *sais* qu'on y a porté remède immédiatement.

Il m'a paru inadmissible que de grands blessés soient traités dans de simples infirmeries de camps de concentration. Les médecins inspecteurs, auxquels j'ai signalé ce fait, m'ont dit l'avoir ignoré, et vouloir faire transporter ces grands blessés ou grands malades dans les hôpitaux auxiliaires de la région. Le nécessaire a été fait dès lors.

Je ne rapporterai, dans ce qui suit, que *ce que j'ai vu*, et constaté moi-même, puisqu'il m'a été possible de voir et d'inspecter *tout* ce que je désirais. Je ne m'arrêterai pas à des plaintes rétrospectives formulées souvent par les

prisonniers auxquels j'ai toujours parlé en allemand sans aucune contrainte. Tous, en effet, aussi bien les officiers qui m'ont dit avoir été injuriés par la population ou enchaînés pendant leur transport, que les soldats qui avaient à me signaler de mauvais traitements reçus, se plaisaient à constater que tout cela était passé, et que ces faits (motivés parfois par leur propre conduite) ne s'étaient pas renouvelés depuis longtemps.

Les rapports entre les officiers et les sous-officiers de garde et les prisonniers m'ont toujours semblé bons, parfois excellents, voire même empreints d'une certaine bonhomie. Dans quelques camps, les soldats prisonniers dont on est sûr arrivent même à jouir d'une certaine liberté. Munis de cartes spéciales, ils circulent presque librement dans un certain rayon, font les ordonnances postales, sans surveillance immédiate, se rendent à leur travail sans accompagnement (Belle-Ile, Le Palais).

En général, les commandants des dépôts s'intéressent à leurs prisonniers, leur procurent volontiers des allègements en prélevant sur l'ordinaire, soit des suppléments de nourriture, soit des vêtements, etc. Les envois de la Croix-Rouge allemande ont été exactement distribués ; l'ouverture des wagons et des ballots se fait en présence d'officiers français, de représentants de la *Croix-Rouge française*, et de sous-officiers et soldats cultivés allemands, qui signent les bulletins de distribution. Partout ce sont les nécessiteux qui bénéficient en premier lieu de ces envois collectifs.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater (Belle-Ile, Issoudun) combien les prisonniers, récemment arrivés aux dépôts, se trouvaient en état d'infériorité physique vis-à-vis de leurs camarades internés depuis plus longtemps. Alors que les premiers étaient hâves, amaigris, pâles..., les seconds avaient un air de santé tout à fait réjouissant. Joufflus, le teint hâlé, respirant la force et souvent la joie de vivre, ces prisonniers n'inspiraient vraiment aucune pitié. Plusieurs auxquels je demandais s'ils avaient quelques plaintes à formuler, cherchaient longtemps et ne trouvaient pas d'autre réponse que : « Das Ungeziefer » (la vermine !)...

Les officiers sont, toute proportion gardée, traités plus sévèrement que les sous-officiers et que les soldats. Leur logement est en général exigü, mal aéré, mal éclairé. Ils sont dans des donjons (Fougères, Brest, etc.), dans des couvents dont ils occupent les cellules (Cholet) à deux ou à trois, dans des casemates où le confort élémentaire manque (Châteauneuf). Ils peuvent cependant améliorer leur situation matérielle en achetant ce qui leur est indispensable en fait de chaises, tables, couvertures, vêtements, sous-vêtements, poêles, cuvettes, brocs, lampes, cartes à jouer, jeux divers, instruments de musique. J'ai vu dans leurs réfectoires deux fois des pianos, des violoncelles, souvent des guitares et des mandolines.

Parfois ils sont obligés de payer intégralement leur chauffage (Cholet), plus souvent ils paient un surplus de combustible qui leur permet d'avoir, dans les pièces occupées par eux, une température très agréable. Quelques plaintes de manque de place pour leurs promenades, me paraissent justifiées (Brest, Belle-Ile, Châteauneuf et d'autres), mais les commandants des dépôts m'ont expliqué qu'ils ne pouvaient guère faire accompagner les officiers en dehors des enceintes, à cause de l'animosité de la population. Je crois que cela aussi s'améliorera. J'ai vu en effet un rapport très complet et détaillé prévoyant l'affectation de plusieurs hôtels ayant 214 lits, dans une île, aux officiers prisonniers sur parole. Un grand nombre d'entre eux ne tarderont pas à être déportés de ce côté.

Actuellement, le prix des denrées vendues aux officiers et aux soldats, est relativement normal. J'ai noté le litre de lait (excellent) à fr. 0,30 ; la livre de beurre fr. 2.— ; le prix des objets d'habillement est très légèrement majoré. Si les œufs frais sont à fr. 0,20 la pièce, et si à Cholet le litre de pétrole est à fr. 0,60 c'est peut-être que ces articles sont rares dans le pays.

Les officiers achètent le vin qu'ils désirent et les eaux minérales à leur choix. Le prix de pension qu'on leur fait payer pour les trois repas, varie entre fr. 75.— et fr. 125.— par mois. Souvent j'ai vu et goûté la nourriture, très propre et tout à fait bonne.

En bien des endroits des cantines sont installées dans les camps, tant pour les officiers que pour les soldats, où l'on peut acheter : cigares, cigarettes, tabac, pain, chocolat, confitures, friandises, etc. Les officiers (dont la solde de fr. 75.— est absorbée par la pension), reçoivent fr. 25.— par semaine, en à compte sur les sommes qui leur ont été adressées. Cet argent de poche est porté à fr. 50 pour les officiers supérieurs. Nulle part, dans les 17 camps visités, je n'ai entendu de plaintes sérieuses ; presque partout au contraire les officiers allemands, les sous-officiers et les soldats se louaient de la façon dont ils sont traités, et ces déclarations étaient tout à fait spontanées.

Si les officiers sont souvent logés à l'étroit, il en est de même de la troupe. Le couchage laisse parfois bien à désirer : la litière est mince dans bien des camps, humide, parfois souvent pleine de poux. On la remplace actuellement partout par des paillasses en toile imprégnée, et on place sur la terre battue, souvent mouillée, des planchers à claire-voie. Les hommes couchés sous la tente (Coëtquidan, Belle-Ile, Ile Longue, Tours, etc.), sont sujets aux bronchites et aux rhumatismes ; ceux qui sont dans des casemates ou d'anciens couvents, manquent parfois du cube d'air nécessaire la nuit. Grâce à la division du travail en colonies et au départ de nombreux prisonniers pour le nord de l'Afrique, on arrive à donner plus de place à ceux qui restent. Les sous-officiers, presque toujours en chambres à part, sont bien logés.

Les préaux pour la troupe sont spacieux, souvent ce sont de vastes cours et de grands jardins. Les W.-C. sont installés à l'extérieur en nombre suffisant, système des tinettes.

Quand la qualité de l'eau laisse à désirer, elle est servie filtrée et bouillie et en quantité largement suffisante. Parfois de grandes distributions de thé sucré sont organisées et très appréciées par la troupe. Dans quelques camps on manque d'eau pour se laver et pour laver le linge. A Belle-Ile-en-Mer l'eau est rare, et des corvées de 50 hommes ne font autre chose que de chercher l'eau à des puits éloignés.

En général chaque homme a sa couverture, bien petite, et souvent bien usée ; il en manque cependant dans quelques

dépôts et les Croix-Rouges feront bien d'en joindre à chaque envoi, celles qui ont été distribuées ont été très bienvenues. Les vêtements sont encore suffisants ; le ministère de la Guerre fait confectionner actuellement des blouses en laine grise, qui seront distribuées incessamment aux prisonniers qui en ont besoin. On a déjà remis des pantalons de travail à ceux qui en manquaient ; et dans bien des camps, chaque homme, à son arrivée, reçoit une à deux chemises chaudes.

Les envois de sous-vêtements seront toujours utiles. Les soldats portent des sabots à la mode du pays, et, étant donnée l'humidité de la terre en Bretagne, ces chaussures sont excellentes ; elles sont fournies par l'intendance.

Rien à signaler au sujet de la santé. Pas d'épidémies dans les camps. Quelques cas de scarlatine, de diphtérie, de dysenterie ou de paratyphus ont été isolés dans des lazarets.

En fait de distraction, j'ai vu jouer les prisonniers à « taseux perché », à « collin-maillard », à « barre ». Sous les tentes on trouve des jeux venus d'Allemagne : échecs, dames, cartes, dominos, etc.

Les services religieux sont en général organisés pour les catholiques ; il est plus difficile de procurer un culte allemand aux protestants. Des associations régionales s'occupent aussi de procurer les secours de la religion aux prisonniers.

Les paquets (qui semblent avoir été bien mal faits par les expéditeurs, aux premiers temps de l'internement) sont souvent arrivés ouverts, éventrés, incomplets ; depuis bien des semaines, les envois sont délivrés intacts et régulièrement. Aucune plainte à ce sujet, ni pour les envois d'argent qui se font en grand nombre. En voici un exemple : les 2,800 prisonniers de Belle-Ile-en-Mer ont reçu, du 9 décembre 1914 au 11 janvier 1915, plus de 8,000 colis individuels, 52 caisses de la Croix-Rouge allemande et pour près de 70,000 francs de mandats depuis le début de leur internement.

J'ai assisté plusieurs fois à la distribution des colis (Coëtquidan, Issoudun, etc.), et j'ai pu constater à quel point le contenu des paquets reçus de la maison peut améliorer l'existence des prisonniers. Ce qu'il sort de saucisses, de

lard, de soupes Knorr, de fromage, de pommes, de noix, de cigares, et au-dessus de toute description.

Si je n'ai pas signalé ici certains faits regrettables dont on m'a parlé, c'est qu'ils paraissent isolés et qu'il faut se garder de généraliser. Ces faits sont du reste passés et peu nombreux.

Je puis affirmer que dans les 17 dépôts que je viens de visiter, le traitement des hommes est très humanitaire, la nourriture bien appâtée, souvent très uniforme, mais suffisante. Quand j'ai ajouté que, lorsque je demandais dans une chambrée quelles plaintes les hommes avaient à formuler, et que, quatre fois sur cinq, je recevais la réponse unanime : « Gar keine » (aucune), on comprendra que le sort des prisonniers allemands dans cette partie de la France, en Bretagne, Vendée et Touraine, manque sans doute d'un confort que l'on n'a guère l'habitude d'accorder aux prisonniers de guerre, mais que la vie de ces hommes est tout à fait supportable, voire même relativement agréable.

B. - RAPPORTS SPÉCIAUX

sur 17 dépôts de prisonniers et quelques hôpitaux dans les
IX^e, X^e et XI^e Régions

comprenant : 342 officiers allemands,
13,943 sous-officiers et soldats,
1,040 civils mobilisables.

Au total : 15,325 hommes.

Fougères (Bretagne)

13 Janvier 1915

129 officiers, 12 soldats (ordonnances)

Comme *logements*, salles nues, mal éclairées, d'un château à la Vauban, W.-C. laissant à désirer, cour spacieuse avec arbres.

La *nourriture* est fournie par les hôtels, ainsi que du vin et des eaux minérales. Elle est suffisante et bonne, très appétissante, café noir après les repas.

Comme *couchage*, des grabats, avec un matelas, les couchettes se touchent toutes.

Comme *vêtements*, ces Messieurs ont reçu ce qu'il leur faut de la maison, car les paquets leur sont régulièrement distribués.

La *santé* des prisonniers est bonne, air florissant. Point de *travail*. Jeux de toute espèce, piano, promenades en plein air dans la vaste cour (environ 120 mètres sur 80 mètres). Tous les dimanches à 9 heures *culte* catholique. Plusieurs services protestants ont eu lieu. La *correspondance* va être

réduite par mesure de représailles. 32 officiers vont être déplacés dès le 16 courant pour donner de la place aux autres. Tous ont eu des doses de sérum antityphique.

Montfort (Bretagne)

14 Janvier 1915

1,500 soldats

Comme *logements*, salles suffisantes, W.-C. bons. Grands jardins mis en culture par les prisonniers. Cours avec camélias et rhododendrons. Eau en très grande quantité, cuite, à leur disposition. Bassins dans les cours pour se laver, et tous les 9 jours lavage au fleuve (à 150 mètres).

Nourriture. Deux repas par jour (très belle viande), thé sucré et pain à 2 heures.

Couchage. Très suffisant (paillasses).

Couvertures pour les 1,500 hommes ; il en manque environ 100. Les prisonniers portent des sabots faits par eux-mêmes. Ils manquent de sous-vêtements.

Santé excellente. Pas un cas de mort jusqu'ici. Inoculation générale antityphique.

Correspondance autorisée. 3 cartes et une lettre (tout au crayon) par mois.

Paquets arrivent avec du retard. Un sous-officier cependant me raconte qu'il a reçu de Hanovre une lettre de sa femme datée du 1^{er} janvier 1915.

Tout le monde *travaille*. Excellente organisation. Bonne humeur et bon travail partout. Presque pas de punitions. Deux hommes se sont enfuis : repris, on les déporte en Corse.

Montfort est une vraie colonie de travail : classés d'après leur profession, les hommes touchent un salaire d'environ 40 centimes par jour qui leur est remis à la fin de chaque semaine. Le surplus de leur semaine leur est porté en compte et leur sera donné à la sortie de captivité. On trouve à Montfort des ateliers de sellerie et bourrellage, de saboterie, de ferblanterie, avec soudage autogène, de maréchalerie, de

tailleur, de cordonnier ; en outre jardinage, carrière et voirie. Ceux qui ne savent rien faire apprennent un des métiers des ateliers ou bien sont employés comme manœuvres.

Il existe de part et d'autre de la bonne volonté ; les officiers, placés à la tête du camp, sont aimés et traitent les prisonniers avec fermeté mais avec douceur, la bonté perce parfois. Je pense qu'il est difficile de faire plus et mieux que ce qui a été installé ici peu à peu.

Coetquidan (Bretagne)

14 Janvier 1915

Camp militaire : 2,300 soldats

Comme *logements*, tentes rondes de 10 hommes. Dans peu de jours, 700 hommes coucheront dans des baraques en planches, confortables ; W.-C. très bien ; eau bonne.

Nourriture. Se prépare dans 4 belles cuisines par les soldats allemands eux-mêmes. Les hommes sont très bien nourris. Mines florissantes. Pain blanc superbe.

Couchage. Litières sur petits tréteaux dans les tentes. Tous les prisonniers ont des couvertures, bien usées. Ils sont en sabots. Ateliers de réparations, de vêtements et de chaussures.

Vaccination antityphique générale. En moyenne 12-20 malades à l'infirmerie, qui est bien installée. Peu de *vermine*. *Travail* pour tout le monde, dans le camp et alentour. Voiries, charpente, amélioration du camp, carrières.

Chapelle catholique bâtie dans le camp.

Arrivée de 600 *paquets* par semaine en moyenne.

Les prisonniers touchent jusqu'à concurrence de fr. 25 par semaine, de l'argent qui leur est porté en compte par le vagemestre.

Secours collectifs désirables pour 3-400 prisonniers nécessaires (sous-vêtements chauds).

Une seule clôture bien lâche, en fil de fer barbelé, entoure le camp.

Châteauneuf (près Saint-Malo)

15 Janvier 1915

50 officiers, 12 soldats (ordonnances)

Comme *logements*, casemates voûtées, blanchies à la chaux, sèches et spacieuses. Eau bonne. Préaux spacieux, sans vue, grands arbres.

Nourriture. Un hôtelier de Saint-Malo fournira les 3 repas pour fr. 75 par mois.

Couchage. Lits, matelas de laine, literie convenable. Il doit arriver dans ce nouveau dépôt, le 16 janvier, 32-40 officiers de *Fougères*, 20-30 officiers de *Vitré*, où ils étaient trop à l'étroit.

Dinan (Ile-et-Vilaine), Caserne de cavalerie

15 Janvier 1915

1,990 militaires (dont 350 blessés convalescents et 180 à l'infirmierie)

300 civils

Casernement bon. *Eau* filtrée. *Nourriture* bien préparée très suffisante. Les soldats qui travaillent ont fort bonne mine.

Couchage sur litière. Trop peu de paille. Chaque prisonnier a sa couverture. Vaccination antityphique générale. Passablement de poux.

700 prisonniers *travaillent* dans divers chantiers. Petits ateliers de sellerie, tailleurs, cordonniers.

Service religieux catholique et protestant.

Un clergyman anglais fait le culte protestant qu'on traduit.

Saint-Brieuc

15 Janvier 1915

2,100 soldats, 39 civils

Comme *logements*, salles des anciennes prisons, blanchies à la chaux. W.-C. installés dehors, dans des courettes.

La *soupe* que j'ai goûtée était très bonne, les dames de Saint-Brieuc vont donner à chaque prisonnier une gamelle. Ils mangeaient dans un bol en fer-blanc pour 8 hommes. Chaque homme a sa couverture. Les locaux ne sont pas froids.

Santé bonne, il y a beaucoup de convalescents, suite de blessures. Pas mal de poux.

Travail. N'est organisé que pour un tiers des hommes, sur des chantiers où les escouades restent jour et nuit.

Paquets. Sont bien arrivés. *Secours collectifs nécessaires* pour 250-300 besogneux.

Saint-Brieuc, Hôpital complémentaire N° 91

6 officiers, 600 soldats

Ancien couvent, s'adaptant très bien. *Eau* bonne. *Nourriture* parfaite. *Couchage* très suffisant. Couvertures suffisantes et bonnes.

Passablement de typhoïdes (une douzaine sont décédés). Service de chirurgie excellent. Service de médecine bon. Il y a des sœurs catholiques et des infirmiers allemands. Ils disent être très bien traités. Ont passé à l'hôpital environ 1,670 malades et blessés allemands. Il y a, comme grands blessés, 40 amputés qu'on pourra rapatrier.

Les officiers font toute la *correspondance* qu'ils veulent. Très bonne impression générale.

Brest, Château Anne

16 Janvier 1915

1 civil (*coiffeur polonais*), 53 officiers, 7 ordonnances

Comme *logements*, 4 salles voûtées, relativement sèches, suffisamment spacieuses. Installations de rideaux sur tringles pour séparer les lits. Préaux au sommet de la tour : 350 m., une courette de 200 m., les deux avec une vue superbe sur la rade.

Nourriture bonne, provenant d'un cantinier qui fait payer un prix de pension de fr. 3 par jour. Pour éviter ces dépenses, 35 de ces messieurs touchent (gratuitement) la nourriture des soldats.

Couchage très convenable, lits de fer, matelas, draps changés tous les mois. Couvertures très suffisantes, lavage et blanchissage en ville. Point de vermine. Chaque semaine, on conduit ces messieurs à la douche. Ils n'ont pas demandé de service religieux jusqu'ici. La *correspondance* était limitée jusqu'ici. Par décision ministérielle récente, ces messieurs ne peuvent plus écrire que 3 cartes et une lettre de 4 pages par mois. Les paquets sont exactement reçus. L'entente entre ces messieurs allemands et austro-hongrois me paraît laisser à désirer.

Brest, Hôpital maritime de l'Arsenal

16 Janvier 1915

2 officiers, 90 soldats

Logement parfait. *Eau* potable. *Nourriture* excellente.

Couchage. Exactement le même traitement que les blessés et malades français soignés dans le même bâtiment. Dames de la Croix-Rouge, médecins, aumôniers, professeur d'allemand. Le service médical paraît être très bien fait. Tous officiers et soldats se louent des bons soins qu'on leur prodigue.

Ile Longue (vis-à-vis de Brest)

17 Janvier 1915

150 soldats, 701 civils

Comme *logements*, baraques recouvertes de carton bitumé, sèches, suffisamment aérées. W.-C. (tinettes) en plein air, recouvertes d'un toit. Enceinte très suffisante.

Eau potable, amenée dans des tonneaux, à 4 kilomètres de distance.

Nourriture (je l'ai goûtée) très suffisante et très bonne, grâce au supplément que les prisonniers se procurent de leur poche.

Couchage. Tous sur paillasses (7 kgs. de paille tous les 3 mois, comme pour le troupiers français).

Chacun a sa couverture, mais bien usée. Vêtements et linge manquent pour beaucoup, bien que l'administration fournisse des pantalons en velours et des chemises à ceux qui en ont besoin.

Santé. 12 malades légers à l'infirmerie. Pas de typhus.

Vermine. Beaucoup, poux et gale, contre laquelle lutte un médecin français très consciencieux, attaché au camp. Les prisonniers peuvent acheter la *Dépêche de Brest* tous les jours.

Service religieux. Chaque dimanche.

Travail. Construction de baraques et de chemins.

Secours collectifs très nécessaires, sous-vêtements pour 500 indigents. Surtout les Polonais manquent du nécessaire. Le chef de camp est très bien. Il a organisé une coopérative et avec les bénéfiques (fr. 3,000 jusqu'ici), il fait des améliorations de toutes sortes.

Lorient, A bord de la *Devastation*, en rade

18 Janvier 1915

Prisonniers trop serrés. La moitié ont été transférés à *Quiberon*, l'autre moitié au Maroc.

Dépôt supprimé sur ordre ministériel du 12 janvier 1915.

Belle-Isle-en-Mer, Citadelle

19 Janvier 1915

51 officiers, 2,800 soldats

Comme *logements*, les officiers sont bien logés, mais n'ont pour se promener qu'une cour de 360 m. et ne sont séparés de la troupe allemande que par un fil de fer barbelé. Une fois par semaine, les 14 officiers qui ont donné leur parole vont à la promenade sur la falaise.

Les hommes sont casernés ou sous des tentes.

Eau. Bonne, mais il y en a très peu.

Nourriture. Très bonne pour officiers et soldats.

Couchage. Suffisant, sauf pour les 500 hommes qui sont sous des tentes. Assez de couvertures. *Rechange* est délivré à l'arrivée des prisonniers. Tous ont des sabots.

Santé. Tous ont des diarrhées au début de leur séjour, mais cela ne dure pas. Quelques cas de diphtérie, beaucoup de poux.

Travail. Bien organisé, par escouade et corvée (voirie, plantations, etc.). Aux heures de liberté, jeux en plein air. Les officiers ont un piano, 2 violoncelles, des guitares, cartes, livres, etc.

Service religieux. Par un prêtre et un pasteur prisonniers.

Du 9 décembre 1914 au 11 janvier 1915, 8,000 colis postaux distribués, et depuis le début près de 70,000 remis. 52 caisses de la Croix-Rouge allemande ont été distribuées très exactement.

Quiberon

20 Janvier 1915

464 soldats

Comme *logements*, casernement très suffisant.

Eau bouillie, thé à discrétion.

Nourriture. Bonne, extrêmement uniforme.

Couchage. Paillasses suffisantes. Il manque quelques couvertures.

Santé. Excellente.

Trois caisses de la Croix-Rouge allemande ont été exactement distribuées. Elles contenaient : sous-vêtements, brochures, savons, pipes, cigares, couvertures (trop peu).

Saint-Nazaire

Renseignements fournis par le lieutenant de Keyser, qui a la surveillance générale des dépôts de prisonniers de la X^e région.

350 soldats

Casernement normal. *Nourriture* normale. *Santé* excellente.

Tous les prisonniers travaillent comme débardeurs et touchent 20 centimes par jour. Je n'ai pas visité ce dépôt, qui paraît être excellent sous tous les rapports.

DÉPÔTS DE LA XI^e RÉGION (Vendée)

Ces dépôts paraissent être tous plus ou moins temporaires. On y fait le triage des prisonniers, puis on les dirige, soit sur la Corse, l'Algérie, le Maroc, ou sur les localités du pays où les captifs travaillent par escouades pour les ponts et chaussées, les municipalités, des entrepreneurs ou des particuliers. Les officiers prisonniers sur parole seront sous peu envoyés à l'Île de Noirmoutiers où des hôtels (avec 214 lits) les recevront.

Cholet, Ancien Couvent

22 Janvier 1915

51 officiers, 17 ordonnances

Comme *logements*, cellules des Ursulines, ayant 12 à 20 m² pour 2 officiers. Aucun chauffage. Les officiers ont acheté des réchauds à pétrole.

Nourriture. Préparée par cuisinier allemand.

Eaux minérales à volonté.

Couchage. Lits de soldats.

Santé. Bonne. Il y a 2 médecins allemands.

Correspondance. Le général se plaint de ce que la mesure restrictive de : 1 lettre et 3 cartes par mois s'applique à lui aussi et à ses officiers. Outre la solde de fr. 75 (officiers subalternes) et fr. 125 (officiers supérieurs), les subalternes touchent sur leur avoir jusqu'à fr. 25 par semaine, les supérieurs fr. 50.

Les officiers peuvent acheter les quotidiens français.

Tours, Merlusine

22 Janvier 1915

Campement : 341 soldats

Comme *logements*, tentes dans un pré très boueux ; 50 % dans des casemates bien sèches.

Eau. Bonne.

Nourriture. Suffisante. Goûté une excellente soupe.

Couchage. Litières insuffisantes sous les tentes. Paillasses dans les casemates.

Santé. Bonne, mais passablement de catarrhes et rhumatismes.

Travail pour tous : voirie, ateliers de sabots pour tranchées.

Paquets sont longtemps arrivés défoncés, pillés (par qui ?). Maintenant il n'y a plus de réclamations à ce sujet.

Les *secours collectifs* ont été très exactement distribués. Camp transitoire, triage. Les robustes sont envoyés en Afrique.

Issoudun, 2 casernes

23 Janvier 1915

1,300 soldats

Casernement très suffisant, très propre, salles spacieuses, W.-C. en ordre, très grands préaux.

Chacun a sa paille et sa couverture.

Eau. Potable. Lavabos très bien arrangés.

Nourriture. Normale.

Vaccination antityphique générale.

Travail. Manque, sauf quelques corvées à la gare. Les prisonniers font un peu ce qu'ils veulent dans les préaux.

Service religieux catholique et protestant (traduit).

J'ai assisté à la distribution du *courrier*. On ouvre en présence du destinataire et du service de distribution postal, composé de soldats allemands et français. Très bien.

Secours collectifs exactement arrivés et distribués (Croix-Rouge allemande). Camp de triage d'où les prisonniers sont évacués sur des colonies de travail ou au Maroc.

*Le délégué du Comité international de la
Croix-Rouge,*

D^r C. de MARVAL,

Lieutenant-colonel.

RAPPORTS

de M. le lieutenant-colonel Dr C. de MARVAL, délégué du Comité international, sur sa visite aux dépôts de prisonniers de guerre allemands dans les XIII^e, XIV^e et XV^e Régions, (Centre de la France, Auvergne, Vallée du Rhône, Marseille et Corse), en Février 1915.

Deuxième voyage

A. - RAPPORT GÉNÉRAL

Nous avons eu l'honneur d'accompagner les derniers jours de janvier et au début de février 1915, de Paris à Issoudun, Montluçon, Roanne, St-Etienne, au Puy, M. le Président du Comité international. Une automobile de la présidence de la République française ayant été mise gracieusement à notre disposition, ce voyage au centre de la France et dans les montagnes de l'Auvergne et du Velay, a pu être fait dans des conditions particulièrement agréables.

Cette fois encore, c'est sans aucune contrainte que nos inspections se sont faites, et nous sommes arrivés inopinément dans la plupart des dépôts ; partout les prisonniers se sont entretenus librement avec nous et ont pu ainsi nous exposer leurs desiderata.

M. Gustave Ador nous ayant quittés à Saint-Etienne, nous avons poursuivi notre voyage, M. Villiers du Terrage et moi, sur Romans (Isère), Lyon et Marseille, pour passer de là en Corse, où nous sommes restés cinq jours afin de visiter les camps de Castelluccio, Chiavari (côte ouest), Casabianda (est), enfin Corte (centre de l'île), où il n'y a que des officiers.

Le gouvernement de l'île et le préfet de la Corse ont, le plus gracieusement du monde, mis à notre disposition les automobiles nécessaires pour passer d'un camp à l'autre, là où l'état des routes et les chutes abondantes de neige permettaient ce moyen de locomotion.

En outre, je voudrais ajouter que le ministère de la Guerre m'a fait parvenir des cartes de libre circulation sur les réseaux de chemins de fer français et des réquisitions pour les trajets en bateaux à vapeur.

On trouvera plus loin les détails concernant les inspections des 14 dépôts installés à Montluçon, Roanne, Bouthéon, St-Rambert, le Puy, Romans, Marseille (ponton servant d'entrepôt pour les prisonniers traversant la Méditerranée), et ceux de la Corse, au nombre de 4, Castelluccio, Chiavari, Casabianda et Corte, visités par nous entre le 1^{er} et le 13 février 1915 (voir mes rapports spéciaux).

39 prisonniers civils nous ont, dans un rapport écrit, énuméré leurs sujets de plaintes. Abstraction faite de certaines exagérations et d'une mentalité spéciale au prisonnier, qui pense être retenu captif illégalement et qui a une tendance à voir et à apprécier les choses sous un angle spécial et avec une certaine prévention, ce rapport nous paraît véridique dans ses grandes lignes et dans la plupart des détails qu'il contient.

A l'exception de Casabianda, dépôt au sujet duquel nous avons cru devoir adresser une lettre au ministère de la Guerre, tous les dépôts des XIII^e, XIV^e, et XV^e régions militaires, nous ont parus *bons*, *très bons*, ou même *excellents*.

Surtout celui de St-Rambert sur lequel ont été dirigés quelque 1,200 Alsaciens-Lorrains.

Si nous voulons résumer les remarques faites par nous, les points faibles et les plaintes peu nombreuses, recueillies de la bouche des prisonniers de ces divers dépôts, nous n'avons guère à signaler que ce qui suit :

La *litière* est vraiment parfois trop peu épaisse, trop rarement renouvelée (Bouthéon, Roanne), et la couche de paille bien mince, placée à même le sol humide, doit engendrer des rhumatismes et des refroidissements. Le manque

du nombre suffisant de *couvertures* se rencontre encore dans quelques camps. Disons, cependant, que nous avons trouvé presque partout des paillasses isolées du sol, et une couverture par homme (exceptionnellement 2).

Je dois pourtant mentionner le fait que des améliorations de ce genre ne me semblent avoir été faites dans bien des dépôts que récemment ; cela est encore un des bienfaits de notre mission internationale qu'apprécient hautement un très grand nombre de prisonniers.

La même plainte du froid revient souvent dans la bouche de ceux qui ont dû subir la peine du cachot. On les y envoie souvent sans couvertures, et les prisonniers y sont au pain et à l'eau sur une simple planche inclinée. S'il est vrai que les fugitifs, en Allemagne, sont fusillés, la punition française de 30 à 60 jours de cachot, pour le même fait, est certainement bénigne, mais est-il réellement nécessaire de priver les incarcérés de leur couverture, à une saison où les nuits sont particulièrement fraîches, même au midi ?

Dans le même ordre d'idées, et pour sauvegarder la santé des hommes, les envois de *sous-vêtements*, de bas, de chaussettes et de couvertures nous paraissent plus particulièrement indiqués aux dépôts de Roanne, Bouthéon, Romans (où sont exclusivement des blessés convalescents), de même qu'à Castellucio, Chiavari et Casabianda.

Nous avons pu constater, à plusieurs reprises, combien les secours collectifs adressés par la Croix-Rouge allemande ou par des comités spéciaux, sont *exactement distribués*, et quelle sollicitude les officiers des dépôts mettent à faire donner aux plus besogneux les objets envoyés de la mère-patrie. Il est malheureux que le wagon destiné à la XV^e région, dont dépend la Corse, ne soit pas encore arrivé à destination, car l'hiver a été particulièrement rigoureux dans cette île merveilleuse, et il est à craindre que ce ne soit qu'avec les beaux jours que les envois arrivent en Corse, alors qu'on en aura, sans doute, moins besoin.

La *nourriture*, que nous avons goûtée toutes les fois que nous arrivions aux environs de l'heure d'un repas, m'a toujours paru bonne ; elle l'est surtout dans les dépôts de

blessés, à Romans, particulièrement ; elle pourrait être plus abondante. A ce sujet nous avons enregistré des plaintes, fondées sans doute, à Castelluccio et à Casabianda, de la part des prisonniers militaires et civils que l'on oblige à un travail régulier.

Comme la Croix-Rouge allemande a adressé dernièrement 10,000 marks à l'Agence des Prisonniers de guerre de Paris, le délégué de cette Agence, d'accord avec moi, a remis 3,000 francs pour la Corse, dont une partie servira à améliorer l'ordinaire des malades, des misérables, des débiles et des travailleurs. Les commandants de camps se sont déclarés heureux de pouvoir ainsi mieux nourrir un certain nombre de leurs prisonniers, dont la santé est quelque peu chancelante.

Les dépôts de *prisonniers convalescents* de blessures ou de maladies, sont particulièrement bien situés, en des endroits très salubres et merveilleusement exposés, à St-Rambert dans la vallée du Rhône, et à Castelluccio (150 mètres d'altitude au-dessus de la baie d'Ajaccio), et les commandants et les médecins, remplis de sollicitude pour les hommes commis à leur garde, méritent le qualificatif de : Parfaits.

Il y a, parmi ces prisonniers-là, quelques hommes qui devraient être traités dans des *hospitaux*. Nous avons demandé leur évacuation aux autorités compétentes. Elle sera certainement opérée sous peu, et ces quelques malheureux recevront alors les soins qu'on ne peut leur donner *que* dans des maisons hospitalières installées pour recevoir de grands malades ou de grands blessés.

La santé des prisonniers ne laisse en général rien à désirer. L'arrivage et la remise des paquets se font bien ; dans quelques endroits (le Puy, Casabianda), on nous a donné connaissance de fuites que nous avons aussitôt signalées à qui à de droit.

Il est à remarquer que les officiers sont très bien traités, tant à Puy qu'à Corte (les deux seules localités où nous en ayons rencontrés) ; ils n'ont aucune réclamation sérieuse faire.

Si nous ne nous étendons pas plus longuement sur le choix — certainement malheureux — d'un dépôt trop nombreux

à Casabianda, c'est que ce camp sera sans doute levé sous peu, et que nous avons fait directement auprès du directeur, très aimable, du dicastère du ministère de la Guerre, dont cela dépend, des démarches pressantes à ce sujet.

Situé dans une contrée qui sera malsaine, dès le printemps, dans un pays dénué de ressources, ce dépôt est installé dans des bâtiments délabrés, où il est impossible de faire le nécessaire pour les 1,200 prisonniers qui l'occupent depuis trois ou quatre mois.

Un coup d'œil sur les 14 rapports spéciaux, annexés, prouvera combien, en général, les prisonniers sont traités avec sollicitude dans les régions parcourues dernièrement par nous. La règle paraît être : « Sévère, mais bon », et la bonté perce partout. C'est bien une main de fer, mais dans un gant de velours, mais chevaleresque, du caractère français que nous apprécions hautement.

Signalons enfin 80 *amputés* et *infirmes* à rapatrier dès que possible, dont 29 amputés à Romans et 40 à 50 aveugles et infirmes à Castelluccio.

P.-S. Au moment où nous écrivons ce rapport, à Marseille, nous recevons du ministère de l'Intérieur l'autorisation de visiter aussi les camps civils.

B. - RAPPORTS SPÉCIAUX

**sur 13 dépôts de prisonniers
dans les XIII^e, XIV^e et XV^e Régions**

comprenant : 14 camps : 90 officiers ;
5,226 sous-officiers et soldats ;
350 civils.

Au total : 5,666 hommes.

Montluçon, Château

1^{er} Février 1915

401 soldats

Logement. Casernement très propre, préaux spacieux.

Eau. Excellente (canalisation de la ville).

Nourriture. Réduite, mais suffisante, assez variée.

Couchage. Litière sur plancher (paille tressée).

Couvertures. 2 par homme.

Vêtements. Suffisants. Il y a quelques indigents.

Santé des prisonniers. Bonne.

Vermine. Très peu.

Travail. 40 prisonniers travaillent sur le Paris-Orléans.
Corvées, mais pas de travail régulier.

Distractions, lecture. Livres de la maison. La distribution du *Bulletin Allemand*, le samedi, ne paraît pas avoir une bonne influence sur le moral et la mentalité des hommes.

Correspondance. La lecture des lettres se fait à Clermont, au quartier-général ; de ce fait il semble qu'il y ait des retards dans les distributions.

Services religieux. Catholique et protestant.

Paquets, argent. Les paquets arrivent encore parfois ouverts.

Secours collectifs. 13 caisses de la Croix-Rouge allemande vont être distribuées.

Remarques. Beaucoup d'ordre, traitement sévère, mais bon. Les hommes punis sont privés de couvertures au cachot.

Roanne, Usine de coton

1^{er} Février 1915

8 officiers, 534 soldats

Logement. Litière sur plancher en planelles, dans un grand atelier froid. Préaux de 40 × 40 m. Soins hygiéniques bons. (Auges pour 40 hommes.)

Eau. Canalisation, excellente.

Nourriture. Variée, bonne, servie en gamelles individuelles. Nous l'avons goûtée (soupe aux pois) et trouvée excellente.

Couchage. Litière épaisse à même le sol.

Couvertures. Une par homme.

Vêtements. 20 % des prisonniers auraient besoin de sous-vêtements. Ce sont des indigents.

Santé des prisonniers. Bonne. Tous les 4 jours, promenade dehors de 2 heures, par escouades.

Vermine. Peu.

Travail. 150 hommes ont pu travailler pendant 3 semaines ; dès lors point de travail, sauf les corvées.

Distractions, lecture. Livres de la maison, jeux de chambre et en plein air.

Services religieux. Protestant : tous les 15 jours, par un pasteur de St-Etienne. Sermon et messe les dimanches.

Correspondance. 3 cartes et une lettre par mois.

Paquets, argent. Tout en ordre.

Secours collectifs. 20 % de besogneux. Sous-vêtements et couvertures seraient utiles.

Désirs des prisonniers. Que leurs morts, enterrés au cimetière de Roanne, aient des croix sur les tombes. (Accordé immédiatement par le commandant.)

Bouthéon, Aérodrome

1^{er} Février 1915

153 soldats

Logement. Hangars du parc d'aérostation. Spacieux, froids, avec beaucoup de courants d'air ; grand pré pour préaux.

Eau. Potable, sur place.

Nourriture. Suffisante.

Couchage. Sur litière posée sur des planches inclinées à 20 centimètres sur la terre battue.

Couvertures. Une seule par homme, c'est peu car l'endroit est froid ; neige.

Vêtements. Rien à signaler.

Santé des prisonniers. Bonne.

Travail. Aucun.

Distractions, lecture. Livres envoyés par la Croix-Rouge de Hambourg.

Services religieux. Tous les vendredis, culte protestant en français (traduit par un prisonnier lettré). Il viendra sous peu un aumônier catholique allemand.

Paquets, argent. En ordre.

Secours collectifs. Il manque des bas et des couvertures ; un envoi de la Croix-Rouge allemande a été exactement distribué.

Remarques, améliorations. Y envoyer des chaussettes et des couvertures.

Saint-Rambert-sur-Loire, Noviciat

1^{er} Février 1915

1,027 soldats (Alsaciens-Lorrains)

Logement. Excellent. Chauffage central, éclairage électrique. Salle d'étude, réfectoire.

Nourriture. Parfaite, très abondante.

Couchage. Paillasses.

Vêtements. Tout est très satisfaisant.

Santé des prisonniers. Pas de malades.

Vermine. Non.

Travail. Classe de français : 3 professeurs donnent chacun 5 heures de leçons par jour = 15 heures ; exercice militaire quotidien.

Distractions, lecture. Chorale ; bientôt orchestre (les instruments de musique vont arriver).

Le Puy, Séminaire

2 Février 1915

321 soldats

(dont 48 Polonais placés à part dans un couvent)

Logement. Très suffisant, terrasse avec allée de platanes. W.-C., préaux, suffisants.

Eau. De source, sur place.

Nourriture. Normale, bonne cuisine. Tout très propre.

Couchage. Litière épaisse.

Couvertures. 2 couvertures par homme.

Vêtements. En ordre.

Santé des prisonniers. Excellente. Tous ont eu leur vaccination antityphique.

Vermine. Normale.

Travail. Pour 40 hommes seulement, travaux de voirie. Il y en aura davantage dès que la saison sera meilleure.

Distractions, lecture. Promenades : 1 par semaine.

Services religieux. Catholique (allemand) tous les dimanches. Protestant (traduit) le lundi.

Correspondance. En ordre.

Paquets, argent. Semblent avoir manqué souvent, ou avoir beaucoup de retards.

Secours collectifs. Plusieurs caisses de la Croix-Rouge de Stuttgart sont là, et vont être distribuées.

Remarques. Raue, Otto, Gefreiter, aurait dû recevoir 50 fr. expédiés de Leipzig, le 9 octobre. D'autres plaintes semblables sont fréquentes ici.

Le Puy, campagne Falavoux

2 Février 1915

(22 officiers, 10 soldats (ordonnances))

Logement. Charmante maison de campagne avec terrasse, d'où la vue sur la ville du Puy est merveilleuse.

Nourriture. Pension à 3 fr. par jour, très suffisante. Jolie salle à manger, jolie salle de réunion.

Santé des prisonniers. Excellente.

Chauffage. Les officiers doivent entièrement payer leur chauffage ; ils ont dû acheter des chaises et des tables.

Distractions, lecture. Promenades sur la petite terrasse, mais plus tard les officiers pourront se promener en dehors de la propriété.

Services religieux. Oui.

Correspondance. 8 cartes ou 4 lettres par mois.

Paquets, argent. Gros retards, vols d'envois. Les officiers m'assurent qu'eux-mêmes ont été victimes de vols analogues.

Désir des prisonniers. Avoir tous les jours le *Communiqué officiel*.

Le Puy, Château Chadrac

2 Février 1915

32 officiers, 15 soldats (ordonnances)

Logement. Charmante propriété à tourelles, dominant la vallée avec une vue idéale et très étendue. Grand jardin à la disposition des officiers. Très bonnes chambres, lits de soldats.

Nourriture. Cuisine excellente préparée par un hôtelier du Puy, dans la maison même, pour 3 fr. par jour.

Services religieux. Messe à la chapelle dépendant de la propriété ; sermons d'un pasteur protestant.

Distractions, lectures. Quand la saison sera meilleure, il y aura des promenades. Tous les officiers sont prisonniers sur parole, plusieurs ont leur sabre. 2 majors et 30 officiers subalternes sont ici, très satisfaits du sort qui leur est fait.

Désirs des prisonniers. Que les paquets et les mandats leur arrivent plus régulièrement. Ici aussi il semble que le service postal laisse beaucoup à désirer.

Les officiers français en conviennent et regrettent ce qui se passe : vol d'objets.

Romans-sur-Isère, Convalescents

3 Février 1915

751 soldats

(dont 420 à l'École pratique, les autres au patronage St-Hippolyte et dans l'Usine de chaussures St-Cyr. 60 % de Badois, 29 amputés)

Logement. Excellent. Climat doux et merveilleux, grands préaux.

Eau. Parfaite.

Nourriture. Normale, cuite par les prisonniers qui tuent 2 à 7 cochons par semaine et se régèrent de porc et de choucroute.

Couvertures. Une grande pour 2 hommes; il en manquerait environ 40 à 50.

Cantine. Bien achalandée en pain, confiture, tabac, vin (pour ceux — les convalescents — qui y ont droit, à 25 centimes les 750 grammes.)

Santé des prisonniers. 10 cas de typhus en novembre; depuis la vaccination, plus aucun nouveau cas. 44 alités pour blessures, à l'infirmerie (bien tenue).

Vermine. Peu.

Travail. Pas pour le moment; le commandant en cherche. Exercice de section dans les cours; 2 fois par semaine promenade en campagne pour tous les valides.

Services religieux. Messe spéciale pour les catholiques. Culte protestant par un prisonnier (ingénieur).

Correspondance. Normale.

Paquets, argent. Tout en ordre.

Secours collectifs. Arrivés et distribués (Croix-Rouges de Mannheim et de Munich).

Désirs des prisonniers. Des couvertures. 29 amputés à rapatrier.

Remarques. Excellent traitement par les officiers préposés à la garde. Les sous-officiers allemands du sud s'entendent mal avec leurs camarades du nord. Le commandant est parfait, et ne demande qu'à bien traiter ses prisonniers; il prétend même avoir une mauvaise presse en ville, parce qu'on lui reproche d'améliorer trop le sort de ses prisonniers. Cependant, il persiste dans sa manière de faire et me dit : « Nous avons la prétention d'être le meilleur des dépôts de France. »

A Noël, il y a eu de grandes fêtes, les soldats allemands ont même joué la comédie, grimés par un des leurs...

Marseille, Ponton servant d'entrepôt

8 Février 1915

73 soldats, 35 civils

Logement. Litière à l'entrepont. Promenades sur le ponton qui est vaste.

Eau. De la ville, en quantité suffisante.

Nourriture. Normale. Ces prisonniers ne séjournent ici que peu de jours (0 à 8) avant de s'embarquer pour la Corse ou la Tunisie et l'Algérie.

Couvertures. Suffisantes.

Santé des prisonniers. Bonne. Infirmerie bien installée, paillasses. Point de malades graves.

Travail. Aucun.

Remarques. Comme entrepôt de prisonniers, *très suffisant.*

Castellucio, Hôpital militaire (à 5 kilom. d'Ajaccio)

10 Février 1915

257 soldats (dont 183 sont infirmes)

Logement. Genre casernement, vastes cours ; très proprement tenu.

Eau. De source, excellente.

Nourriture. Normale, vin sur ordonnance du médecin.

Couchage. Paillasses, sacs en toile dans lequel l'homme se met la nuit.

Couvertures. Une par homme.

Vêtements. *Beaucoup d'indigents : 80 %.*

Santé des prisonniers. 15-20 grands blessés, non guéris, devraient être évacués sur un hôpital. Impossible de faire ici le nécessaire pour eux.

Vermine. Normale.

Travail. Point, si ce n'est des corvées.

Services religieux. Messe tous les dimanches. Services protestants tous les 15 jours par le pasteur de Bastia.

Correspondance. En ordre.

Paquets, argent. Plaintes sur le retard, parfois sur le vol du contenu des paquets.

Désirs des prisonniers. 40-50 amputés ou aveugles demandent à être rapatriés.

Remarques. *Excellent dépôt*, où les blessés guéris sont en convalescence dans un endroit salubre et de toute beauté.

Chiavari, Hôpital militaire (à 37 kilom. d'Ajaccio)

10 Février 1915

496 soldats, 35 civils

Logement. Vastes locaux, genre caserne à flanc de coteau, 145 m. au-dessus de la mer, avec vue idéale sur tout le golfe d'Ajaccio.

Eau. De source.

Nourriture. Bonne (goûtée), mais les prisonniers la trouvent insuffisante.

Couchage. Excellent, en 3 immenses dortoirs avec un cube d'air plus que suffisant ; chacun a sa pailleasse, son traversin, 1 ou 2 couvertures.

Vêtements. On nous signale un grand nombre de soldats pauvres ne recevant rien de chez eux (50 %).

Santé des prisonniers. Bonne, quelques catarrhes.

Vermine. Peu.

Travail. Corvées de bois et de nettoyage pour 100 hommes par jour. Au printemps : travaux de voirie.

Distractions, lecture. Point.

Services religieux. Messe à la chapelle tous les dimanches. Un pasteur de Bastia vient parfois, mais le déplacement lui prend 2 jours.

Correspondance, paquets, argent. Quelques fuites, pertes ou vols, mais généralement en ordre.

Secours collectifs. Sont à recevoir.

Désir des prisonniers. Nourriture plus substantielle pour ceux qui travaillent : paraît justifié.

Remarques. Très bien situé, ce dépôt peut être qualifié d'excellent.

Casabianda, Ancien pénitencier (abandonné)

12 Février 1915

1,202 soldats, 280 civils

Logement. Pavillons extrêmement délabrés sur une éminence à 40 m. au-dessus de la mer. Le logement est tout juste habitable. Les W.-C. sont plus que sommaires.

Eau. Canalisation venant de 30 kilomètres de la montagne.

Nourriture. A peine suffisante pour ceux qui travaillent à la cantine : du pain, du fromage, du tabac. Les cuisines sont plus que sommaires.

Couchage. Extraordinaire : lits superposés, construits en branchages, à 2 et 3 étages, par les prisonniers. Les plafonds et fenêtres tombent en ruines.

Couvertures. Depuis peu, chacun a la sienne, et sa paille.

Vêtements. Peuvent être achetés, sauf les chaussures, qui manquent dans la contrée.

Santé des prisonniers. Relativement bonne. En moyenne 30-35 hommes se présentent à la visite du matin ; 20 hommes à l'infirmerie, avec affections légères.

Travail. Peu. Quelques corvées au bois et à des travaux d'agriculture (grand domaine).

Distractions, lectures. Celles reçues de la maison.

Services religieux. Messes régulières. Culte protestant de temps à autre (pasteur de Bastia).

Correspondance. En ordre.

Secours collectifs. Seront très utiles.

Désirs des prisonniers. Avoir plus à manger.

Remarques. Dépôt très médiocre, mais bien dirigé par un commandant consciencieux et bon, mal secondé par ses officiers. Tâche difficile de rendre habitable des locaux tombant en ruines.

A évacuer avant l'époque des fièvres.

Les malades et les débiles (il semble y en avoir beaucoup) devraient au moins pouvoir acheter ce qui leur faut.

Le sous-officier Wipfinger, bourgmestre de Schwetzingen, paraît être un brave homme, peu exigeant ; il affirme que la nourriture est insuffisante pour ceux qui travaillent.

Corte (Corse)

13 Février 1915

36 officiers, 1 soldat (ordonnance du général Freise)

Logement. Pays de montagne, merveilleux. Corte est bâtie en étages sur une colline entourée d'un cirque de hautes cimes, couvertes de neige actuellement.

Nourriture. 35 officiers, dont 1 major, sont logés à des prix raisonnables dans de ravissantes maisons ou dans des villas de la banlieue ; ils se promènent librement, prennent leurs repas dans les hôtels (prix, 5 francs par jour), et n'ont à se présenter que deux fois par jour pour un appel.

Remarques. Dans les limites permises, chacun fait ce qu'il veut : footing, peinture, travaux manuels, etc. Quoique captifs, ils sont parfaitement heureux. Pas d'ennuis avec la population, sauf parfois, des houspillades de la part des gamins.

Seul, le général Freise, artillerie, n'est pas prisonnier sur parole. Enfermé à la citadelle, il a deux petites pièces confortables, chauffées, et une terrasse d'où la vue s'étend sur toute la vallée. L'isolement lui pèse, mais on le garde au secret ; il ne reçoit que les visites du pasteur et du consul anglais (?) d'Ajaccio. Traitement excellent.

*Le délégué du Comité international
de la Croix-Rouge :*

D^r de C. MARVAL,

Lieutenant-colonel.

RAPPORT

de M. le Conseiller national A. EUGSTER, sur sa visite à
10 dépôts de prisonniers de guerre français en Allemagne,
du 4 au 14 janvier 1915.

Premier voyage

I.

Entretien préalable et séances du Comité de secours.

Dans ma première conversation avec MM. von Studt et von Körner, j'appris qu'il y avait en Allemagne plus de 60 dépôts de prisonniers. Il n'était donc pas question de visiter tous les dépôts, ce qui me paraissait inutile puisque des Français ne sont pas internés dans tous ces camps. Il fallait ainsi procéder à une sage réduction et à un choix judicieux. Vu le très grand nombre de prisonniers français, il m'apparut clairement comme une impossibilité de procéder à une enquête sur les besoins de chaque prisonnier ou de surveiller personnellement une distribution des dons. Déjà, avant mon arrivée, le Comité de secours de Berlin avait eu fort à faire pour déterminer les besoins des prisonniers français dans les divers camps. Nous lui en sommes très reconnaissant. Ce travail préliminaire donna approximativement les résultats suivants :

Caleçons.....	75,000 paires
Camisoles.....	50,000 pièces
Chemises.....	75,000 »

Bas.....	100,000 paires
Gants chauds.....	25,000 »
Mitaines.....	6,000 »
Plastrons pour la poitrine et le dos.....	5,000 pièces
Echarpes.....	6,000 »

Avant mon départ de Berlin un seul wagon de dons en nature, provenant de France, était arrivé contenant :

Chemises.....	1,760
Camisoles.....	1,760
Paires de chaussettes.....	1,760
Bandes molletières.....	880
Ceintures	880
Echarpes.....	2,640

Par contre il y avait à l'ambassade d'Espagne fr. 250,000 en espèces, envoyés par le Gouvernement français, et une quantité de paquets, avec des dons en nature.

Sur la demande du Comité de secours aux commandants de camps, plusieurs ont répondu qu'il paraissait désirable de leur remettre de l'argent pour des achats de toute espèce, puisque les besoins en vêtements de dessous chauds avaient été satisfaits par les commandants eux-mêmes, ce dont je me suis convaincu sur place dans la suite. Pour tranquilliser les esprits anxieux, il y a lieu de remarquer ici que la remise de tout objet est enregistrée exactement et que chaque distribution de don est acquittée par le destinataire. Ainsi, après la libération des prisonniers, on pourra trouver une comptabilité exacte de toutes ces opérations de secours, ainsi que de l'intervention de la Croix-Rouge. Le vœu a été exprimé que la France se conformât au même système. D'ailleurs l'organisation de l'internement des prisonniers dans tous ses détails est très exacte et peut servir de modèle.

Tout en recherchant dans les camps les besoins des prisonniers français, j'ai voué une attention particulière à l'état physique et moral des internés, à la nourriture, au logement, à la correspondance, puis j'ai cherché à obtenir des résultats

positifs pour l'échange des prisonniers civils, du personnel sanitaire et spécialement des médecins ; enfin j'ai demandé des listes plus complètes de prisonniers.

J'ai été encouragé dans ma manière de voir, par un entretien avec l'ambassadeur d'Espagne, S. E. Polo de Barnabé, qui me parla des grandes difficultés qu'il rencontrait dans son activité protectrice, malgré la bienveillance des autorités allemandes. On m'a témoigné la plus grande confiance et laissé une entière liberté. J'estime néanmoins qu'il eût été préférable, vu les méfiances réciproques, de faire visiter les camps allemands et français par deux délégués de la Croix-Rouge, un Suisse romand et un Suisse allemand voyageant ensemble, ce qui aurait permis une comparaison parfaite. Les rapports sur les visites de camps des deux pays peuvent dire ce qu'ils veulent, on ne croira cependant peut-être que ce qu'on veut entendre. Je me suis efforcé de considérer les choses avec l'objectivité et la correction conformes aux neutres et d'en faire un rapport consciencieux.

J'ai insisté à Berlin sur le fait que l'on pouvait compter en toute sécurité sur un jugement objectif, quel que fut le délégué envoyé par la Croix-Rouge internationale en France, car le Comité de Genève n'avait pas d'autre désir que d'être utile aux prisonniers des deux nations, conformément aux principes de la Croix-Rouge, ainsi que de juger et de venir en aide avec la même bienveillante objectivité.

J'ai assisté à 3 séances du Comité de secours.

La lente expédition des dons français (1 wagon jusqu'au 14 janvier) et l'absence d'indications relatives à l'importance et à la composition des envois attendus, rendirent impossible l'établissement d'un plan de distribution durant mon séjour à Berlin. Toutefois, l'étude soigneuse et complète de la question, ainsi que l'exécution précise des intentions des donateurs, sont assurées grâce aux hommes influents qui sont à la tête de l'œuvre.

Le représentant du ministère de la Guerre nous fit savoir que la question de la correspondance avait été réglée et que chaque prisonnier pouvait écrire une lettre ou trois cartes

postales par semaine. Obtenir plus n'était pas possible, vu l'énorme travail occasionné par la vérification et la censure de toute la correspondance, à l'arrivée et au départ. Dans notre rapport sur les divers camps visités, nous verrons que ces instructions ne sont pas exécutées toujours avec la même précision. Les conditions ne sont pas partout semblables. Parfois le ministère de la Guerre prussien ordonne des dispositions pour les camps prussiens seulement, et en Saxe, en Wurtemberg et en Bavière ce sont les ministères respectifs qui font la loi. En outre, les affaires se présentent différemment dans les grands et les petits camps. En Prusse on laisse une assez grande liberté aux commandants de camps.

A la tête du camp se trouve le plus souvent un général, et, pour autant que j'ai appris à connaître ces officiers, ils accomplissent leur tâche avec un talent d'organisation remarquable et dans un esprit de bienveillance envers les prisonniers. Le représentant du ministère de la Guerre nous informa aussi que depuis quelque temps le tabac, le chocolat et le miel ne pouvaient plus être vendus aux prisonniers, parce que l'Allemagne voulait réserver pour ses soldats les approvisionnements de ces articles. Ils reçoivent naturellement sans exception ce qui leur est envoyé de la maison.

A la dernière séance du Comité de secours, on me pria de faire un rapport verbal sur mes constatations et d'exprimer mes vœux éventuels.

II

Visite des camps.

J'ai pu, grâce aux automobiles et à une utilisation minutieuse du temps, visiter 10 camps de prisonniers en consacrant suffisamment de temps à chacun d'eux.

1. Gardelegen

7 Janvier 1915

6,662 Français, des Russes, des Anglais, des Belges et peu de civils provenant pour la plupart des Départements occupés dans le nord de la France.

Le commandant, colonel Grüner, est un homme de cœur et de sentiment, qui ne considère pas le prisonnier comme un ennemi, mais comme un homme digne de pitié.

Les baraques sont neuves, les toitures en toile goudronnées; les parois peintes en blanc, hautes et claires, font une impression agréable. Les cuisines, en nombre suffisant, sont installées pratiquement : de vraies cuisines de troupes. Les latrines sont propres, désinfectées régulièrement; et comme il n'y a pas de canalisation, elles sont vidées au moyen de chars de vidange fermés.

Les installations de bains et de douches sont nombreuses. On construit actuellement un nouveau bâtiment pour le lavage du linge de corps et pour son séchage. Les baraques sont tenues proprement. Les couches consistent en un sac de paille ou un sac de laine de bois, en un oreiller et deux couvertures de laine. Les installations de lazaret sont très satisfaisantes; bon traitement médical, auquel participe également un médecin français.

Les prisonniers peuvent écrire tous les dix jours une lettre ou trois cartes. A Noël et au nouvel-an, est arrivée une masse énorme de lettres et de paquets. Quand on sera à jour, on pourra écrire tous les 8 jours.

Quand les mandats arrivent, le paiement a lieu par somme de 20 à 25 Mk. contre quittance. De plus gros paiements ne se font pas pour éviter des vols d'argent et la corruption.

Aucune plainte n'est parvenue pour non-réception d'argent.

L'interrogatoire des prisonniers ne donna que des réponses satisfaisantes. Je voudrais faire remarquer ici une fois pour toutes que « réponse satisfaisante » ne veut pas dire

naturellement que les gens sont volontiers prisonniers, mais seulement qu'ils sont contents, en faisant abstraction de la limitation de leur liberté, qui, bien entendu, est ressentie comme une entrave.

Comme travail, il n'y a pas grand'chose à faire dans ce camp. On trouve quelque lecture. Les hommes s'occupent actuellement de la publication d'un journal français.

L'apparence des prisonniers est bonne. Leur augmentation de poids est parfois importante.

Le menu hebdomadaire suivant donne des renseignements sur la nourriture :

Par jour : 500 gr. de pain.

Tous les matins, du café.

<i>Dimanche</i>	Midi :	Riz et viande de porc.
	Soir :	soupe d'orge.
<i>Lundi</i>	Midi :	pois et jambon.
	Soir :	soupe au riz.
<i>Mardi</i>	Midi :	haricots et lard.
	Soir :	soupe à la farine.
<i>Mercredi</i>	Midi :	choux-raves et viande de porc.
	Soir :	soupe d'orge.
<i>Jeudi</i>	Midi :	soupe d'orge et lard.
	Soir :	soupe à l'avoine.
<i>Vendredi</i>	Midi :	choucroute garnie.
	Soir :	soupe d'orge.
<i>Samedi</i>	Midi :	choux-raves et viande fumée.
	Soir :	soupe à l'avoine.

2. Sennelager

8 Janvier 1915

Près de Paderborn, un camp de plus de 20,000 prisonniers dans trois dépôts séparés, 10,948 Français. Le commandant fait une impression excellente. Malgré l'étendue du camp, la discipline est bonne et il n'y a pas encore eu de tentative d'évasion.

Comme la plaine de Senne est une place d'exercices, la plupart des logements existaient déjà. Les prisonniers habitent en partie dans des locaux occupés par les soldats allemands en temps de paix, en partie dans des baraques nouvellement construites. Les tentes utilisées au commencement de la guerre (tentes militaires allemandes) furent abandonnées à l'arrivée du froid et tous les prisonniers furent logés dans des baraques chauffées, à l'amélioration desquelles on travaille constamment. Les baraques nouvellement construites ne sont pas si hautes que celles de Gardelegen, mais peuvent être qualifiées de bonnes.

A Senne se trouve aussi un camp de prisonniers civils.

Pour autant que j'ai pu les interroger, tous ont reçu déjà plusieurs fois des nouvelles de chez eux.

A ma demande s'ils étaient contents de la nourriture, on me répondit : « Contents, seulement le soir nous aimerions avoir une soupe un peu plus consistante. » Cette plainte a été transmise au général. Il dit qu'il examinait toutes les plaintes et qu'il n'en avait point reçues jusqu'ici.

Le général rendit aux Français le témoignage qu'ils étaient tous propres, convenables et bien disposés, tandis que les Anglais étaient mal disposés, malpropres et peu aimés de leurs camarades de détention.

Dans les baraques, les prisonniers sont placés par compagnies sous les ordres d'un de leurs propres sous-officiers, qui a la responsabilité du bon ordre. Le campement est du type habituel, paillasse et 2 couvertures ; les cuisines sont propres et bien installées ; les latrines désinfectées régulièrement. Toutes les baraques sont éclairées à l'électricité, et l'extinction des feux a lieu à 9 heures.

Il existe quelques ateliers de travail. L'occupation est plus abondante sur le terrain d'exercice, grâce aux travaux d'amélioration du sol et du drainage. Ceux qui travaillent en plein air reçoivent un repas supplémentaire consistant en 2-3 petits pains et 1-2 saucisses. Certaines sections sont aussi prêtées aux paysans pour les travaux des champs.

La nourriture est bien composée et suffisante. Le pain est bon. Il n'est point distribué d'alcool ni ici, ni ailleurs.

A Noël, chaque prisonnier a reçu une double ration de nourriture et 6 cigares, ce qui fait 120,000 cigares.

Si l'on trouve la soupe du soir bien claire, par contre on reçoit de temps en temps un morceau de saucisse (saucisse de foie, boudin, etc.) avec la soupe.

La chaussure commençant à devenir mauvaise, on acheta 18,000 paires de sabots, fournies par les autorités, dont les intentions bienveillantes se manifestent d'ailleurs encore d'autre façon.

Une bonne installation de bain permet de prendre un bain toutes les 3 semaines, 500 hommes peuvent se baigner chaque jour. Il y a également une installation de désinfection. On construit actuellement un nouveau lazaret dont le médecin en chef est justement fier. Il doit être bientôt occupé et offrira aux malades une installation hygiénique, pourvue de tout le nécessaire.

Pour le moment, les blessés sont soignés à *Lippenspringe*, où un grand stand de tir a été transformé en lazaret. La direction de cet hôpital, pourvu de lits, est aux mains d'un médecin allemand, assisté d'un médecin anglais et d'un médecin français. Le médecin anglais fait tout particulièrement une bonne impression. Il a exprimé toute sa satisfaction du traitement des blessés. Une cuisine spéciale est attachée au lazaret. Le général a répondu favorablement au désir du médecin anglais d'avoir un peu plus de lait pour ses malades. Depuis le commencement de septembre, il n'y a plus de maladies épidémiques. Les prisonniers ont été vaccinés contre le choléra. Les Russes qui arrivent sont soumis à une quarantaine. C'est dans les lazarets que se manifeste surtout l'humanité avec laquelle sont traités les prisonniers en Allemagne. Comme j'ai pu le constater, on ne fait aucune différence entre Allemands et prisonniers, et les médecins français rendent hommage à ce traitement.

Au reste il est indubitable que les internés simulent souvent quelque maladie, car durant les jours de fête 20 prisonniers seulement se sont portés malades, tandis qu'après le nouvel-an il y en eut 800.

L'évêque de Paderborn a fait installer un lieu de culte

pour les catholiques, et l'on y célèbre régulièrement la messe. Le service religieux et la cure d'âme sont assurés par environ 12 ecclésiastiques français qui ont été internés, soit comme infirmiers, soit comme prisonniers civils, et qui sont traités comme officiers, recevant une solde en vertu d'un décret de l'empereur. Ils sont logés dans la fondation St-Joseph à Paderborn, où je les ai visités, et où ils occupent de jolies chambres à coucher et des locaux communs pour la journée.

J'ai exprimé aux autorités le désir de libérer une partie de ces messieurs pour autant qu'ils ne sont pas nécessaires à la cure d'âme des prisonniers. Je reviendrai sur cette question à la fin de mon rapport.

Sur les envois d'argent, 10 Mk. sont versés tous les 10 jours au destinataire. Pour achats plus importants, on verse davantage.

3. Holzminden

9 Janvier 1915

Camp de civils.

Situé sur un plateau élevé, exposé au soleil, ouvert seulement en décembre 1914, prévu pour 10,000 prisonniers, camp de baraques occupé actuellement par 4,000 civils français. Il a coûté 1,500,000 Mk. et n'est pas encore terminé. Ce camp est destiné exclusivement aux internés civils. Toutes les situations sociales sont ici représentées : le marquis, le millionnaire et les pauvres gens. Les femmes et les enfants, dans des baraques spéciales, sont placés sous une direction féminine, choisie parmi les internés. On trouve là des femmes avec leurs enfants, de vieilles femmes, etc., un tableau cruel de la guerre. Ces gens n'avaient plus de maison, ils erraient dans les ruines de leurs villages, et ne pouvaient regagner leur pays, ils ont donc été emmenés en Allemagne. Une femme surveillante me dit qu'ils recevaient presque tous des nouvelles et pouvaient en donner.

Correspondance : chaque semaine 1 lettre de 2 pages ou 1 carte sont autorisées. Les lits sont bons ; partout des fourneaux dans les locaux. L'argent est délivré à raison de 5 Mks.,

pas plus, pour les raisons indiquées ci-dessus. Ils reçoivent davantage pour des achats spéciaux, qu'ils peuvent faire dans la ville voisine sous escorte militaire.

Une grande blanchisserie, munie des installations électriques les plus modernes, a été établie. Des essoreuses, des séchoirs, etc., permettent, pour chaque baraque, de rendre le linge dans un délai très court.

Des 84 baraques, 7 sont installées en lazaret et cela de façon impeccable. On n'y trouve que des lits avec de la literie blanche. Les malades portent des vêtements rayés bleu et blanc comme dans les hôpitaux allemands. Une cuisine spéciale, abondamment approvisionnée, pourvoit aux besoins des malades. Une grande salle d'opération toute neuve, avec appareils à stériliser et une collection d'instruments qui a coûté 5,000 Mk., est à la disposition des médecins. Le médecin militaire allemand est assisté de deux collègues français et d'un collègue russe, travaillant ensemble dans le meilleur esprit.

Dans quelques-unes de ces nouvelles baraques, vu la pluie continuelle, l'humidité commence à pénétrer du côté de la montagne. On le fit constater aux visiteurs. Il ne sera pas difficile de se protéger de cette humidité, provenant de l'intérieur de la montagne, au moyen de fossés plus profonds et de canaux de dessèchement. Je ne doute pas que les autorités responsables ne fassent tous leurs efforts pour remédier à cet inconvénient.

On cuit à part pour les femmes âgées et les enfants ; le riz au lait et le lait forment la nourriture principale.

A la demande des internés juifs assez nombreux, on a installé une cuisine juive, ce qui me paraît aller un peu loin en fait de bienveillance.

Jusqu'à présent, seulement 2 cas de mort au camp : 1 de vieillesse, 1 de tuberculose.

Les efforts des autorités allemandes, pour leur propre sécurité tout d'abord, tendent à prévenir les maladies, surtout les épidémies. Ces efforts sont également dans l'intérêt des internés et des prisonniers, et méritent ainsi la reconnaissance.

Pour ce qui concerne le rapatriement des internés civils, spécialement des femmes et des enfants, je renvoie à la fin de mon rapport. Enfin, je joins ici le menu hebdomadaire :

Café tous les matins.

<i>Lundi</i>	Midi : haricots avec pommes de terre et porc fumé. Soir : soupe aux pommes de terre.
<i>Mardi</i>	Midi : soupe à l'orge avec pommes de terre, mouton hâché, bœuf ou porc. Soir : soupe aux grus.
<i>Mercredi</i>	Midi : pommes de terre aigres et saucisses. Soir : haricots fayots en soupe.
<i>Jeudi</i>	Midi : raves avec gruau, pommes de terre et lard fumé. Soir : soupe au riz.
<i>Vendredi</i>	Midi : riz et pommes de terre avec bœuf. Soir : soupe aux flocons d'avoine.
<i>Samedi</i>	Midi : haricots verts, pommes de terre et hareng. Soir : soupe aux grus.
<i>Dimanche</i>	Midi : choux blanc avec pommes de terre et mouton. Soir : soupe aux flocons d'orge.

J'ai goûté la nourriture ici et ailleurs, et l'ai trouvée partout bonne, de même que le pain.

4. Zossen

11 Janvier 1915

A Zossen, dans les premiers temps, les conditions ont été moins bonnes. L'ambassadeur d'Espagne avait constaté cela à cette époque et m'en fit part. M. Ador a visité ce camp peu de temps avant mon passage. Lors de la visite du 11 janvier, M. de Barnabé était présent et exprima sa joie et sa satisfaction de constater les grands progrès réalisés.

Le camp est de construction neuve et sera bientôt terminé. Les installations sont aujourd'hui bonnes. Logement pour 14-15,000 hommes. Il y a environ 11,000 Français dans le camp, peu de Belges, d'Anglais et de Russes, par contre beaucoup de mahométans (des Hindous, des Arabes, des turcos et des zouaves, etc.) qui sont internés dans un camp entièrement séparé des autres.

Les installations sanitaires sont excellentes, des bains, des douches, ainsi qu'une blanchisserie qui a coûté 60,000 Mk.

Les efforts bienveillants du commandant tendant à adoucir le sort des prisonniers sont particulièrement visibles dans ce camp. Il s'y trouve des sculpteurs, des architectes, des peintres, des musiciens, des jardiniers auxquels on témoigne beaucoup d'attentions. On a installé pour le sculpteur un atelier avec outillage, et de beaux travaux en sont sortis ; le peintre fait des paysages, le jardinier embellit les emplacements devant les baraques avec de jolies mosaïques, des plantes et des pierres. Le musicien compose et fait exécuter ses morceaux, ainsi que d'autres productions par un chœur de 150-200 chanteurs. Nous avons entendu 2 chœurs très réussis. Il y a en outre des ateliers pour tourneurs, tresseurs de paille, cordonniers et tailleurs. Il existe une petite bibliothèque.

Les vêtements nécessaires aux prisonniers leur sont fournis gratuitement par les autorités.

Quelques soldats se plaignirent qu'ils ne supportaient pas la soupe à l'orge, ce fut l'unique plainte. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que les intellectuels, les artistes cultivés, tous sans exception, expriment leur complète satisfaction.

Dans la forêt voisine se trouve un lazaret dans une situation idéale qui, comme beaucoup d'autres, fait la meilleure impression.

Parmi les 8 médecins français, 3 seulement sont occupés, j'exprimai le désir que les médecins inutiles fussent rapatriés (voir ci-dessous chap. III § 5).

7 médecins russes sont aussi internés à Zossen. Ils refusèrent tous d'aider au lazaret. On va probablement les transporter dans un camp russe (Cottbus), où ils trouveront

du travail parmi leurs compatriotes malades du choléra.

Les médecins disent qu'ils ont fait des expériences remarquables avec des injections contre le choléra et le typhus, et ils ont pu maintenir jusqu'à présent les meilleures conditions sanitaires.

En ce qui concerne la correspondance, on peut dire qu'elle est entièrement libre, mais que toute espèce d'essais ont été faits avec de l'amidon, de l'iode ou du lait Nestlé pour correspondre secrètement. Les employés des postes ont été frappés de constater combien d'iode et d'amidon contenaient les paquets qui arrivaient.

Un M. Lafitte, qui doit être directeur au Creusot, et a une vie très confortable, exprima à l'ambassadeur d'Espagne sa satisfaction du traitement et de la nourriture, disant seulement : « On n'est pas chez soi ». Il n'y a malheureusement là rien à changer.

5. Königstein

12 Janvier 1915

Camp d'officiers.

Dans la Suisse saxonne, une vieille forteresse admirablement située, qui a déjà servi en 1870 comme camp d'officiers.

Français	26 officiers,	1 ecclésiastique,	11 hommes (ordonnances).
Russes	194	» 2	» 13 employés militaires et 46 hommes (ordonnances).
Anglais	1	»	

Dans toute la Saxe, il y a 28,023 prisonniers, dont 12,454 Français, comprenant 39 officiers, 2 médecins, 20 ecclésiastiques, 9,899 soldats et 2,494 civils.

Nous avons visité le camp d'officiers qui en contient le plus, Königstein, et, comme camp de soldats, également celui qui contient le plus grand nombre de Français, Königsbrück.

La plus grande partie des locaux, à Königstein, sont des casemates. Bien que dernièrement un bataillon saxon ait occupé ces locaux, ils font une impression désagréable, ils sont secs, mais partout sombres. On a offert à ces messieurs

des chambres dans le bâtiment principal, mais ils les ont refusées. Les officiers supérieurs sont logés confortablement, ont de bonnes chambres, souvent chambre à coucher et salon, et des ordonnances de leur pays.

Un petit nombre d'officiers français s'expriment favorablement, ils louent cependant tous les qualités du général commandant. Leurs plaintes ne sont pas graves. C'est ainsi que l'un prétendait qu'en lui changeant ses billets de banque français, on lui avait compté un mauvais cours.

Il est pourvu aux besoins religieux dans une chapelle catholique et une chapelle russe, desservies par 2 ecclésiastiques russes et 1 français.

Ces messieurs peuvent se promener de 9-12 heures et de 2-7 heures dans le parc étendu de la forteresse. Les tentatives de fuite sont impossibles. Cependant en 1870, un officier français s'est échappé, et la place, sur la muraille, s'appelle encore aujourd'hui « la fissure des Français ».

Les officiers, jusqu'au capitaine, reçoivent une solde de 60 Mk. par mois, au-dessus du capitaine 100 Mk.

La nourriture leur coûte 30 Mk. par mois. Il n'est pas donné d'alcool. De la bière est accordée aux officiers à Ingolstadt.

Les généraux prisonniers se sont plaints qu'on les ait soumis plusieurs fois à une visite corporelle. Ceci est vrai, mais a eu lieu parce qu'on a soupçonné des officiers, ici et là, d'avoir cousu de l'argent et des armes dans leurs vêtements. On aurait trouvé en effet des objets de ce genre.

Le chef de l'état-major du 13^e corps d'armée russe, qui a été fait prisonnier sur les lacs Mazuriques, peut se promener librement partout ; il nous a toujours accompagnés et paraissait satisfait.

L'ecclésiastique français, qui est seul ici, exprima le désir d'être rapatrié ; il est prisonnier depuis 5 mois, était brancardier, et porte l'uniforme français.

6. Königsbrück

13 Janvier 1915

Grand camp d'exercices. Terrain acheté pour 12 millions de Mk. Place pour 3 brigades. Place de tir d'artillerie.

Internés : 2 médecins, 1 ecclésiastique, 5,903 hommes, 7 civils, 11 zouaves; total: 5,924 Français, en outre surtout des Russes, 8,676.

Ce camp fait une impression excellente. Le général von Stark est un organisateur parfait. Les gens sont très bien logés à tous égards.

Le conseil royal de santé a, suivant un rapport officiel, fait une inspection de tous les camps de prisonniers, en Saxe, et approuvé leurs conditions hygiéniques. En fait, l'ordre et la propreté sont admirables ; par exemple les saucisses sont toutes enveloppées dans du papier blanc pour des raisons sanitaires. Ici les prisonniers reçoivent 1 kg. de pain le soir ou bien 750 grammes et 1 saucisse. A Königsbrück, les baraques ont le chauffage central. Un fourneau, chauffant 2 baraques, est installé extérieurement dans un local en maçonnerie. Des prisonniers font fonction de chauffeurs.

Les hommes sont occupés dans des sablières et des carrières, mais sans travaux de mine. Ils transportent et cassent des pierres.

Je mentionne ici les noms de 2 prisonniers, d'une bonne situation sociale et qui nous ont parlé, à l'ambassadeur espagnol et à moi-même, hors de la présence de tout Allemand ; ils se sont déclarés satisfaits à tous égards et reconnaissants envers les autorités allemandes. Ce sont : MM. Léon Frische, caporal, 45^e régiment d'infanterie territoriale, 17^e compagnie, fait prisonnier à Longwy le 26 août ; famille : M^{me} Frische, Mons-St-Martin (Meurthe-et-Moselle) — et Anatole Margot, caporal, 45^e régiment d'infanterie territoriale, 17^e compagnie ; famille à Billy-les-Mangionnes (Meuse). L'un est négociant, l'autre notaire.

Le lazaret mérite une mention particulière. Il a à sa tête

le conseiller Dr Thiersch, le fils du fameux professeur de Leipzig. On y travaille scientifiquement (bactériologie et cabinets Röntgen). Il existe des baraques isolées pour certaines maladies.

Il y a un régime de diète spéciale pour les malades.

Un chirurgien français s'occupe d'une division spéciale. En tout, il y a ici 13 médecins ordinaires et 4 auxiliaires.

M. Thiersch nous a dit avoir reçu 1,400 blessés grièvement, dont 68 seulement sont morts. Plusieurs fractures par projectiles du fémur supérieur, la plus dangereuse blessure. 30-40 amputations seulement ont été nécessaires, tandis qu'en 1870-71 il y en aurait eu 100 dans les mêmes conditions. Tous les blessés se sont dits sans exception très satisfaits, et l'on sent qu'un bon esprit règne dans la maison. Dans une grande salle, des représentations variées et des concerts apportent aux blessés et aux malades une distraction agréable.

Le contrôle des prisonniers à Königsbrück est bon. Il y a un fichier sur cartes, que l'on trouve d'ailleurs presque partout en Prusse et en Bavière.

La poste fonctionne bien. Quand on trouve, dans un paquet, de l'alcool, celui-ci s'en va au lazaret, mais un billet joint au paquet apprend au destinataire qu'une bouteille de cognac, par exemple, a été enlevée. De même les prisonniers ne peuvent recevoir des vêtements civils, car cela rendrait la surveillance difficile.

Le paisible cimetière dans la forêt, avec ses monuments funéraires, produit une impression de recueillement.

7. Grafenwöhr

16 Janvier 1915

10,450 soldats, 10 médecins

Le temps a toujours été mauvais ; mais les visites aux camps bavarois ont été rendues plus difficiles par un temps particulièrement affreux, qui empirait de jour en jour. De la pluie, de la neige, des tempêtes, de la bise, une saleté épou-

vantable sur les routes et dans les champs. Il est évident qu'un temps pareil n'embellit pas les impressions.

Pour être juste, il faut une bonne dose d'imagination pour y ajouter un ciel bleu et un rayon de soleil.

En Bavière, il y a 33,744 prisonniers français et 997 officiers, qui se répartissent :

Grafenwöhr.....	10,450 soldats et	10 médecins
Regensburg.....	1,961 » »	4 officiers
Ingolstadt.....	6,816 » »	897 »
Lechfeld.....	6,916 »	

Les prisonniers sont dans des baraques militaires, c'est-à-dire des baraques utilisées par les soldats allemands en temps de paix. En outre, des écuries à chevaux, munies de poêles, servent aussi de logements. Ces écuries, qui sont construites en maçonnerie, sont bonnes et modernes. Elles ont l'inconvénient, comme logement, d'avoir un sol en ciment qui, par suite du mauvais temps continuel, attire l'humidité et devient froid. Il faut une grande quantité de paille et au moins 2 couvertures pour vaincre ces inconvénients.

Le camp est en général bien aménagé. Les cuisines ne sont pas aussi agréables que beaucoup d'autres que j'ai vues, mais il faut cependant ajouter que ce sont les mêmes qui, en temps de paix, servent à la troupe bavaroise.

Je fais ici une remarque qui s'applique à tous les camps bavarois visités : partout les prisonniers reçoivent la même ration de pain de 500 gr., comme dans les camps prussiens et saxons (Königsbrück seul en donne davantage). Tandis que dans les 6 premiers camps visités, aucune plainte ne s'est fait entendre au sujet de la ration de pain qui était trop petite, nous avons entendu partout, dans les camps bavarois, exprimer le même désir : « Plus de pain. Nous, Français, nous mangeons volontiers beaucoup de pain et de légumes. Nous aimerions volontiers moins de viande, mais par contre plus de pain et de légumes. » Nous avons transmis ce désir à qui de droit, en recommandant de faire l'essai de changer un peu la nourriture pour le même prix. On nous a fait remarquer qu'en Bavière les légumes sont très chers, c'est pourquoi on mange de la viande.

Quand même il serait désirable de pouvoir accorder pour le même prix une nourriture plus agréable à beaucoup de Français, on ne peut exiger des autorités qu'elles donnent aux prisonniers exactement la nourriture qui leur convient.

Le prisonnier ne peut exiger que d'être nourri suffisamment, et c'est le cas. Ce qui est étrange, c'est que ce ne soit que dans les camps bavarois que cette plainte sur le pain se fasse entendre. Je n'en saisis pas la raison. Il est possible que les Français internés ici proviennent d'une autre région de France que ceux qui se trouvent dans le nord de l'Allemagne, et soient habitués par conséquent à une autre nourriture.

En dehors de cette question du pain, les prisonniers ne se sont pas plaints, bien qu'il fût évident que ces gens se montraient moins satisfaits qu'en Saxe et en Prusse, et cependant les commandants montrent certainement la meilleure volonté.

Le trafic postal et le paiement des mandats sont effectués partout avec le même ordre consciencieux. Le trafic des mandats est assuré en partie par des prisonniers, qui remplissent leur tâche à l'entière satisfaction de leurs chefs.

Comme curiosité, on remarque que le service, dans le casino des officiers, est assuré par 2 Français, directeurs d'hôtel. Il leur est agréable d'exercer un métier qui leur est familier, et cela offre des avantages réciproques.

Il y a 18 médecins à Grafenwöhr. Un si grand nombre est certainement inutile. Je demandai le rapatriement de ceux qui sont de trop (voir p. 90).

8. Regensbourg

16 Janvier 1915

1,961 soldats, 4 officiers

Petit camp situé sur le Danube. Baraques nouvellement construites à côté d'autres déjà existantes. La direction du camp laisse beaucoup de liberté, on joue aux cartes et l'on fait toutes sortes de jeux. Ce qui m'a particulièrement frappé,

c'est l'air de santé et l'entrain des prisonniers. Ils ont une heure d'exercice de gymnastique le matin.

Après la visite d'une baraque où il y avait peu de paille, le commandant nous dit qu'il y en avait en provision suffisante, qu'on n'avait qu'à en demander.

Pour ceux qui travaillent, la ration de pain est élevée à 750 gr. Le matin café au lait, 3 fois par semaine de la viande à midi, le soir point de soupe, mais de la saucisse ou du fromage.

Plusieurs sous-officiers, parmi lesquels M. Bachet, fils du directeur de l'*Illustration*, nous ont expliqué que raisonnablement l'on ne pouvait pas se plaindre, bien que la nourriture ne fût pas suivant le goût de chacun. D'ailleurs, à la cuisine se trouve un chef qui exerce son métier à Monaco.

Le pasteur français, qui s'occupe des besoins religieux de ses compatriotes, et qui est bien logé, a déclaré : « Nous sommes très bien soignés ».

L'infirmerie du camp se trouve encore dans un rez-de-chaussée, mais une baraque va être construite à cet effet.

9. Ingolstadt

17 Janvier 1915

6,816 soldats, 897 officiers

- Vieilles fortifications qui s'étendent au loin autour de l'ancienne ville universitaire.

Nous visitons tout d'abord le fort Hartmann. Les hommes, détenus ici, sont remarquablement grands et beaux, à l'allure vive ; beaucoup ont plus de 1 m. 80. Ce sont vraiment de superbes gaillards. Les couches sont propres, 2 couvertures.

Le lazaret a un sol en brique, mais le médecin français, qui appartenait à la garnison de Longwy, nous a dit que ce local était pratique, parce que les briques étaient facilement maintenues propres. Il se louait d'ailleurs du traitement. Il a émis cependant une plainte : on lui avait promis d'observer la Convention de Genève, mais on ne le relâche pas. Comme il y a ici 6 médecins français pour 1,000 hommes

internés dans ce fort, il me semble qu'il n'y a rien qui s'oppose à son licenciement.

Au fort IX se trouvent 356 officiers français, dont 40 médecins. Comme la forteresse d'Ingolstadt, du reste assez étendue, compte en tout 70 médecins français, il y a lieu certainement de formuler la demande parfaitement justifiée, suivant la Convention de Genève, d'en licencier un nombre important. Il n'y a aucune raison d'entraver plus longtemps ces hommes dans l'exercice si nécessaire de leur profession. Parmi eux se trouve, paraît-il, un médecin malade qui, malgré deux demandes, n'a pas été licencié. Il est inadmissible de retenir ces gens, et cela témoigne d'une dureté inutile.

Les logements pour les ordonnances d'officiers sont sombres. Comme ces hommes doivent être à portée des officiers et qu'il n'y a pas d'autres locaux disponibles dans ce fort, il n'y a rien à faire. Les lazarets sont bons.

Les officiers jouissaient d'une grande liberté, ils pouvaient se promener sur les remparts. Mais lorsque 5 officiers eurent tenté de s'enfuir, leur liberté fut restreinte. Les évadés ont été ramenés.

Plusieurs officiers se sont adressés à l'ambassadeur d'Espagne, auquel ils exposèrent leurs réclamations en termes énergiques. Ils demandaient à être traités comme le sont en France les officiers allemands : ils n'étaient pas des criminels.

Ces messieurs sont bien logés. Pour le moment ils reçoivent une solde de 60-100 Mk. Nous en reparlerons plus tard. Je ne sais si c'est la restriction de la liberté, après la tentative de fuite, qui les a excités. Mon impression est la suivante : être officier prisonnier est un sort pénible, et être condamné pendant des mois à l'inaction est doublement dur, à un moment où la patrie a tellement besoin de tous ses fils. Ce n'est pas étonnant que ces messieurs souffrent beaucoup moralement. Le fait qu'ils sont entre eux n'allège pas leur fardeau ; au contraire, ils se découragent plutôt les uns les autres. Tout ce qui s'est amassé de mécontentement et d'aigreur dans leur cœur se manifeste à la première occasion. Cette occasion fut notre visite. Je comprends très bien

la mentalité de ces hommes, qui sont très à plaindre, je puis me mettre à leur place. Peut-être s'y cache-t-il aussi quelque reproche secret, ou pensent-ils à leur carrière militaire, qui a reçu un rude coup.

Ces gens doivent être conduits avec tact. On ne doit pas les traiter comme des ennemis prisonniers, mais comme des hommes et des adversaires chevaleresques. De petits égards, ne coûtant pas cher, peuvent faire une bonne impression. Un mot aimable, qui rapproche l'homme de l'homme, rompt la glace du mécontentement, et l'esprit chevaleresque du supérieur est reconnu avec gratitude. Je ne voudrais pas être injuste vis-à-vis de l'officier commandant de ce fort, je ne connais pas son caractère. J'ai simplement l'impression que les officiers, logés au fort IX, placés sous les ordres d'un supérieur partageant mon opinion, auraient été guéris de leur aigreur ou même n'en auraient jamais souffert.

J'ai d'ailleurs constaté que tous les officiers ne se conduisent pas comme ils le devraient. La tenue de plusieurs d'entre eux devant la délégation qui les visitait, était franchement déplaisante ; ils avaient les mains dans les poches, la cigarette aux lèvres et ne saluaient pas ; un officier supérieur se présenta à demi vêtu, sans faire aucune excuse lorsqu'on lui adressa la parole ; tout cela ne laissait rien apercevoir du savoir-vivre auquel on est habitué chez les Français. Tandis que dans d'autres camps des soldats cultivés gagnent rapidement la sympathie du visiteur par leur extérieur distingué, ici on ne ressentait que de la pitié. Si malheureux soient-ils, ils ne devraient pas manquer au respect de leur grade, ce qui est en général l'esprit des officiers. Une tenue contraire n'engage pas à la douceur. La pression entraîne la contrepression.

Ce n'est pas par une seule visite que l'on peut juger clairement des causes si complexes d'un tel mécontentement. Un jugement précipité peut être injuste et blessant. J'ai tenu à préciser les conditions telles qu'elles me sont apparues. Je ne sais si j'ai réussi à dire la vérité. Ce sont mes impressions, et ce que j'ai dit l'expression de ma conviction.

Le lazaret offre un spectacle plus réjouissant. Il a été

installé dans un grand atelier de réparations de locomotives, il venait d'être construit lorsque la guerre a éclaté. Quel contraste ! Comment un lazaret avec tous ses malades et ses blessés peut-il présenter un spectacle réjouissant ? Et cependant c'était le cas. Des locaux clairs, aérés, magnifiquement installés, des visages heureux, contents, partout des êtres qui sont satisfaits et vont au devant de meilleurs jours, sous une direction médicale compétente.

Il y a place pour 1,100 malades, dans 8 divisions. Il y a là actuellement 92 Français. Toutes les installations sont parfaites. W.-C. dans la forme la plus moderne.

Le chauffage du lazaret est assuré par 2 locomotives.

10. Lechfeld

17 Janvier 1915

7,500 Français, 3,200 Russes

Nous sommes arrivés à ce camp fatigués et épuisés, par un temps épouvantable.

Les conditions générales, telles que nourriture, service postal, logements, lazaret sont les mêmes qu'ailleurs. Installations sanitaires toujours bonnes. La plus grande partie des prisonniers, soit les Français, sont logés, d'une façon satisfaisante, dans les baraques de la troupe allemande et ont les mêmes couches que celle-ci. Dans les nouvelles baraques de bois sont installés principalement des Russes. Ces baraques sont un peu basses. Le mauvais temps avait retenu la plupart des gens dans les baraques, dont l'atmosphère laissait à désirer. Mais les Russes qui y habitent ne paraissent pas s'en préoccuper beaucoup. Les autorités se plaignaient de la malpropreté des Russes et de la vermine qu'ils avaient apportée. On lutte contre cette infection depuis des mois sans avoir encore obtenu de résultat définitif. C'est bien là la raison pour laquelle les Français ne vivent pas volontiers avec les Russes. D'après ce que j'ai vu, je

puis bien le comprendre. Au camp de Lechfeld, on donne régulièrement le soir un morceau de saucisse avec la soupe.

La direction du camp est animée du meilleur esprit, désirant être juste vis-à-vis des prisonniers et les traiter humainement. Une constatation curieuse : dans la cantine où l'on peut acheter toute sorte d'objets et de vivres, se trouvent de grosses piles de pain long, destiné à la vente. Qui n'a pas assez avec sa ration de pain peut en acheter, pour autant qu'il a de l'argent.

A Ingolstadt, les officiers du dépôt se plaignaient de ne pas pouvoir acheter de pain, car on leur disait qu'il fallait l'économiser. Il est de fait incompréhensible que, dans un grand camp comme Lechfeld on offre en vente du pain alors que, dans un petit camp d'officiers, on n'en aurait pas pour quelques centaines d'hommes. Il y a là quelque chose qui ne joue pas, et provoque quelque mauvaise humeur. Les messieurs qui nous accompagnaient était d'avis avec moi qu'il y avait là une amélioration à apporter. Il est urgent qu'on le fasse bientôt.

III

Résumé et desiderata.

1. *Traitement en général.*

Nulle part je n'ai entendu de plainte au sujet de traitement dur ou désobligeant, au contraire j'ai recueilli beaucoup de bons témoignages. Il faut que la discipline règne, les prisonniers qui sont des soldats le comprennent ; en remettant le service intérieur aux sous-officiers on a trouvé un bon moyen de maintenir la discipline. En général, on constate que les soldats français sont bien disposés et convenables.

Etre prisonnier est pour beaucoup un sort peu réjouissant, mais celui qui est raisonnable se dit qu'un prisonnier

ne peut émettre que de modestes prétentions. Il sait bien qu'il est prisonnier. C'est ainsi que les gens cultivés — et il y en a beaucoup parmi les soldats prisonniers — sont ceux qui ont exprimé le plus souvent et le plus complètement leur satisfaction. On trouve partout des mécontents en temps de paix, combien plus dans des temps aussi agités que ceux de guerre et lorsqu'il s'agit de prisonniers ! C'est le contraire qui serait étonnant. Les individus, suivant leur disposition de caractère et souvent aussi suivant l'enfance qu'ils ont eue, supportent différemment un sort tel que l'emprisonnement et plus d'un accepte difficilement cette situation.

Pour autant que j'ai pu le constater, les commandants de camps sont tous des hommes bons et disposés à la douceur, qui cherchent à rendre plus facile le sort en soi pénible des prisonniers.

2. *Logement, nourriture, vêtements, travail.*

Les camps de baraques nouvellement construits sont la preuve d'un grand don d'organisation. Il ne faut pas oublier que l'on n'a jamais compté sur un si grand nombre de prisonniers et qu'il a fallu construire en toute hâte de grands camps. Les prisonniers sont arrivés en flots serrés, dans des camps à moitié terminés ; il était impossible que tout fût au point dès le commencement. Les autorités allemandes le reconnaissent sans autre, mais il faut aussi constater que l'on travaille continuellement au perfectionnement, et cela avec plein succès.

Les *baraquas* sont pour la plupart très pratiques et bien construites, les défauts qui se manifestent sont rapidement corrigés. Un chauffage est installé partout, même un chauffage central dans un camp. L'éclairage est presque partout électrique à cause du danger d'incendie. Les couchas sont partout bonnes, consistant en paillasses et 2 couvertures de laine. Aucun prisonnier ne couche sur le sol nu. Dans la plupart des camps les logements et le couchage sont les mêmes que pour les soldats allemands. Je me suis toujours

dit que l'on ne pouvait pas demander mieux que de traiter les prisonniers comme les troupes du pays. L'installation rationnelle des prisonniers a été grandement facilitée par le grand nombre de places d'armes existant en Allemagne. Cela a beaucoup servi aux prisonniers. Les logements ne sont pas toujours beaux, mais ils sont partout suffisants.

La *nourriture* que j'ai pour ainsi dire goûtée partout, peut être considérée comme bonne et suffisante. Il y a des différences, mais qui peut l'éviter, quand il s'agit de nourrir 600,000 hommes de nationalité et de race différentes, de provenance sociale si diverse ? Des soins individuels ne peuvent être donnés qu'aux malades, exiger davantage serait déplacé. La bonne mine et l'état de santé des prisonniers prouvent que l'on peut très bien vivre de cette nourriture. L'administration militaire dépense 60 pfg. par jour pour un soldat allemand, et la même somme est affectée à un prisonnier. Peut-on exiger davantage ? Certainement non. En effet, les faits de la guerre actuelle montrent que le soldat allemand est bien nourri.

Les *vêtements* de beaucoup de soldats commencent à devenir inutilisables, mais on emploie des vêtements civils d'une coupe militaire et munis de certains insignes. Du linge et des sous-vêtements sont envoyés aux prisonniers de chez eux. Les autorités du camp leur en fournissent aussi gratis. J'ai l'impression que lorsque les dons attendus seront arrivés de France et auront été distribués, on aura pourvu suffisamment aux besoins. Déjà maintenant on n'a pas du tout l'impression qu'il manque beaucoup de choses. Vu l'installation générale de buanderies, le linge est rapidement rendu aux prisonniers.

Dans les cantines, on a l'occasion d'acheter à des prix raisonnables toute sorte d'objets. Il est regrettable que le tabac ne puisse plus être acheté, mais c'est compréhensible quand on sait quel effet bienfaisant il produit dans les tranchées. Les autorités gardent donc pour leurs propres soldats le tabac et les cigares.

Quant aux *occupations* des prisonniers, on peut dire qu'il n'y a pas d'excès de travail demandé. En tous cas, les

hommes ne sont pas soumis à un travail malsain, et celui qui est faible ou souffrant n'est pas forcé de travailler. Dans les grands camps, il n'est naturellement pas possible de conduire tous les prisonniers chaque jour au travail, en sorte que chacun a suffisamment de jours de repos. Nous avons vu que les artistes et les artisans trouvent du travail approprié à leur vocation. Beaucoup sont occupés dans les bureaux de poste ou dans les cuisines.

C'est un bienfait pour les prisonniers de pouvoir travailler. Rien n'est plus dangereux, à la longue, au point de vue physique et moral, que l'inaction. L'homme cultivé a l'occasion de se distraire par de la lecture et de l'écriture, mais l'homme simple, peu instruit, a besoin d'un travail corporel. L'officier ne peut pas être astreint au travail, il doit s'occuper seul. C'est encore une question de savoir si le degré d'instruction le leur permet à tous, car il faut pour cela une certaine maturité intellectuelle, de l'ambition et de l'énergie.

Les officiers peuvent s'acheter des livres sous réserve de la censure bien entendu.

3. *Installations sanitaires.*

Elles sont excellentes dans tous les camps visités. Les *cuisines* sont toutes établies suivant le type connu de cuisine militaire. Partout se trouvent des *installations de bains et de douches*, et des *appareils de désinfection*. Les W.-C. sont partout maintenus propres, ce qui n'est pas peu dire. Les désinfectants remplissent leur but sanitaire.

Grâce à ces mesures bien comprises, l'état *sanitaire*, partout où les prisonniers comme les Russes n'ont pas amené de maladies, est excellent, même de façon surprenante. En effet, si dans le grand camp de Sennelager, avec 20,000 prisonniers, il n'y a que 3 % de malades, c'est un résultat dû à l'hygiène. En Prusse, j'ai rencontré, à Holzininden, un conseiller médical qui devait visiter tous les lazarets et infirmeries des camps prussiens. En Saxe, cette inspection est confiée à l'autorité sanitaire supérieure de l'empire. On

peut bien dire que le motif de cet intérêt est l'égoïsme, car on veut ainsi protéger la population indigène contre les épidémies, mais c'est là un égoïsme très sain, qui est profitable à un haut degré aux prisonniers.

Les *lazarets* font particulièrement une bonne impression. Je ne parle que des lazarets de prisonniers, car chacun sait que les lazarets ordinaires sont installés d'une façon impeccable. En effet, j'en ai vu qui ressemblaient à un hôpital moderne, avec toutes les installations exigées par la médecine actuelle.

Je n'ai en effet pas rencontré un blessé ou un malade français qui n'exprimât son entière satisfaction, et plus d'un a un sourire de gratitude pour le médecin allemand qui lui prodiguait ses soins minutieux, et, grâce à son art, le préservait peut-être d'une amputation.

4. *Lettres, colis, mandats.*

On ne conçoit pas quel énorme travail exige la poste des lettres et des colis. Toutes les *lettres* et cartes doivent être lues, c'est une règle militaire inévitable. Je la comprends. Que l'on se représente quelle manutention subit une lettre pour arriver au camp! Il faut du temps jusqu'à ce qu'elle ait été vérifiée, car les employés, chargés de ce service, ne peuvent le faire pendant plus de 8 heures de suite. De là les plaintes que l'on ne reçoit parfois les lettres que très tardivement. Assurément, mais ce n'est pas la faute des employés de la censure, qui font leur possible. Les lettres qui partent sont gardées quelques jours pour qu'elles n'aient plus de signification actuelle à leur arrivée à destination.

Quand on a vu la quantité de lettres et de cartes que peuvent écrire 10-20,000 prisonniers qui n'ont pas d'occupation permanente, alors on comprend certains retards. Il n'y a certes pas manque de bonne volonté de la part des employés chargés de l'expédition. L'ordre règne partout dans les bureaux. Partout des prisonniers sont occupés dans les bureaux de poste, il y en a souvent 10-20 qui trient les lettres.

Il en est de même pour les *colis* qui nécessitent aussi un travail énorme. Tous les paquets sont ouverts et leur contenu vérifié. Qui critiquera ces précautions ?

Les *mandats* sont traités partout d'une façon scrupuleuse. Chaque envoi d'argent est inscrit et le destinataire signe un acquit. Je puis affirmer que chacun reçoit ce qui lui revient. Les autorités peuvent prouver à tout instant la réception et le paiement des sommes envoyées, sous réserve, bien entendu, que l'envoi est parvenu à destination.

J'ai parlé plus haut d'un *fichier sur cartes* tel que les différents camps l'ont introduit. Les cartes sont rangées alphabétiquement avec toutes les indications utiles sur chaque prisonnier. Un coup d'œil dans le fichier et l'on obtient tout renseignement sur un homme quelconque. Naturellement l'entrée et la sortie d'un prisonnier apporte toujours un nouveau travail.

Le lieu de rassemblement de toutes ces notes personnelles est le bureau de renseignements du ministère de la Guerre à Berlin, où 700 personnes sont occupées continuellement à rédiger les listes de prisonniers et des internés civils. Quiconque est interné en Allemagne peut être retrouvé ici, quel que soit le camp où il se trouve. Il est malheureusement à craindre que celui que l'on ne retrouve pas n'est plus parmi les vivants. Il arrive aussi parfois qu'on donne un faux nom. Quand c'est le cas, qui est coupable, si les parents sont dans la tristesse et l'anxiété ?

5. *Desiderata.*

Outre les remarques faites sur place, je profitai de la séance du Comité de secours du 14 janvier 1915 pour exprimer certains vœux généraux et prier les autorités compétentes d'en tenir compte avec bienveillance.

Il s'est agi tout d'abord de la *transmission de la correspondance* dans les territoires occupés par l'Allemagne. Je demandai s'il n'était pas possible que les lettres fussent expédiées dans ces territoires par la poste de campagne allemande. Pour autant qu'il s'agit de localités qui n'ont

pas été bombardées, la chose fut considérée comme possible ; mais dans les villages qui sont en ruines il n'habite plus personne. Dans beaucoup de cas il ne sera pas possible d'envoyer des nouvelles dans ces contrées, car beaucoup de parents des internés en Allemagne ne se trouvent plus dans leur ancien domicile et ont fui on ne sait où.

Il m'apparut beaucoup plus utile que d'assurer cette transmission de nouvelles, impossible à exécuter dans beaucoup de cas avec la meilleure volonté, d'échanger avec la France ces *prisonniers civils*, pour autant qu'il s'agit de *femmes, d'enfants et d'hommes non mobilisables*. J'ai attiré l'attention du Comité de Berlin tout particulièrement sur cette question. On peut comprendre qu'au point de vue militaire on ait été obligé d'éloigner ces gens des contrées occupées et exposées au tir. Ils n'avaient plus de maison, ils ne pouvaient s'en aller en France à travers le front de combat ; on les a alors internés en Allemagne. Ma proposition était donc d'offrir ces gens, dignes de pitié, au Gouvernement français, en échange desquels des internés allemands de même catégorie seraient remis à l'Allemagne. Le Comité de secours, en particulier le représentant du ministère de la Guerre, a répété, à plusieurs reprises, que l'Allemagne était prête en tout temps à procéder à un tel échange. Ce sera l'affaire du Comité international de suivre cette question, qui est bien comprise et bien accueillie en Allemagne.

Le Comité international désire recevoir les *listes de prisonniers de guerre et de civils*, ainsi que du *personnel sanitaire*. J'ai renouvelé cette demande et reçu l'assurance que ces listes seront envoyées complètes, pour autant que cela n'a pas encore eu lieu. Si celles-ci ont eu des blancs, la raison en est qu'il est impossible de les rédiger assez vite. En effet le travail est énorme.

Outre le rapatriement des civils des catégories indiquées, j'ai recommandé tout particulièrement au Comité la nécessité de *licencier les médecins français*, pour autant qu'ils n'étaient pas absolument nécessaires aux blessés français. Les faits mentionnés plus haut dans mon rapport ont fourni la base nécessaire à ma demande. On a retenu beaucoup

de médecins dont on peut parfaitement se passer. Le représentant du ministère de la Guerre m'opposa que l'Allemagne n'avait pas une surabondance de médecins et qu'il n'était qu'équitable que les médecins prisonniers se consacraient à leurs compatriotes. En outre, il insista sur le fait que la Russie ne libérait point de médecins allemands.

Je suis d'accord que là où il manque des médecins, on peut et doit garder le nombre de médecins français absolument indispensable (voir art. 1 de la Convention), mais conserver en détention des médecins inoccupés est en contradiction avec la Convention de Genève.

Je prie le Comité international de la Croix-Rouge de réclamer le rapatriement de ces médecins en se référant à l'entretien que j'ai eu.

Quant aux *ecclésiastiques*, il serait à désirer que ceux qui ne sont pas nécessaires aux services et aux besoins religieux des prisonniers fussent libérés. Ceci est conforme à l'art. 9 de la Convention de 1906.

Enfin, je réclamai un meilleur règlement de la *question de la solde*. Les officiers français prétendent qu'un officier allemand prisonnier en France reçoit plus de solde qu'un officier français en Allemagne. Je crois que c'est vrai. Le représentant du ministère de la Guerre exprima aussitôt son intention d'examiner la question. Il convint sans autre que quelque chose clochait et qu'il existait un désaccord entre l'ordonnance prussienne mise en vigueur avant 1907 et la Convention de La Haye de 1907.

Il y a donc lieu d'espérer que la question de la solde sera réglée dans un avenir rapproché, à la satisfaction des deux parties.

Je serais également reconnaissant au Comité international de vouer son attention à cette question.

La *distribution des dons* de France suit son cours. Les plus grands besoins ont été satisfaits d'une façon digne de louange par les autorités allemandes. Il y aura de nouveaux besoins. Les 250,000 fr. et des dons en nature pour une somme égale permettront de les satisfaire pendant longtemps.

6. *Conclusion.*

Si je résume toutes mes impressions, je dois reconnaître en toute franchise que mon impression générale est bonne. Je crois pouvoir dire que pendant toute la guerre je n'ai jamais pris parti d'une façon partiiale pour l'une des puissances belligérantes et que je me suis toujours efforcé d'accorder aux deux parties la justice d'un jugement que l'on est en droit d'attendre d'un neutre cultivé qui n'a pas perdu, durant la guerre, l'intelligence des œuvres de culture qui ont été produites en France et en Allemagne. Je suis allé en Allemagne suivant votre mandat et ai ouvert mon cœur et mes yeux pour examiner ce qui se présentait. Je me suis efforcé de comprendre et de représenter les choses d'une façon correcte, telles qu'elles sont en réalité.

Je suis heureux de pouvoir dire, d'après ce que j'ai vu, que les prisonniers français sont traités avec humanité. Dans des temps aussi troublés, des erreurs et des fautes peuvent se commettre, mais à tout prendre, l'Allemagne remplit son devoir envers les prisonniers français. Il ne faut jamais oublier que le fait d'être emprisonné est profondément douloureux, mais j'ai l'impression que l'Allemand agit et pense d'une façon chevaleresque en face de cette douleur.

A. EUGSTER,
Conseiller national.

23 janvier 1915.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Avant-propos	3
I. Rapport de MM. Ed. Naville et V. van Berchem sur leur visite aux camps de prisonniers en Angleterre, janvier 1915	3
Introduction	5
Considérations générales	7
Visite des dépôts :	
I. Militaires	8
A. Camps	11
Hollyport (camp d'officiers)	11
Dyffryn	14
Dorchester	15
B. Vaisseaux	17
Southend	17
Portsmouth	19
II. Civils	20
A. Camp	21
Queensferry	21
B. Vaisseaux	24
Southend	24
Portsmouth	25
II. Rapports de M. le Dr C. de Marval, sur sa visite aux dépôts de prisonniers de guerre allemands dans les IX^e, X^e et XI^e Régions (ouest de la France, Bretagne, Vendée, Touraine), 1^{er} voyage, janvier 1915	27
A. Rapport général	27
B. Rapports spéciaux	35
Fougères	35
Montfort	36
Coetquidan	37
Châteauneuf	38
Dinan	38
Saint-Brieuc	39
Saint-Brieuc (hôpital complémentaire)	39
Brest (château Anne)	40
Brest (hôpital maritime de l'Arsenal)	40
Ile Longue	41
Lorient (à bord de la <i>Dévastation</i> , en rade)	42
Belle-Isle-en-Mer	42
Quiberon	43
Saint-Nazaire	43
Cholet	44
Tours	44
Issoudun	45

III. Rapports de M. le D ^r C. de Marval, sur sa visite aux dépôts de prisonniers de guerre allemands dans les XIII ^e , XIV ^e et XV ^e Régions (centre de la France, Auvergne, Vallée du Rhône, Marseille et Corse) 2 ^{me} voyage, février 1915	46
A. Rapport général	46
B. Rapports spéciaux	51
Montluçon	51
Roanne	52
Bouthéon	53
Saint-Rambert-sur-Loire	54
Le Puy (Séminaire)	54
Le Puy (campagne Falavoux)	55
Le Puy (château Chadrac)	56
Romans-sur-Isère	56
Marseille (ponton)	58
Castelluccio	58
Chiavari	59
Casabianda	60
Corte	61
IV. Rapport de M. le conseiller national A. Eugster, sur sa visite à 10 dépôts de prisonniers de guerre français en Allemagne, 1 ^{er} voyage, du 4 au 14 janvier 1915.	62
I. Entretien préalable et séances du Comité de secours	62
II. Visite des camps	65
1. Gardelegen	66
2. Sennelager	67
3. Holzminden	70
4. Zossen	72
5. Königstein	74
6. Königsbrück	76
7. Grafenwöhr	77
8. Regensbourg	79
9. Ingolstadt	80
10. Lechfeld	83
III. Résumé et desiderata	84
1. Traitement en général	84
2. Logement, nourriture, vêtements, travail	85
3. Installations sanitaires	87
4. Lettres, colis, mandats	88
5. Desiderata	89
6. Conclusion	92

INTERNATIONALES KOMITEE VOM ROTEN KREUZE

DOKUMENTE

HERAUSGEGEBEN WÄHREND DES

KRIEGES 1914-1915

BERICHTE

der Herren Ed. NAVILLE & V. VAN BERCHEM
A. EUGSTER — Dr. C. DE MARVAL

über Ihre Besuche in den Kriegsgefangenenlagern
in England, Deutschland und Frankreich.

ERSTE SERIE

Deutsche Ausgabe

März 1915



INTER ARMA CARITAS

VERLAG GEORG & C^{ie}, BASEL UND GENÈVE

INTERNATIONALES KOMITEE VOM ROTEN KREUZE

DOKUMENTE

HERAUSGEGEBEN WÄHREND DES

KRIEGES 1914-1915

BERICHTE

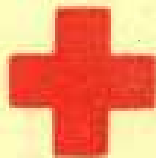
der Herren Ed. NAVILLE & V. VAN BERCHEM
A. EUGSTER — Dr C. DE MARVAL

über Ihre Besuche in den Kriegsgefangenenlagern
in England, Deutschland und Frankreich.

ERSTE SERIE

Deutsche Ausgabe

März 1915



INTER ARMA CARITAS

VERLAG GEORG & C^o, BASEL UND GENÈVE

GENÈVE
IMPRIMERIE ALBERT KUNDIG

Vorwort.

Auf Grund eines Uebereinkommens zwischen Deutschland und Frankreich ist in jedem der beiden Länder ein Komitee gebildet worden, das sich zusammensetzt aus Vertretern des Roten Kreuzes des betreffenden Landes, aus Delegierten der Botschaften der Vereinigten Staaten und von Spanien und eines Vertreters des Internationalen Komitees vom Roten Kreuz. Die Aufgabe dieses Komitees bestand darin, in den beiden Ländern die Gefangenenlager zu besichtigen, zu prüfen, welche Bedürfnisse vorhanden waren und Bericht zu erstatten, über die Art und Weise, die Behandlung auf der einen, wie auf der anderen Seite. Mit diesen Besichtigungen wurden fast ausschliesslich die Vertreter des Internationalen Komitees betraut.

Obgleich es in England kein englisches Komitee gab, hat das Internationale Komitee mit Zustimmung der englischen Behörden beschlossen, auch die Lager in Grossbritannien zu besichtigen, und zu diesem Behufe eines seiner Mitglieder, Herrn Eduard Naville, in Begleitung des Herrn Viktor van Berchem, abgeordnet. Diese beiden Vertreter haben diese Lager in den letzten Tagen des Januars besichtigt und geben sich die Ehre, dem Komitee den folgenden Bericht zu überreichen.

I.

BERICHT

der Herren Eduard NAVILLE, Mitglied des Internationalen Komitees vom Roten Kreuz, und Viktor VAN BERCHEM über ihren Besuch der Gefangenenlager in England, im Januar 1915.

Einleitung.

Nach unserer Ankunft in London am Freitag, den 22. Januar abends, sprachen wir Sonnabend, den 23. früh im Bureau des Britannischen Roten Kreuzes vor; hier wurden wir vom Lord Robert Cecil empfangen, welcher uns sofort mitteilte, dass uns von der Regierung jegliche Erlaubnis und Erleichterung für den Lagerbesuch gewährt würde; wir möchten ihn uns nach Belieben einrichten, ohne Begleitung eines Offiziers und ohne vorherige Anmeldung an irgend welcher Stelle, ausgenommen auf den Schiffen, die wir nur durch ihre Begleitboote erreichen könnten.

Lord Robert Cecil führte uns zuerst ins Ministerium der Auswärtigen Angelegenheiten, wo Herr Acland, parlamentarischer Sekretär des Ministeriums, uns das hestätigte, was Lord Robert Cecil uns gesagt hatte, und uns bat, alle

die Ausstellungen vorzubringen, zu denen unser Besuch Anlass geben würde.

Auf dem Kriegsministerium versprach uns dann der mit der Leitung der Gefangenen betraute Generalleutnant Sir Herbert Belfield einen allgemeinen Erlaubnisschein, der uns am andern Morgen zugestellt wurde.

Unsere erste Pflicht ist es, den hohen Behörden unseren lebhaften Dank für die uns gewährten Erleichterungen auszudrücken. Wir haben unseren Besuch in voller Freiheit machen, und mit den Gefangenen ganz, wie wir wollten, ohne jede Einschränkung sprechen können. Dank dieser wohlwollenden Unterstützung sind wir von dem Kommandanten gut aufgenommen worden. Sie schenkten all' unseren Anregungen Gehör. Dank auch für die liebenswürdige Gastfreundschaft, die wir wiederholt genossen haben! Unsere aufrichtigste Erkenntlichkeit sprechen wir auch Lord Robert Cecil aus, dem Vorstand einer Abteilung des Britanischen Roten Kreuzes, der die Konzentrationslager nicht gesehen hatte, und der uns bei allen unseren Besuchen begleitete. Lord Robert hat uns dadurch einen grossen Dienst geleistet, dass er uns die Reisen nach den verschiedenen Lagern erleichtert hat, und insbesondere indem er uns dem einzelnen Kommandanten vorstellte und ihnen erklärte, wer wir wären, sowie dass wir nicht aus reiner Neugier kämen, sondern als Träger eines offiziellen Auftrages.

Möge auch Lord Robert Cecil unseren aufrichtigen Dank entgegennehmen, für all' das, was er für uns während der Reise getan und für die Annehmlichkeiten die er uns verschafft hat!

Allgemeine Betrachtungen.

Die Gefangenenlager enthalten zwei Arten von Gefangenen, die vollständig von einander getrennt sind: Zivil- und Militärgefangene.

Für beide, mit Ausnahme einer Art von Zivilgefangenen, auf die wir noch zurückzukommen haben, und mit Ausnahme der Offiziere, gilt eine übereinstimmende Vorschrift: Die Wohnung und Kost muss die der englischen Soldaten sein.

Als weitere allgemeine Bestimmung für die einen wie die anderen gilt, dass die erforderlichen Kleidungsstücke, Anzüge und Schuhwerk, unentgeltlich von der Regierung denen geliefert werden, die solche brauchen. In keinem Lager kann sich ein Gefangener über Kälte beklagen, weil seine Kleidung zerrissen oder nicht ausreichend wäre oder weil er abgetragenes Schuhwerk habe. Er braucht nur zu zeigen, wie es darum steht und er erhält sofort das Nötige geliefert, und zwar in guter Beschaffenheit.

Das ist unsere Ansicht nach einer der Gründe, weshalb England es nicht für nötig gehalten hat, ein Komitee ins Leben zu rufen, wie solche in Deutschland und Frankreich bestehen. Es ist für die Bedürfnisse der Gefangenen vorgesorgt und man rechnet für ihre Kleidung nicht mit dem, was aus der Heimat ihnen etwa zugeschickt wird.

Sofort nach seiner Einlieferung erhält der Gefangene ein Blatt Papier zum Aufzeichnen seines Namens, seines Wohnortes und falls er Militärgefangener ist, alles dessen, was

auf seinen Truppenteil Bezug hat. Alle diese Angaben werden auf der Rückseite des Blattes zur Vermeidung von Irrtümern über die Namen auch in englischer Sprache eingetragen. Diese Blätter gestatten dem « *Information Bureau* » die Aufstellung der Listen, die der Internationalen Auskuufstelle für Gefangene in Genf zugeschickt werden, und die sich durch ihre Genauigkeit und die Auskünfte, die sie gewähren, auszeichnen.

Gleiche Bestimmung für alle Lager in Bezug auf den Briefverkehr. Die Gefangenen dürfen zweimal wöchentlich schreiben.

Es gibt zwei Arten von Lagern: die auf dem Festlande und die Schiffe. Letztere sind besonders für den Winter bestimmt. Es ist wahrscheinlich, dass mit Einsetzen der schönen Jahreszeit eine grosse Anzahl von Gefangenen, besonders Militärgefangenen, ans Land gebracht wird.

I.

MILITÄRGEFANGENE.

A. - ALLGEMEINES.

Augenblicklich ist die Zahl der Militärgefangenen nicht erheblich im Vergleich zu der in Deutschland befindlichen. Es waren zur Zeit unseres Besuches 10,000 Mannschaften und Offiziere zu zählen.

Die Militärgefangenenlager sind bei weitem am leichtesten zu leiten. Dartüber sind die Kommandanten sich einig. Ueberall herrscht militärische Disziplin. Im übrigen führen die Offiziere und Soldaten ein Leben, das dem sehr ähnlich ist, das sie in der Kaserne zu führen gewöhnt sind, abgesehen von der ihnen fehlenden Freiheit.

Die Offiziere sind von den Mannschaften getrennt. Gegenwärtig gibt es zwei Offizierslager, die wir beide besucht haben. Man ist dabei, eines in Derbyshire einzurichten, in einem schönen Besitztum, das Donnington Hall heisst.

Das Haager Abkommen wird bezüglich des Soldes der Offiziere nicht angewandt. Dieser Sold beträgt nur die Hälfte des Soldes der entsprechenden Rangstufe im englischen Heer. Das kommt daher, dass in Deutschland die Bestimmung des Abkommens nicht beobachtet wird. In Deutschland beziehen die gefangenen Offiziere unter dem Grad des Hauptmanns 60 Mk. monatlich und die darüber 100 Mk. Nun ist dieser Sold aber selbst noch bedeutend niedriger als die Hälfte des englischen Soldes. Ein Leutnant bekommt in England $7\frac{1}{2}$ Sh. Die Hälfte davon beträgt $3\frac{3}{4}$ Sh., was ziemlich das doppelte der 2 Mark ausmacht, die einem englischen Leutnant in Deutschland gewährt werden, um so mehr, als man ihnen ausserdem $10\frac{1}{2}$ pence für eine tägliche Ration vergütet. Wenn Deutschland den vollen Sold gewährte, so würde es England auch tun, aber dann würde die Geldbewilligung für die tägliche Ration in Wegfall kommen.

In dem Rundschreiben, das von dem internationalen Komitee den Roten Kreuzen der verschiedenen Länder geschickt worden ist, gab man die Möglichkeit an die Hand, eine kleine Geldbewilligung den Unteroffizieren und Mannschaften zu gewähren und man würde dies tun, wenn das Gleiche in Deutschland gewährt würde.

In den Militärgefangenenlagern auf dem Festlande, deren Organisation ohne Tadel ist, wie das von Dorchester, können die Gefangenen einen kleinen Broterwerb haben, nach dem in dem englischen Heere angenommenen Grundsatz, dass jede Arbeit, die nicht zu dem tatsächlichen Dienst gehört, bezahlt wird. Die Schneider und Schuhmacher, oder die Gefangenen, die mit der Instandhaltung des Lagers, dem Bau der Baracken oder Wegearbeiten beschäftigt sind,

erhalten eine wöchentliche Bezahlung von 2 sh; das setzt sie in den Stand, sich in der Kantine kleine Kostaufbesserungen zu verschaffen.

Ueberdies gewährt diese Kantine einen kleinen Ueberschuss trotz der so niedrig wie möglich angesetzten Nahrungsmittelpreise. Dieser Ueberschuss wird wieder zu Gunsten der Gesamtheit der Gefangenen verwendet.

Uniform zu tragen, wird nur insoweit verlangt, als diese noch zum tragen geeignet ist. Wenn sie zu abgetragen ist, wird sie durch Zivilkleidung ersetzt, die unentgeltlich den Mannschaften und Unteroffizieren geliefert wird. Diese Kleider haben keinen besondern Schnitt und tragen kein Merkmal, dass den Träger als einen Militär- oder Zivilgefangenen kennzeichnet. Allerdings ist die Gelegenheit auszubrechen ganz gering. Was sollte ein Flüchtling inmitten einer Bevölkerung, deren Sprache er nicht kennt? Ausserdem angenommen, er käme bis zur Küste, so könnte er sich doch nicht einschiffen. Daher ist auch fast kein Offizier in Uniform, und unter den Mannschaften hat schon eine grosse Anzahl nicht mehr die ihre.

Was den Briefverkehr anlangt, so ist den Gefangenen erlaubt, zweimal wöchentlich zu schreiben, jedesmal auf 2 Seiten weissen Papiers, dass man ihnen aushändigt. Die Klagen über die langsame Beförderung der Briefe, sowohl der ankommenden als der abgehenden, sind allgemein. Die Briefe aus England gehen fast alle über Holland. Es ist sicher, dass die Verzögerung zum Teil an der Zensur liegt, und daran, dass sich diese für verschiedene Lager, wie das von Dyffryn Aled, in London vollzieht.

Es wäre wünschenswert, dass diese Prüfung überall in dem Lager selbst geschähe, was die Ankunft der Briefe beschleunigen würde.

Was die Arbeit der Zensur aufhält, ist die Geschicklichkeit vieler Gefangener, sympathische Tinte aus den verschiedensten Bestandteilen herzustellen, von denen man uns

einige aufgezählt hat. Diese Tinte tritt unter der Einwirkung der Hitze oder anderer Mittel wieder hervor derart, dass die mit gewöhnlicher Tinte geschriebenen Briefe manchmal ganz was anderes verdecken oder einen Inhalt haben, den die Zensur nicht durchlassen kann.

Was die Geldsendungen anlangt, so kommen sie an den vorgesetzten Offizier, der sie dem Adressaten aushändigt, aber nicht immer auf einmal. Im allgemeinen wird den Gefangenen ein Konto eröffnet und deshalb ihnen nach Massgabe ihrer Bedürfnisse ausgehändigt; das geschieht, um zu verhindern, dass das Geld zu unerlaubten Zwecken verwendet wird. Man hat uns z. B. von einem Gefangenen erzählt, der einem Wachtposten 18 £ gegeben hatte, um einen Brief in England, der der Zensur entgehen sollte, durchzulassen. Brief, Gefangener und Wachtposten sind aufgegriffen, die zwei Personen sind vor das Kriegsgericht gestellt und zu einigen Monaten Gefängnis verurteilt worden. Der Brief scheint von keinerlei Wichtigkeit gewesen zu sein.

Die Soldaten haben als Lager einen Strohsack, ein Kopfkissen und drei Woldecken, d. h. dasselbe wie die Soldaten in den Kasernen.

Die Kost besteht aus folgendem: morgens Thee, Brot, Butter; Mittags Suppe, Fleisch, Kartoffeln und andere zusammengekochte Gemüse; abends wieder Thee, Brot und Butter.

Auf diese zwei letzten Punkte kommen wir bei Besprechung des einzelnen Lagers zurück. Zur Zeit unserer Reise nahm man Aenderungen vor; das Lager Templemore in Irland war eben aufgehoben worden, ebenso das von Frithhill; die Aufhebung dessen von Shrewsbury stand ehenfalls bevor, und das grosse Lager unweit Edinburg war noch nicht vollendet. Trotzdem haben wir gut unser Urtheil fällen können nach dem, was wir von den Gefangenenlagern gesehen haben. Es gibt völlig gleiche Bestimmungen, die die Kommandanten nicht zu ändern berechtigt sind, z. B. was den Briefverkehr

anlangt. Der Macht des Lagerkommandanten sind engere Grenzen gezogen, als in anderen Ländern.

Wir werden jetzt die einzelnen Lager, die wir besucht haben, genau besprechen.

B. - LAGER.

Hollyport (unweit Bray).

Offizierslager.

Der Kommandant ist ein Major. 146 Offiziere des Heeres und der Marine, einige auf neutralen Schiffen angehalten und zuerst in Gibraltar untergebracht.

Vormalige Kadettenanstalt auf dem Lande. Künstlich angelegter Spazierplatz vor dem Hause, wo die Offiziere Croquet spielen; einige Schritte davon entfernt ist ein grosser Spielplatz, wohin sie zweimal täglich bei schönem Wetter hingehen können.

Das Haus ist etwas alt, die Räume sind gut, aber nicht alle geheizt. Sie sind überfüllt, die Zahl der Offiziere müsste um wenigstens 25 herabgesetzt werden. Zimmer für 7 Mann beherbergen 10. Doch rührte dieser Uebelstand erst seit 8 Tagen her, seitdem das Lager von Templemore aufgehoben worden war. Man wird nicht versäumen, dem abzuhelfen, wenn das Lager von Donnington Hall eingerichtet sein wird.

Angesichts der Ueberzahl an Hausbewohnern sind die Wasserclosets und die Bäder nicht zureichend.

Die Verpflegung ist von den Offizieren selbst eingerichtet, welche sich in die Kosten teilen. Die Köche sind Deutsche. Die jedem Offizier für die tägliche Ration vergüteten 10 $\frac{1}{2}$ p. werden auf Rechnung der Lieferanten abgezogen.

Der Dienst bei Tisch, wie der Zimmerdienst, wird von Or-

donnanzen, die auch Gefangene sind, versehen. Die Offiziere hatten die Güte, uns zum Mittagessen einzuladen. Bei Tisch führt den Vorsitz der dem Grade nach höchste Offizier, der Korvetten-Kapitän Pochhammer von der « Gneisenau », der vor sich die deutsche Flagge hat. An Engländern war nur Lord Robert Cecil da, der keinen militärischen Grad bekleidet und der nicht deutsch spricht. Wir haben in voller Freiheit mit den Offizieren sprechen können. Diese Herren hatten nur die einzige Klage anzubringen, den Platzmangel. Sie erkennen an, dass der englische Kommandant, was in seinen Kräften steht, tut, um ihnen das Leben so angenehm als möglich zu machen.

Es gibt Bücher in Menge, die ihnen der Christliche Verein junger Männer und eine deutsche Dame besorgt hat. Vom 25. Januar an sollten sie zwar englische Zeitungen erhalten, die « Times » und den « Daily Graphic ». Es ist ein Klavier vorhanden; abends halten sie manchmal Vorträge.

Ueber den Sold haben wir bereits in den allgemeinen Betrachtungen gesprochen. Es ist indessen eine Schwierigkeit vorhanden hinsichtlich der Offiziere, die auf neutralen Schiffen gefangen und in Gibraltar untergebracht worden sind und hinsichtlich derer, die in den Kolonien gefangen genommen worden sind. Die von Gibraltar, die am 28. Dezember in Plymouth angekommen sind, wollen ihr Gepäck erst am 24. Januar und zwar erst nach Zahlung von 4 1/2 £ erhalten haben. Die Offiziere aus Togo und von Kamerun beklagten sich bitter über die Art, in der man sie zu Gefangenen gemacht, wie man sie transportiert und ihnen ihr Geld abgenommen hat. Diese Tatsachen, die vor unserem Besuch liegen und die aus dem Bereich unserer Zuständigkeit herausfallen, haben den Gegenstand einer Vorstudie gebildet, die von dem Bezirkshauptmann Wienecke von Kamerun verfasst und der englischen Regierung am 22. Dezember übergeben worden ist. Der Kommandant hat uns mitgeteilt, dass eine Untersuchung darüber eingeleitet

worden sei. Die Offiziere dieser Kategorie erhalten 2 sh. täglich, das ist aber nur ein vorläufiger Sold in Erwartung des Antwortschreibens der deutschen Regierung, die darum befragt worden ist, ob sie tatsächlich Offiziere wären und als solche behandelt werden müssten. Wenn diese Eigenschaft ihnen abgesprochen wird, werden sie in ein Zivilgefangenenlager überführt werden.

Das Geld wird unmittelbar den Adressaten durch den Kommandanten ausgehändigt, sofern die Summe nicht zu hoch ist. Am Tage unseres Besuches war für einen Offizier ein Scheck über 70 £ gekommen, der im Einverständnis des Empfängers auf die Bank gebracht worden ist.

Man klagt über die langsame Beförderung der Briefe, aber dafür ist der Lagerkommandant nicht verantwortlich. Ein Brief braucht 14 Tage um in Deutschland anzukommen und 3 bis 4 Wochen von dort nach England. Es ist weiter oben gesagt worden, wie diese Verspätungen zu erklären sind. Die Briefe kommen über Holland.

Die Pakete brauchen nur 7 bis 8 Tage; sie werden in Gegenwart des Dolmetschers und des Empfängers verteilt und geöffnet. Mehrere Sendungen sind, wie es heisst, unvollständig angekommen.

Wenige Tage vor unserem Besuch war ein Arzt abgereist, um nach Deutschland zurückzukehren. Es waren noch 2 oder 3 da, die uns fragten, ob sie nicht bald in die Heimat zurückgeschickt würden. Wir antworteten ihnen, dass nach dem, was wir bei dem Genfer Komitee erfahren hätten, ihre Rückbeförderung von Deutschland abhängt.

Die Seelsorge für die Protestanten besteht in einem Besuch des deutschen Pastors Scholten alle 14 Tage. Es ist auch ein katholischer Priester da, der aber seltener kommt. Die Schwierigkeit, die sich in allen Lagern fühlbar macht, ist für die Protestanten der Umstand, dass man nicht weiss, wo man Pastoren finden soll, die genügend deutsch sprechen, um in dieser Sprache predigen zu können.

Abgesehen vom Platzmangel, der von der übermässigen Anzahl von Offizieren herrührt und dem man nächstens abhelfen wird, besteht in dem Lager von Hollyport kein Grund zu Klagen. Wir sprachen deutsch mit einer ziemlichen Anzahl dieser Offiziere, ohne einen englischen Zeugen, und sie drückten uns ihre Zufriedenheit aus. Sie sehen wohl aus und es fehlt ihnen nichts. Zwei Verwundete fragten uns, wie es mit dem Austausch derer stünde, die kriegsuntauglich geworden sind.

Dyffryn Aled (Nord-Wales).

Der Zugang zu diesem Lager ist etwas beschwerlich. Man muss von Chester aus zwei Stunden im Automobil fahren.

91 Offiziere. Der englische Kommandant ist ein Oberst.

Der höchste deutsche Offizier ist ein Torpedobootskommandant.

Dyffryn Aled ist eine Privatbesitzung an einem sehr malerisch gelegenen Ort. Es ist ein grosses Gebäude in einem Wald an einem Abhang, der bis an einen kleinen Fluss reicht. In schöner Jahreszeit muss der Ort sehr hübsch sein, und einen angenehmen Aufenthalt bieten, wenn man dort eine Verbesserung vornimmt, die die Offiziere wohl mit Recht beanspruchen und die ihnen auch gewährt werden wird. Der zu ihrer Verfügung stehende Raum ist der Hof vor dem Haus und der Abhang bis zu dem Fluss. Dieser Abhang fällt zu steil ab, als dass man darauf spielen könnte; daher bitten sie, man möchte ihnen eine ebene Wiese auf der anderen Seite des Flusses mieten, damit sie sich Bewegung machen könnten. Der Kommandant hat uns gesagt, man wäre dabei, die Wiese zu mieten und würde dann sofort daran gehen, sie zu nmzäunen.

Die Lebensweise ist dieselbe wie in Hollyport. Die Offiziere

beklagen sich, zu gedrängt untergebracht zu sein, doch sind sie es weniger als in Hollyport; es kommen 5 bis 6 auf ein Zimmer; in jedem dieser Zimmer brennt ein Kaminfeuer.

Die Offiziere verlangen auch Badezimmer mit Douche, denn bis jetzt stehen ihnen nur Sitzbäder zur Verfügung.

Was die Küche betrifft, besteht dieselbe Anordnung wie in Hollyport, deutsche Köche, Bedienung durch Zivilgefangene; die Offiziere möchten lieber als Bedienung Militärordonnanzen. Bezüglich der Tafel liegt die gesamte Anordnung in Händen des Hauptmanns der Reserve Schlagintweit, des ehemaligen Konsuls in Manchester, der uns ohne Rückhalt erklärte, dass das Fleisch, das ihnen verabreicht würde, das beste sei das in England zu haben wäre.

Der englische Kommandant ist sehr geschätzt. Wir haben ihn nicht angetroffen, weil er sechs Aerzte, die nach Deutschland zurückgeschickt wurden, an Bord brachte. Zwei Aerzte bleiben zurück, die angeben, nichts zu tun zu haben, da die Offiziere von einem englischen Arzt behandelt werden.

Sie haben Bücher in ausreichender Menge. Seit 2 Tagen erhalten sie die « Times ».

Die Briefe erreichen sie in 4 Wochen. Natürlich würde die Zeit abgekürzt, wenn die Zensur sich in Dyffryn Aled, und nicht in London vollziehen könnte.

Mehrere beklagen sich darüber, dass das Geld, das man ihnen angekündigt hat, nicht eintrifft, aber dafür kann das Lager gar nichts, das rührt vom Postdienst her.

Gottesdienst fehlt fast völlig, für die Protestanten wegen der Schwierigkeit, Dyffryn Aled zu erreichen. Zu den Katholiken kommt allwöchentlich ein Priester.

Auch in Dyffryn Aled haben uns die Offiziere zum Mittagessen eingeladen. Es war kein Engländer zugegen, und wir konnten in voller Freiheit uns unterhalten. Mehrere Offiziere waren uns besonders durch ihre Verwandten oder Freunde empfohlen worden.

Auch hier keinerlei Klage, mit Ausnahme des Mangels von Leibesübungen. Die Kommandanten sind scharf darauf bedacht, alles zu vermeiden, was das Nationalgefühl verletzen könnte. In ihrem Zimmer können die Offiziere das Bildniss des Kaisers und andere haben, und am Tage vor unserem Besuch hatten sie eine Kaisergeburtstagsfeier abgehalten, wie solche überhaupt in allen Lagern stattfanden.

Dorchester.

Englischer Kommandant: ein Oberst; 930 Gefangene, darunter ungefähr 100 Unteroffiziere; sie sind in 8 Kompagnien eingeteilt.

Frühere Artilleriekaserne, ganz nahe bei der Stadt. Vor dem Hause befindet sich ein grosser Hof, wo wir Soldaten Ball spielen sahen. In dem grossen Hof baut man Reihen von Baracken, eine jede für 30 Soldaten. Deren gibt es 50, was eine Zahl von ungefähr 1,500 Gefangenen darstellt, die sich entweder aus solchen zusammensetzen, die man aus aufgehobenen Lagern, wie das von Shrewsbury, herbringt, oder aus neu angekommenen. Das Lager in Dorchester ist uns als Muster eines nach englischem Prinzip gut eingerichteten Lagers erschienen, d. h. dass die Lebensweise des Gefangenen dieselbe sein soll, wie die des englischen Soldaten.

Nur die Kasernen sind augenblicklich bewohnt. Die Zimmer sind elektrisch erleuchtet und in jedem brennt ein Steinkohlenfeuer. Jedem Zimmer steht ein deutscher Unteroffizier vor. Sofort beim Eintritt bemerkt man die Disziplin der Kaserne. Die Strohsäcke sind zusammengefaltet und an die Wand gelehnt, darüber liegen die 3 Decken und das Kopfkissen.

Die Baracken, von denen einige kurze Zeit nach unserem Besuch bezogen werden sollten, haben elektrische Beleuch-

tung und in der Mitte einen Ofen. Einige Baracken sind als Versammlungsräume und Speisesäle bestimmt.

Man ist auch damit beschäftigt, eine grosse Wiese zu Spielzwecken zu umzäunen. Bis dahin macht jeden Nachmittag bei schönem Wetter eine Abteilung von 2-300 Mann unter Bedeckung englischer Soldaten einen nahezu zwei Stunden weiten Marsch in die Umgebung. Wir haben sie singend heimkehren sehen. Sie machten einen sehr zufriedenen Eindruck und fanden bei ihrer Rückkehr ihren Thee fertig vor.

Viele Soldaten tragen keine Uniform mehr, die man bald durch Zivilkleidung ersetzt hat. Wir haben das Magazin besucht, das auch Unterkleider, Unterbeinkleider, Strümpfe und zwar in guter Wolle, enthält. Es ist auch ein Vorrat an Schuhwerk vorhanden.

Eine bestimmte Anzahl von diesen Gefangenen arbeitet. Die einen leisten Wegearbeiten und bauen Baracken, die anderen arbeiten an der Umzäunung des Spielplatzes, andere wieder sind Schuhmacher oder Schneider. Jeder verdient 2 Sh. wöchentlich, die Köche erhalten ebenfalls eine kleine Belohnung. Der Tag, an dem wir das Lager besucht haben, war der Zahltag (Freitag).

Die Nahrung wird von den Deutschen zubereitet. Die Gefangenen finden sie gut und hinreichend. Sie sind mit dem Brot und der Butter zu ihrem Thee zufrieden, den sie zweimal täglich erhalten. Wir haben uns die Küchen und Waschräume angesehen. Die Bäder und Douchen mit warmem Wasser sind gut eingerichtet, jeder Soldat badet wöchentlich einmal.

In einer Baracke liegen Verwundete, die Eisenbettstellen haben. Sie geben an, sie würden gut gepflegt. Der Arzt ist Engländer.

Was den Briefverkehr anbelangt, gleiche Bestimmung und gleiche Klage wie anderswo über die langsame Beförderung der Briefe. Es treffen in reicher Menge Pakete ein,

die die Freunde und Verwandten der Gefangenen besser ihnen zu schicken unterliessen. Es handelt sich um Sendungen von Fleischwaren, die nach einer Reise von einigen Wochen in einem Zustand ankommen, dass man mit ihnen nichts weiter tun kann, als möglichst schnell sich ihrer wieder zu entledigen. Wein zu schicken ist untersagt; Flaschen, die solchen enthielten, sind vernichtet worden.

Die Seelsorge ist völlig ungenügend. Für die Protestanten ist ein Geistlicher da, der etwas deutsch kann; für die Katholiken ein Priester, der nicht deutsch kann.

Obgleich wir mit einer grossen Anzahl Soldaten gesprochen haben, haben wir keinerlei Klage vernommen. Das Lager in Dorchester scheint uns ein Musterlager zu sein, wo man das Beste ins Leben gerufen hat, was man überhaupt für Gefangene tun konnte. Nach diesem Vorbild werden die Lager auf dem Festlande eingerichtet, besonders das grosse Lager bei Edinburg. Obgleich die Bestimmungen einheitlich sind und es davon keine Abweichung gibt, hat die Persönlichkeit des Kommandanten einen grossen Einfluss auf den guten Betrieb eines Lagers wie das von Dorchester.

C. - SCHIFFE.

In 3 englischen Häfen befindet sich ein Schiffsgefangenenlager, das aus 3 Schiffen besteht, zwei von ihnen für die Zivilgefangenen und eines für die Militargefangenen (Heeresangehörigen). Solche Schiffslager befinden sich in Southend, in Portsmouth und in Ryde. In jedem der 3 Lager ist ein englischer Offizier des Landheeres Kommandant der drei Schiffe.

Southend (an der Themse).

Die 3 Schiffe sind der «Royal Edward» und die «Saxonia» für die Zivilgefangenen, die «Ivernia» für die Militargefan-

genen. Dieses letztere Schiff wird uns vorläufig allein beschäftigen.

«Ivernia», Fracht- und Passagierschiff. 1,376 Militärgefangene, fast alle in Uniform. Der höchste Grad ist der des Feldwebels.

Die Unterkunft ist die von Passagieren dritter Klasse. Die Betten sind Sprungfeder-Matratzen, wie immer auf Schiffen. Die Unteroffiziere liegen in Kabinen zweiter Klasse. Die Kost ist dieselbe wie überall. Die Gefangenen sagen, sie sei besser, seitdem sie von deutschen Köchen zubereitet werde.

Sie scheinen sich an Bord zufrieden zu fühlen. Wir haben nicht eine Klage von Bedeutung vernommen: man wird das an folgendem selbst beurteilen können. Ein Soldat findet, dass er nicht genug kaltes Wasser hat, um sich morgens zu waschen; er muss sich mit warmem Wasser waschen. Als einer von uns ihm sagte, dass er nicht gern frühmorgens sein warmes Wasser missen möchte, antwortete der Soldat: «Aber für uns junge Leute ist das nicht gesund».

Das Schiff bietet im Winter den Vorzug, dass die Menschen wärmer untergebracht sind. Dagegen fehlt es an Bewegung. Sie besteht ausschliesslich in Spaziergängen und Spielen auf dem Deck. Daher scheint es uns wünschenswert, bei Beginn der besseren Jahreszeit die Militärgefangenen in Lager auf dem Festlande zu überführen.

2 deutsche Militärärzte verlangen ihren Austausch. Ihr Oberarzt, Dr. Funk, war tags zuvor abgereist.

Im Lazarett wünschen mehrere schwer verwundete Gefangene sehnlichst, bei dem Austausch, von dem man spricht, berücksichtigt zu werden. Sie werden von deutschen Aerzten gepflegt.

Dieselbe Klage wie überall über die langsame Beförderung der Briefschaften. Es kommt ziemlich viel Geld für die Gefangenen an, von denen mehrere um dessen Rücksendung gebeten haben, da sie es angeblich nicht nötig hätten und es ihre Familie besser brauchen könne.

Seelsorge gibt es so gut wie nicht. Bücher sind in genügender Anzahl vorhanden. Die Gefangenen übrigens machen davon wenig Gebrauch, und es liegt ihnen auch nicht viel daran, die Zeitungen zu bekommen.

Die Gefangenen waren etwas erregt, dass eines Tages deutsche Luftschiffer eine Bombe abgeworfen hatten, die im Wasser in einer Entfernung von 50 Metern von dem Schiffe gefallen war.

Auch von diesem Lager haben wir einen guten Eindruck. Die Gefangenen fühlen sich wohl und haben nichts zu leiden.

Portsmouth.

Drei Schiffe, zwei davon für Zivilgefangene. Der « Scotian » ist für die Militärgefangenen. 1,258 Gefangene, darunter 319 Marinesoldaten.

Dieselbe Einrichtung wie auf dem Schiffe in Southend. Die Hälfte der Gefangenen trägt schon keine Uniform mehr. Die Gefangenen sehen gesund und wohl aus. Sie beklagen sich indessen über die Kost. Das Fleisch wäre nicht sehr gut. Allerdings haben sie keine deutschen Köche. Man hat mit Engländern begonnen, ist zu Deutschen übergegangen, dann aber auf Grund von Klagen auf die Engländer zurückgekommen. Als wir dies einem Unteroffizier mitteilten, der sich uns gegenüber beklagt hatte, sagte er uns, dass man nicht gute deutsche Köche genommen habe, die nur arbeiteten, wenn sie dafür Bezahlung erhielten.

Wir haben diese Frage dem kommandierenden Offizier vorgetragen, dem wir erzählten, was wir in den anderen Lagern gesehen hatten, und was ihn etwas Wunder nahm.

Zweifelloos fehlt auf dem Schiff ein Abkommen, wonach wie anderswo, der Ueberschuss aus der Kantine zu Gunsten der Allgemeinheit zurückflösse und zur Entlohnung der Köche verwendet würde. Wir glauben, dass der Kommandant diese Verbesserung einführen wird.

Es ist ein deutscher Arzt da; die Gefangenen sind mit der Behandlung der englischen Aerzte zufrieden. Einige Sanitätsmannschaften verlangen Rückkehr in die Heimat.

Die Seelsorge ist noch nicht gut eingerichtet; indessen befindet sich unter den Gefangenen selbst ein protestantischer Pfarrer.

Alles in allem, abgesehen von der Klage über die Kost, fühlen sich die Gefangenen wohl, besonders die Marine-soldaten. Trotzdem glauben wir, dass mit der schöneren Jahreszeit es vorteilhaft wäre, sie an Land zu bringen.

Andere Militärgefangenenlager haben wir nicht besucht. Es liegt ein Schiff in Ryde. Man ist dabei, das Lager von Schrewsbury aufzulösen, wie man es mit den Lagern von Templemore, Newhury und anderen getan hat. Eine Reihe von Gefangenen, deren Namen auf den Listen verzeichnet sind, befinden sich noch nicht in England, sondern noch auf Malta oder in Gibraltar. Es scheint aller Grund zur Zufriedenheit mit der Art, wie die deutschen Gefangenen in England behandelt werden. Sie werden wie die Soldaten der englischen Armee behandelt. Man behauptet sogar, und vielleicht mit Recht, dass manchmal die Rekruten, die zur Aushebung herbeiströmen, nicht unter gleich günstigen Lebensbedingungen sich befinden. Ueberdies sind die allgemeinen und einheitlichen Bestimmungen für alle Lager, bezüglich Schlafgelegenheit, Nahrung, Briefverkehr, ein Vorteil ebenso für die Gefangenen wie für den Kommandanten.

ZIVILGEFANGENE

A. - ALLGEMEINES.

Die Zivilgefangenen überschreiten an Zahl die Militärgefangenen. Es sind noch annähernd 20.000, trotzdem man jede Woche eine bestimmte Anzahl von ihnen in die Heimat zurückschickt, so dass es z. Zt. nur Männer waffenfähigen Alters in der Gefangenschaft gibt. Das ist ein sehr wichtiger Punkt, der der Erwähnung bedarf, angesichts der zahlreichen Zeitungsberichte, die das Gegenteil verkünden. In den englischen Gefangenenlagern gibt es weder Frauen noch Kinder. Es sind nur Männer da.

Dass die Zivilgefangenenlager zu Klagen Anlass geben, ist natürlich und es kann kaum anders sein. Was die Zivilpersonen empört, ist, Gefangener zu sein. Einer war Hausdiener in einem grossen Londoner Hôtel, ein anderer gab Unterricht in einer Lehranstalt, ein dritter war Handlungsgehilfe in einem Bureau oder Arbeiter in einer Fabrik, und im Augenblick, wo der Krieg ausbricht, beraubt man ihn seiner Freiheit, man gibt ihm einen Strobsack und Decken wie einem Soldaten, und verabreicht ihm Soldatenkost. Der Wechsel ist für ihn so einschneidend, dass er gar nicht zufrieden sein kann mit dem, was er bekommt, ganz zu schweigen von dem Verlust seiner Freiheit, der schwer auf ihm lastet. Seine Lage ist also eine ganz andere, als die des Soldaten, und es ist augenscheinlich, dass er alle die Unbequemlichkeiten doppelt empfindet. Man muss also, um die gegenwärtigen Lebensbedingungen dieser Gefangenen beurteilen zu können, sich in ihre Lage versetzen und dabei

ruhig prüfen, ob die vorgebrachten Klagen wirklich gerechtfertigt sind.

Für die Zivil- wie Militärgefangenen hat die Regierung den Grundsatz, dass sie ihnen Nahrung und Kleidung schuldet. Wenn ihre Kleider und Schuhe abgetragen sind, bekommen sie neue und zwar unentgeltlich.

Wir haben kein Urteil darüber, wie es mit den Lagern vor unserem Besuch bestellt war. Jetzt sind nur Männer da, deren Anzahl im Gegensatz zu den Militärgefangenen abnimmt.

Die Frauen derer, die verheiratet sind, werden nicht ohne Unterstützung gelassen. Die deutschen Frauen empfangen ungefähr 5 sh. wöchentlich. Die Engländerinnen, die Deutsche geheiratet haben, und deren Ehemänner gefangen sind, bekommen 12 sh.

Wir wollen jetzt die drei Zivilgefangenenlager, die wir besucht haben, im Einzelnen durchgehen.

B. - LAGER.

Queensferry.

6 Meilen von Chester; ungefähr 2000 Gefangene, die untergebracht sind in einer ehemaligen Maschinenfabrik, die in 12 Säle geteilt ist, von denen jeder 100 bis 200 Mann enthält. Die Räume sind sehr hoch, das Licht fällt durch ein Fenster von oben ein. Alle Säle werden durch Radiatoren geheizt.

Die hölzernen Lagerstellen sind unmittelbar auf dem Boden, aber man ist jetzt dabei, Bretterbettstellen über dem Erdboden aufzustellen. Wie überall, schläft der Gefangene auf einem Strohsack, hat ein Kopfkissen und drei Decken. Man bemerkt ohne Weiteres sofort beim Eintritt in einem der Räume, dass hier nicht mehr die militärische Mannes-

zucht noch die daraus folgende Ordnung herrscht, die in so grossen Räumen sehr nötig wäre. Es sind Bäder und Brausen da in guter Verfassung, von denen man ausgiebig Gebrauch macht. Die Gefangenen beklagen sich, dass man ihnen nicht genügend Seife gäbe. Wir haben diese Klage dem Kommandanten zur Kenntnis gebracht.

Die Kost ist dieselbe wie in allen Lagern: Brot, Butter und Thee am Morgen und Abend, am Mittag Suppe, Fleisch und Gemüse. Die Gefangenen beklagen sich über deren Unzulänglichkeit, dass die Butter Margarine sei und dass es dermassen wenig gäbe, dass sie sich kaum ein kleines Butterbrot früh streichen können. Die, die etwas Geld haben, können allerdings ihre Alltagskost durch Käufe in der Kantine verbessern. Der daraus herrührende Gewinn kommt der Allgemeinheit wieder zu Gute. Die Küche wird ganz und gar von Deutschen versehen.

Was die grösste Unzufriedenheit in dem Lager hervorruft, ist der Umstand, dass man die Gefangenen nicht in Gruppen teilen kann. Man hat wohl in einen Saal Gefangene von etwas höherer Lebensstellung, wie Offiziere von Handelsschiffen, gelegt; diese bezahlen etwas, aber trotzdem wiederholt sich immer und immer wieder die Klage über die unmittelbare Nachbarschaft eines Menschen, der Ungeziefer oder Syphilis hat. Wir haben dies dem Kommandanten mitgeteilt, der uns sagte, er bäte, ihm die wenig erwünschten Nachbarn anzugeben, bezüglich deren er dann die nötigen Schritte tun würde.

Zwischen den Gebäuden liegt ein grosser Hof, wo die Gefangenen spazieren gehen können. Dahinter zäunte man, wie in allen Lagern, mit Stacheldraht ein ausgedehntes Stück Land ein, für Spielzwecke, worum die jungen Leute inständig kitten. Alle die, die bei diesen Arbeiten verwendet werden, erhalten Bezahlung, aber die Mehrzahl hat einen grossen Widerwillen gegen die Arbeit.

Es ist ein gut eingerichtetes Lazarett mit schönen Zim-

mern da. Es barg ungefähr 20 Kranke, fast alles Leute aus Togo und Kamerun, die an das Klima leiden. Sonderräume für die venerischen Krankheiten.

Wie in Hollyport beklagen sich die Leute von Togo und Kamerun, dass man sie ihres Gepäckes und ihres Geldes beraubt hat. Mehrere behaupten Offiziere zu sein und das Recht auf Behandlung als solche zu haben. Es ist zweifelhaft, dass das Deutsche Reich ihnen diese Eigenschaft zubilligt.

Die Seelsorge ist besser in Queensferry als anderswo. Der Pastor Neitz, der am Tage der Kriegserklärung nach Afrika abreiste, wurde gefangen genommen und in Queensferry untergebracht. Obgleich er wieder frei gelassen worden war, zog er vor, bei seinen Landsleuten zu bleiben, um sich ihrer anzunehmen. Er bewohnt ein Haus der Nachbarschaft, wo er eine kleine Bibliothek hat, deren Vermehrung zu begrüssen wäre. Ein katholischer Geistlicher kommt von Zeit zu Zeit. Der Pastor Scholten hat zwei Besuche in Queensferry gemacht.

Das ist das Lager, wo wir die meisten Klagen zu hören bekamen, nicht etwa, dass grosse Aenderungen vorzunehmen wären, mit Ausnahme vielleicht in den Wasserklosets, die sicher zu wünschen übrig lassen; aber es schien uns dieses Lager eine festere, straffere Aufsicht in Betreff der Beobachtung der Vorschriften zu erfordern. Ist die Kost so wie sie sein sollte? Vollzieht sich die Verteilung gleichmässig unter alle? Sollte nicht häufiger eine sanitäre Besichtigung der Betten und der Gefangenen selbst stattfinden? Wir leugnen nicht, dass ein Lager von 2000 Mann der verschiedensten Herkunft grosse Schwierigkeiten bietet. Es finden sich notwendigerweise bei einer so grossen Anzahl nicht gerade immer die besten Elemente zusammen, sei es in moralischer oder materieller Beziehung. Es handelt sich besonders um die Gefangenen, die durch die Polizei in das Lager gebracht worden sind, und deren erzwungene Nachbarschaft pein-

lich für die ist, die die Gefangenschaft in ständige Berührung mit ihnen bringt. Die Aufgabe des Kommandanten ist schwieriger, als in einem Militärgefangenenlager, und, wie wir Eingangs bemerkten, müssen in einem Zivilgefangenenlager Klagen notwendigerweise entstehen. Aber davon sind einige gerechtfertigt und leicht wäre denen durch eine strengere Anwendung der Vorschriften abzuhelpen, die in allen Lagern, Zivil- wie Militärgefangenenlagern gelten müssen. Liesse sich nicht auch für die Zivil- wie Militärgefangenen in die Eintönigkeit der zwei Mahlzeiten von Thee, Butter und Brot, früh und abends, etwas Abwechslung hineinbringen?

C. - SCHIFFE.

Southend.

Der «Royal Edward» und die «Saxonia» sind für die Zivilgefangenen bestimmt. Im Gegensatz zu den Militärgefangenen fühlen sich die Zivilgefangenen auf den Schiffen wohler als in den Lagern auf dem Festlande, besonders, weil es leicht ist, sie in Klassen zuteilen. Diese zwei Schiffe enthalten ungefähr 2500 Gefangene, davon entfallen auf den «Royal Edward» 1320.

Dieses Schiff ist ein grosses, luxuriös ausgestattetes Paketboot, welches von einer Schiffahrtsgesellschaft gemietet worden ist. Die Gefangenen sind in drei Klassen geteilt. Die erste bezahlt 2 sh. täglich für ihre Kost, wovon die Regierung täglich 1 sh. vergütet. Es gibt unter diesen Gefangenen reiche Leute, denen nichts fehlt und die wie Passagiere 1. Klasse auf einem Schiffe wohnen. Sie können sich bedienen lassen durch die Leute der 3. Klasse gegen eine kleine Entschädigung, und der aus ihren Zechen gezogene Gewinn kommt der Allgemeinheit zu Gute, um die Lage der Passagiere 3. Klasse zu verbessern.

Die 2. und 3. Klasse bekommt ihre Kost und die der 3. Klasse auch Kleidung, sobald sie solche nötig haben. Die Küche wird von Deutschen versehen.

Die Frauen der Verheirateten erhalten die Unterstützungen, die wir an anderer Stelle bereits erwähnt haben.

Die Gefangenen der «Saxonia» sind alle Gefangene 3. Klasse.

Auf den beiden Schiffen können sie auf Deck spazieren gehen und spielen. Das ist die ganze Bewegung, die sie sich machen können.

2 Briefe wöchentlich, wie überall auf vorschriftsmässigem Papier. Dieselben Klagen über die langsame Beförderung der Briefe. Es ist sicher, dass die Zensur sie verzögert, aber diese Zensur ist nötig; denn es kommt vor, dass Gefangene völlig falsche Dinge schreiben, die dann die Zeitungen ihres Landes alshald bringen. So hat einer von den Gefangenen des «Royal Edward» geschrieben, dass er auf einem Brett mit etwas Stroh schlafen müsse. Es ist bekannt, dass auf den Schiffen die Lager in einer Feder-Matratze bestehen. Es gibt nicht einen Strohalm auf dem Schiffe.

Wir haben keinerlei Klagen gehört.

Portsmouth.

Die Gefangenen, ungefähr 2000, befinden sich auf zwei Schiffen «Ascania» und «Manitoba». Die Passagiere sind in drei Klassen geteilt, aber die Beköstigung ist nicht ebenso gut wie auf den Schiffen in Southend. Die drei Klassen erhalten genau dasselbe ohne jegliche Bezahlung. Daher sind auch die Klagen über das Essen ziemlich zahlreich, wie dies schon gelegentlich des Militärschiffes «Scotian» festgestellt worden war. Die Unterkunft und die Badeeinrichtungen sind die gleichen wie auf den anderen Schiffen, und es ist kein Anlass, darauf zurückzukommen.

Bücher gibt es in genügender Menge und man war im Begriff, englische Zeitungen zuzulassen.

Obleich die Behörden uns dazu gedrängt haben, haben wir die *Insel Man* nicht besucht, wo ein Lager von Zivilgefangenen (ungefähr 4600) eingerichtet ist. Unser Auftrag bezog sich hauptsächlich auf die Militärgefangenen; dann ist man dabei, die Zivilgefangenenlager einzuschränken, sogar sie aufzuheben. Eine grosse Anzahl derer, die sich dort befanden, sind entlassen worden und haben ihre Beschäftigungen in England wieder aufgenommen. Das ist sogar ein Gegenstand, der die öffentliche Meinung lebhaft beschäftigt und über den zahlreiche Petitionen an die Ministerien im Parlament gerichtet worden sind. Es ist also weniger notwendig, dass das Internationale Komitee seine Aufmerksamkeit jenen Lagern zuwendet.

Es ist Zeit, den Eindruck zusammenzufassen, den wir von diesen verschiedenen Lagern mitgenommen haben. Wir wiederholen es: wir haben diese Besuche in voller Freiheit gemacht, ohne dass uns jemand gefolgt wäre oder uns überwacht hätte. Da wir fließend deutsch sprechen, haben wir uns mit einer grossen Anzahl von diesen Gefangenen unterhalten. Wir haben uns bemüht, alles mit der Unparteilichkeit zu prüfen, die man von Neutralen verlangen kann.

Wir zögern nicht, zu sagen, unser Eindruck ist sehr zufriedenstellend gewesen. Die Gefangenen, besonders die Militärgefangenen, werden gut behandelt und mit dem Grundsatz der Regierung, das Leben der Gefangenen genau so zu gestalten, wie das der englischen Soldaten, entfällt von vornherein jeder Grund für Klagen. Man kann hinsichtlich der Gefangenen nicht richtiger handeln. Im besonderen haben wir keine Klagen über die Wachsoldaten oder über irgend einen Engländer vernommen, mit denen die Gefangenen in Verbindung kommen. Nichts verletzt ihre militärischen oder patriotischen Gefühle. Ich habe von dem

Geburtstag des Kaisers gesprochen, welcher in allen Lagern gefeiert worden war. In Dorchester hat ein Unteroffizier patriotische Reden gehalten und es sind Hochrufe auf den Kaiser ausgebracht worden.

Alles in allem: Die deutsche Regierung, wie die Angehörigen der Gefangenen können ohne Besorgnis sein um die, die in den Lagern in England untergebracht sind.

Edouard NAVILLE

Mitglied des Internat. Komitees
vom Roten Kreuze in Genf.

Victor VAN BERCHEM

von der Internat. Kriegsgefangenen-
Agentur, deutsche Abteilung.

II.

BERICHT

über die Gefangenenlager in Deutschland (I. Reise) ¹
erstattet von A. EUGSTER, Nationalrat, in Speicher,
den 23. Januar 1915.

Speicher, den 23. Januar 1915.

An das Internationale Komitee vom Roten Kreuze,
Genf.

Hochgeehrte Herren!

Die ehrenvolle Mission, die Sie mir Ende Dezember 1914 übertragen haben, einige Lager in Deutschland, in denen hauptsächlich französische Gefangene interniert sind, zu besuchen, habe ich in den Tagen vom 4. bis 18. Januar 1915 ausgeführt. Es waren Tage angestrengter Arbeit bei ausnahmslos sehr schlechtem Wetter. Ich habe 10 Lager besucht und mehr als sovieler Lazarette.

Vorab spreche ich Herrn Minister von Claparède meinen herzlichen Dank aus für die grosse Liebenswürdigkeit und Zuvorkommenheit, womit er meine Aufgabe unterstützt und

¹ Bericht der Herren A. Eugster, Nationalrat (II. Reise) u. Dr. C. de Marval, Oberstleutnant (III. u. IV. Reise) über ihre Besuche in den Gefangenenlagern in Deutschland und in Frankreich. Dokumente II. Serie, Mni 1915. Georg & C^{ie}, Basel und Genf. In-8°, 96 p., Fr. 1.50.

erleichtert hat. Trotz seiner gegenwärtig enormen Arbeitslast liess er sich's nicht nehmen, mich überall, wo es notwendig war, persönlich zu begleiten und einzuführen.

Mit denselben Gefühlen der Dankbarkeit und Anerkennung freut es mich, konstatieren zu dürfen, dass alle deutschen Behörden, mit denen ich zu verkehren hatte und alle die einzelnen Herren, mit denen ich die Ehre hatte, täglich in Berührung zu kommen, mir ausnahmslos ein in jeder Richtung tadelloses Entgegenkommen zeigten.

I. Vorbesprechung und Sitzungen der Kommission.

In der ersten Besprechung, die ich mit den Herren Ex. v. Studt und Ex. v. Körner hatte, erfuhr ich, dass im Ganzen über 60 Gefangenenlager in Deutschland bestehen. Es lag damit auf der Hand, dass es unmöglich angehe, alle Lager zu besuchen, was mir aber auch nicht notwendig erschien, da nicht in allen Lagern Franzosen untergebracht sind. Weise Beschränkung und richtige Auswahl war angezeigt. Bei der sehr grossen Zahl französischer Gefangener war es mir auch absolut klar, dass es unmöglich sei, selbst eine Enquête über die Bedürfnisse der einzelnen Gefangenen aufzunehmen, oder eine Verteilung der Liebesgaben direkt zu leiten. Der Berliner Hilfsausschuss hatte in verdankenswerter Weise schon vor meiner Aukunft sich angelegen sein lassen, die Bedürfnisse der französischen Gefangenen in den einzelnen Lagern festzustellen. Diese Vorarbeit ergab approximativ folgende Bedürfnisse:

Unterhosen	75,000 Paar.
Unterjacken	50,000 Stück.
Hemden	75,000 »
Strümpfe	100,000 Paar.
Warme Handschuhe	25,000 »

Pulswärmer	6,000 Paar.
Brust- und Rückenschützer	5,000 Stück.
Halstücher	6,000 »

Bis zu meiner Abreise von Berlin war erst ein Wagen mit Naturalgaben aus Frankreich angekommen mit folgendem Inhalt :

1760 Hemden.	1760 Paar Socken.
1760 Unterjacken.	880 Fusslappen.
2640 Halstücher.	880 Leibbinden.

Hingegen lagen auf der spanischen Botschaft Fr. 250,000 in bar, welche von der französischen Regierung gespendet sind und eine Menge Einzel-Pakete mit Liebesgaben.

Auf die Anfrage des Hilfsausschusses an die Lagerkommandanten antworteten manche, dass ihnen Bargeld zu Anschaffungen aller Art wünschbar erscheine, indem die Bedürfnisse an warmer Leibwäsche bereits durch die Lagerkommandanten gedeckt werden seien, wovon ich mich in der Tat später überzeugen konnte. Zur Beruhigung ängstlicher oder misstrauischer Gemüter sei gerade in diesem Zusammenhange bemerkt, dass über die Abgabe aller Gegenstände genau Buch geführt und jede ausgeteilte Gabe von dem Empfänger quittiert wird, damit nach Rückgabe der Gefangenen über die ganze Aktion genaue Rechenschaft, auch dem Roten Kreuz gegenüber, abgelegt werden kann. Es wurde der Wunsch ausgesprochen, dass auch ein gleiches Verfahren von Seite Frankreichs beobachtet werde. Die gesamte Organisation des Gefangenenwesens ist überhaupt bis ins Einzelne sehr exakt und mustergültig.

Musste ich dennoch von der mir durch Herrn Ador gegebenen Umschreibung meiner Aufgabe « in den Gefangenenlagern nach den Bedürfnissen der französischen Gefangenen zu forschen » in dieser detaillierten Form abgehen, so war mir klar, dass im Interesse eines Erfolges meiner Mission

es sich für mich nur darum handeln könne, zwar wohl bei meinen Lagerbesuchen nach den Bedürfnissen zu fragen, aber nicht unvollkommene Detailarbeit auszuführen, hingegen darauf ein besonderes Augenmerk zu richten, in welchem Zustand die Gefangenen sich physisch und moralisch befinden, wie es mit der Beköstigung, der Unterkunft, der Korrespondenz stehe und ganz besonders auch in Bezug auf den Austausch der Zivilgefangenen, der Sanitätspersonen und speziell der Aerzte, wie auch in Bezug auf Erwirkung vollkommener Listen der Gefangenen etwas Positives zu erwirken.

In meiner Auffassung wurde ich bestärkt durch eine Unterredung mit dem spanischen Botschafter, Ex. Polo de Bernabé, der mir von den grossen Schwierigkeiten sprach, denen seine Protektionstätigkeit begegne, obwohl er von Seite der deutschen Behörden jegliches Entgegenkommen finde. Auch er hielt eine in Details gehende Prüfung der Verhältnisse des Einzelnen für eine Unmöglichkeit.

Ich durfte mich ja überzeugen, dass mir die Herren des Ausschusses in Berlin wie auch die Herren auf dem Kriegsministerium persönlich das denkbar grösste Vertrauen entgegenbrachten. Meiner unmassgeblichen Meinung nach wäre es bei dem hüben und drüben vorhandenen Misstrauen wohl richtiger gewesen, wenn die Besuche in Deutschland und Frankreich durch zwei Delegierte des Roten Kreuzes, einem Welsch- und einem Deutschschweizer zusammen gemacht worden wären, was auch die Möglichkeit geboten hätte, die Vergleichung einwandfrei durchzuführen. Die Berichte über die Lagerbesichtigungen in beiden Ländern mögen zwar lauten, wie sie wollen, man glaubt vielleicht eben doch nur das, was man gerne hört. Ich hatte nun diesen Auftrag und bestrebte mich, mit der dem Neutralen geziemenden Objektivität und Korrektheit die Dinge anzusehen und gewissenhaft darüber Bericht zu erstatten. Ich unterliess auch nicht, in Berlin zu betonen, dass, wer auch

vom Internationalen Roten Kreuz nach Frankreich geschickt werde, mit Sicherheit auf eine objektive Beurteilung gerechnet werden dürfe, da das Zentralkomitee in Genf keinen andern Willen kenne, als den Gefangenen beider Nationen nach den Grundsätzen des Roten Kreuzes zu dienen und überall mit derselben wohlwollenden Objektivität zu urteilen und auch zu helfen.

An drei Sitzungen des Hilfsausschusses nahm ich teil. Es wurden in denselben die Modalitäten besprochen, nach welchen die Verteilung der Liebesgaben vorgenommen werden soll. Es herrschte das aufrichtige Bestreben, den Wünschen und Bedürfnissen nach jeder Richtung gerecht zu werden, aber sehr hinderlich war einem beförderlichen und erspriesslichen Arbeiten die Tatsache, dass von der französischen Regierung, trotz telegraphischer Nachfrage durch den spanischen Botschafter, von Anfangs Januar bis 14. Januar noch keine Antwort eingegangen war darüber, was und welche Mengen von Naturalgaben aus Frankreich zu gewärtigen seien; man weiss nur, dass deren Wert sich ebenfalls auf ca. 250,000 Fr. belaufen soll. Das Ausbleiben dieser Meldung verzögerte die Verteilung der vorhandenen Gaben ganz wesentlich. Eine nicht minder schwierige Frage ist die, ob Deutschland in der Lage sei, eventuell für 250,000 Fr. grösstenteils Wollartikel aus seinen eigenen Beständen abzugeben, oder ob nicht die Beschaffung derselben bei den Neutralen nachgesucht werden könnte, in dem Sinne etwa, dass ein gleiches Quantum Wolle oder Wollartikel nach beiden Ländern eingeführt werden dürfte. Einstweilen war nur eine Antwort der französischen Regierung abzuwarten.

Die langsame Spedition der französischen Liebesgaben (bis 14. Januar erst ein Wagon) und das oben geltend gemachte Ausbleiben von Nachrichten über den Umfang und die Art der zu erwartenden Gaben, machten die Aufstellung eines Verteilungsplanes während meines Aufenthaltes in

Berlin zur Unmöglichkeit, aber die sorgfältige und gewissenhafte Prüfung der Frage, wie die pünktliche Ausführung der Absichten der Geber sind durch die leitenden Männer, die dem Werke vorstehen, verbürgt.

Der Vertreter des Kriegsministeriums brachte im Allgemeinen zur Kenntnis, dass in Bezug auf die Korrespondenz verfügt worden sei, dass jeder Gefangene wöchentlich einen Brief oder drei Postkarten schreiben dürfe. Ein Mehreres sei angesichts der enormen Mühe, welche Prüfung und Zensur aller ein- und ausgehenden Korrespondenzen verursachen, nicht möglich. Wir werden bei der Berichterstattung über die einzelnen besuchten Lager sehen, dass dieser Erlass nicht überall gleich beobachtet wird. Es sind auch die Verhältnisse nicht überall dieselben. Einmal ordnet das preussische Kriegsministerium die Verhältnisse nur für die in Preussen liegenden Lager; in Sachsen, Württemberg und Bayern sind die dortigen Kriegsministerien zuständig. Im Ferneren liegen die Dinge nicht gleich in den grossen wie in den kleineren Lagern. In Preussen wird den Lagerkommandanten ziemlich viel Freiheit in den Anordnungen und Massregeln gewährt. An der Spitze des Lagers steht meist ein General, und soweit ich sie kennen gelernt habe, erfüllen sie ihre Aufgabe mit beachtenswertem Organisations-talent und im Geiste des Wohlwollens gegenüber den Gefangenen. Endlich führte der Vertreter des Kriegsministeriums aus, dass seit einiger Zeit Tabak, Chokolade und Honig nicht mehr an die Gefangenen verkauft werden könnten, weil in diesen Artikeln Deutschland seine Vorräte für eigene Soldaten reservieren wolle; was ihnen aber von zu Hause zugeschickt wird, erhalten sie natürlich ausnahmslos.

Dass in den Gefangenenlagern meist Franzosen mit Russen und Engländern gemischt seien, geschehe, liess ein Herr durchblicken, « damit sich die Verbündeten kennen lernen können ».

In der letzten Sitzung des Hilfsausschusses vom 14. Januar wurde ich gebeten, über meine Beobachtungen mündlich zu berichten und allfällige Wünsche zu äussern. Ich kam der Aufforderung um so lieber nach, als meine Eindrücke durchaus gute waren, ich sprach den Gedanken aus, dass ich nur wünschen würde, ein direkter Vertreter der französischen Regierung wäre dabei gewesen. Der spanische Botschafter ist ja eigentlich ein solcher direkter Vertreter.

Auf meine vorgebrachten Wünsche und deren Beantwortung werde ich in meinen Schlussfolgerungen einlässlich zu sprechen kommen.

In Folgendem gestatte ich mir, bei jedem der besuchten Lager einige Angaben über meine Beobachtungen und Eindrücke zu machen; ich folge dabei meinen während der Besichtigung oder unmittelbar darauf gemachten Notizen ohne wesentliche Ausarbeitung, um denselben ihren ursprünglichen Charakter zu wahren.

II. Besichtigung der Lager.

Mit Hilfe der Automobilen und durch eine peinliche Ausnützung der Zeit war es mir möglich 10 Gefangenenlager zu besuchen und ihrer Besichtigung genügend Zeit zu widmen.

1. Gardelegen.

7. Januar 1915.

6662 Franzosen, daneben auch Russen, Engländer, Belgier, und wenige Zivilisten, meist aus den von den Deutschen occupierten Departementen von Nordfrankreich.

Der Kommandant, Herr Oberst Grüner, ist ein Mann mit Herz und Gemüt, erblickt in den Gefangenen nicht den Feind sondern den bedauernswerten Menschen.

Die Baracken sind neu erstellt, die Decken mit Asbest verkleidet, Wände weiss gemalt, hoch und luftig, machen einen freundlichen Eindruck. Die verschiedenen in genügender Zahl vorhandenen Küchen sind praktisch eingerichtet, richtige Mannschaftsküchen. Die Latrinen sind sauber, werden regelmässig desinfiziert und weil keine Kanalisation vorhanden, vermittelt geschlossener Abfuhrwagen geleert.

Für Badegelegenheit und Douchen ist reichlich gesorgt. Für das Waschen der Leibwäsche und für Tröckneräume wird gegenwärtig ein neues Gebäude aufgeführt. — In den Baracken herrscht Reinlichkeit, die Betten bestehen aus einem Strohsack oder Sack mit Holzwolle, Kopfpolster und zwei wollenen Decken. Die Lazarettverhältnisse sind sehr befriedigend, gute ärztliche Behandlung, an der auch ein französischer Arzt sich beteiligt.

Es ist den Gefangenen gestattet, alle 10 Tage einen Brief oder drei Karten zu schreiben. Ueber Weihnachts- und Neujahrsfeiertage ist eine Unmasse von Briefen und Paketen eingegangen. Wenn einmal nachgearbeitet ist, soll alle acht Tage geschrieben werden dürfen.

Wenn Geldsendungen eingehen, erfolgt Auszahlung in Teilbeträgen von 20—25 Mark gegen Quittung des Empfängers. Grössere Geldanweisungen gelangen deshalb nicht auf einmal zur Auszahlung, damit das Geld nicht gestohlen oder auch nicht zu Bestechungen verwendet werden kann. Eine Klage über Nichterhalt des Geldes wurde nirgends laut.

Die Umfrage bei den Gefangenen ergab nur befriedigende Antworten. Ich möchte ein für allemal hier bemerken, dass « befriedigende Antwort » natürlich nicht heissen will, die Leute seien gerne in der Gefangenschaft, sondern selbstverständlich eben nur, dass sie, abgesehen von ihrer Freiheitsbeschränkung, die selbstverständlich als Hemmung empfunden wird, zufrieden seien.

Arbeit ist in diesem Lager nicht viel zu verrichten. Für etwas Lektüre ist gesorgt, gegenwärtig beschäftigen sich die Leute mit der Herausgabe einer französischen Zeitung.

Das Aussehen der Gefangenen ist gut. Vorgenommene Wägungen ergaben zum Teil bedeutende Gewichtszunahmen.

Ueber die Nahrung gibt folgender Wochen-Küchenzettel Auskunft:

Pro Tag 500 Gramm Brot.

Morgens jeweils Kaffee.

Sonntag

Mittags: Reis und Schweinefleisch.

Abends: Graupensuppe (Gerste).

Montag

Mittags: Erbsen mit Schinken.

Abends: Reissuppe.

Dienstag

Mittags: Bohnen mit Speck.

Abends: Mehlsuppe.

Mittwoch

Mittags: Kohlrüben mit Schweinefleisch.

Abends: Graupensuppe.

Donnerstag

Mittags: Graupensuppe mit Speck.

Abends: Haferflockensuppe.

Freitag

Mittags: Sauerkohl und Bockelfleisch.

Abends: Graupensuppe.

Sonnabend

Mittags: Kohlrüben und Rauchfleisch.

Abends: Haferflocken.

2. Sennelager.

8. Januar 1915.

Bei Paderborn, ein Lager von über 20,000 Gefangenen in drei Einzellagern, Franzosen sind hier 10,948 untergebracht. Kommandant macht vorzüglichen Eindruck. Trotz der Grösse des Lagers, die Disziplin sei gut und noch keine Fluchtversuche vorgekommen.

Da die Senne ein Truppenübungsplatz ist, sind hier viele Unterkunftsräume schon vorhanden gewesen. Die Gefangenen sind teils in den von deutschen Soldaten in Friedenszeiten benützten Räumen untergebracht, teils auch in neuerstellten guten Baracken. Die im Anfang des Krieges benützten Zelte (deutsche Mannschaftszelte) wurden bei eingetretener Kälte verlassen und alle Gefangenen in heizbaren Baracken versorgt, an deren Verbesserung immer gearbeitet wird. Die neuerstellten Baracken sind nicht so hoch, wie diejenigen in Gardelegen aber verdienen das Prädikat gut.

In der Senne befindet sich auch ein Zivilgefangenenlager. Soweit ich Nachfrage halten konnte, hiess es, alle hätten Nachrichten von zu Hause mehrmals erhalten.

Auf Befragen, ob Sie mit der Nahrung zufrieden seien, erhielt ich die Antwort: « Befriedigt, einzig am Abend hätten wir gerne eine etwas consistentere Suppe. » Dem General wurde diese Klage mitgeteilt; er sagte, er prüfe alle Klagen, bisher hätte er keine vernommen.

Der kommandierende General gab den Franzosen das Zeugnis, sie seien durchwegs sauber, anständig und willig, während die Engländer unwillig und unsauber seien, auch bei den Mitgefangenen unbeliebt.

In den Baracken stehen die Gefangenen als Kompagnie unter einem ihrer eigenen Unteroffiziere, der die Verantwortung trägt für die Ordnung. Die Lagerstätten die gewohnt werden, Strohsäcke und zwei Decken; Küchen sauber und gut eingerichtet; Latrinen regelmässig desinfiziert. Alle Baracken sind elektrisch beleuchtet und abends 9 Uhr erfolgt Lichterlöschen.

Einige Werkstätten sind für die Arbeit vorhanden. Mehr Beschäftigung ist auf dem Gebiete des Truppenplatzes mit Bodenverbesserung und Drainage. Wer im Feld arbeitet, erhält eine Extra-Zwischenverpflegung, welche in 2—3 Brötchen und 1—2 Zöpfeln Wurst besteht. Einzelne Abteilungen werden auch an Bauern zu Feldarbeiten abgegeben.

Die Prüfung der Nahrung ergab eine gute Zusammenstellung und ist genügend. Das Brot ist gut. Alkohol wird hier und anderwärts keiner verabfolgt. Zu Weihnachten erhielt jeder Gefangene die doppelte Ration Essen und 6 Zigarren, das macht 120,000 Zigarren.

Auch hier wird die Abendsuppe als dünn bezeichnet, hingegen erhalten sie von Zeit zu Zeit ein Stück Wurst (Leberblutwurst oder Schwartenmagen) dazu.

Weil das Schuhwerk da und dort anfang schlecht zu werden, wurden 18,000 Paar Holzschuhe (Sabots) angeschafft, und zwar von der Behörde, deren Wohlwollen sich in mannigfacher Weise auch sonst bekundet.

Gut eingerichtete Badanstalt gestattet mindestens alle drei Wochen ein Bad, im Tage können ca. 500 Mann baden. Ebenso besteht eine Desinfektionsanlage. Gegenwärtig wird ein neues Lazarett gebaut, auf das der leitende Arzt mit Recht stolz ist. Es soll bald bezogen werden können und wird den Kranken ein hygienisch gut eingerichtetes, mit allem Notwendigen versehenes Heim bieten.

Einstweilen sind die Verwundeten in *Lippenspringe* untergebracht, wo eine grosse, geräumige und gut gebaute Schiesshalle zum Lazarett hergerichtet ist. Die Leitung in

diesem mit Betten versehenen Spital liegt in den Händen eines deutschen Arztes, dem ein englischer und ein französischer Arzt assistieren. Einen ganz guten Eindruck machte besonders der englische Arzt, der auch seiner vollen Zufriedenheit über die Behandlung Ausdruck gab. Eine besondere Küche dient dem Lazarett. Den Wunsch des englischen Arztes, er hätte für seine Kranken gerne etwas mehr Milch, nahm der General entgegen. Seit Anfang September keine epidemische Krankheit mehr aufgetreten. Die Gefangenen wurden gegen Cholera geimpft. Neu ankommende Russen haben Quarantaine zu bestehen. In den Lazaretten zeigte es sich am besten, dass man in Deutschland human mit den Gefangenen verfährt, es wird, wie ich mich überzeugte, kein Unterschied gemacht zwischen Deutschen und Gefangenen; das hezeugen auch die behandelnten französischen Aerzte.

Dass auch etwa Simulation vorkommt, beweist der Umstand, dass über die Festtage nur 20 Gefangene sich krank meldeten, nach Neujahr aber gleich 800.

Um den Bekennern der katholischen Konfession eine Stätte der Erbauung zu geben, wurde vom Bischof von Paderborn ein Kirchensaal errichtet, in welchem regelmässig Messe gelesen wird. Der Kirchendienst und die Seelsorge liegen in den Händen von ca. 12 gefangenen französischen Geistlichen, die theils als Infirmiers, theils aus occupierten Gegenden als Zivilgefangene eingebracht worden sind, und durch besonderen Erlass S. M. des Kaisers als Offiziere behandelt werden und Sold erhalten. Untergebracht sind sie — ich habe sie besucht — in dem St. Josephs-Stift in Paderborn, wo sie schöne Schlafzimmer und gemeinsame Tagesräume zur Verfügung haben.

Ich habe den Behörden den Wunsch nahe gelegt, einen Teil dieser Herren, soweit sie nicht für die Gefangenen-seelsorge notwendig sind, freizugeben. Ich werde darauf am Schlusse zurückkommen.

Von den eingehenden Geldsendungen wird den Empfängern alle 10 Tage 10 Mark gegeben. Wenn grössere Einkäufe nötig, auf Wunsch mehr.

3. Holzminen.

9. Januar 1915.

Auf einem der Sonne zugeneigten Hochplateau gelegenes, erst im Dezember 1914 bezogenes, für 10,000 Gefangene berechnetes, jetzt mit 4000 französischen Zivilisten belegtes Barackenlager, das 1,500,000 Mark gekostet hat und noch nicht vollendet ist. Das Lager ist ausschliesslich für Zivilinternierte bestimmt. Alle Stände sind hier vertreten: Der Marquis, der Millionär und arme Leute. Die weiblichen Gefangenen und die Kinder in besonderen Baracken, auch unter weiblicher Aufsicht aus der Mitte der Internierten. Es befinden sich hier Mütter mit ihren Kindern, alte Frauen, schwangere Frauen, ein Bild des grausamen Krieges. Die Leute haben kein Heim mehr, in den Trümmern ihrer Dörfer trieben sie sich herum, vorwärts konnten sie nicht, nun sind sie nach Deutschland geführt worden. Eine Frau, die Aufsicht hielt, erklärte mir aber, dass sie fast alle Nachrichten bekommen und geben können.

Korrespondenz: jede Woche ein Brief von zwei Seiten oder eine Karte gestattet. Die Betten sind gut. Ueberall Oefen in den Unterkunftsräumen. Geld wird in Raten von 5 Mark ausbezahlt, aus den früher angegebenen Gründen nicht mehr. Für besondere Einkäufe, die unter militärischer Begleitung in der nahen Stadt gemacht werden können, erhalten sie mehr.

Eine grosse, mit den neuesten elektrischen Einrichtungen ausgestattete Waschanstalt ist errichtet worden. Waschtrommeln, Auswindmaschinen und Tröcknerräume ermöglichen die in kurzer Zeit eine Rückgabe der Wäsche, die barackenweise eingezogen wird.

Von den 84 Baracken sind 7 für Lazarettzwecke eingerichtet und zwar tadellos, lauter Betten mit weisser Wäsche, die Kranken tragen die in den Spitalern bekannten weiss und blau gestreiften Krankenkleider. Eine eigene Krankenküche mit gut gefülltem Vorratslager, sorgt für die Bedürfnisse der Kranken. Ein ganz modern eingerichteter Operationssaal mit Sterilisierapparaten und einem neuen Instrumentarium, das 5000 Mark gekostet hat, steht den Aerzten zur Verfügung. Dem Stabsarzte stehen zwei französische und ein russischer Arzt zur Seite und arbeiten kollegial zusammen.

Dass bei einzelnen dieser neuen Baracken bei dem anhaltendem Regenwetter auf der Bergseite Feuchtigkeit einzudringen anfängt, wurde konstatiert und auch den begleitenden Herren gezeigt. Es wird nicht schwer halten, dieser vom Bergdruck herrührenden Feuchtigkeit zu wehren; durch tiefere Gräben und Anlegung von Sicherdohlen wird es möglich sein. Ich zweifle nicht, dass die zuständigen Behörden für Abhülfe zu sorgen bestrebt sein werden.

Für ältere Frauen und Kinder wird besondere Küche geführt, Milch und Milchreis ist die Hauptnahrung.

Auf Wunsch der ziemlich zahlreichen jüdischen Internierten ist eine Küche als « Koschere » eingerichtet worden, ein meines Erachtens weitgehendes Entgegenkommen.

Im Lager sind bis jetzt nur 2 Todesfälle vorgekommen, 1 aus Altersschwäche, 1 an Tuberkulose.

Die Bemühungen der deutschen Behörden gehen — zunächst in wohlverstandenen eigenen Interesse — darauf, Krankheiten, namentlich Epidemien, zu verhüten. Diese Sorgfalt kommt aber in gleichem Masse den Internierten und Gefangenen zugute und verdient somit warme Anerkennung.

Inbezug auf die Heimschaffung der Zivilinternierten, namentlich der Frauen und Kinder, weise ich auf den Schlussabschnitt meines Berichtes.

Endlich füge ich auch hier den Speisezettel einer Woche bei :

Morgens alle Tage : Kaffee.

Montag

Mittags : Bohnen mit Kartoffeln und Pöckelfleisch.

Abends : Kartoffelsuppe.

Dienstag

Mittags : Graupen (Gerste) und Kartoffeln mit Hachée aus Hammel- Rind- und Schweinefleisch.

Abends : Griessuppe.

Mittwoch

Mittags : Saure Kartoffeln mit Rotwurst.

Abends : Soyabohnen-Suppe.

Donnerstag

Mittags : Steckrüben mit Grütze, Kartoffeln und Rauchspeck.

Abends : Reissuppe.

Freitag

Mittags : Reis mit Kartoffeln und Rindfleisch.

Abends : Haferflockensuppe.

Sonnabend

Mittags : Feldbohnen mit grünen Bohnen, Kartoffeln und Häringe.

Abends : Graupensuppe.

Sonntag

Mittags : Weisskohl mit Kartoffeln und Hammelfleisch.

Abends : Gerstenflockensuppe.

Die Nahrung habe ich hier und anderwärts gekostet und überall gut gefunden, desgleichen das Brot.

4. Zossen.

11. Januar 1915.

In Zossen sollen in den ersten Zeiten die Verhältnisse weniger günstig gewesen sein. Dies konstatierte seinerzeit auch der spanische Botschafter und äusserte sich mir gegenüber in diesem Sinne. Auch Herr Ador hat dieses Lager gesehen, kurze Zeit vor meinem Besuch. Bei der Besichtigung am 11. Januar war Ex. de Bernabé auch anwesend und gab seiner Freude und Befriedigung Ausdruck über die grossen Verbesserungen.

Das Lager ist neu gebaut und geht der Vollendung entgegen. Die Einrichtungen sind heute gut. Raum für 14—15,000. Franzosen sind ca. 11,000 im Lager, wenig Belgier, Engländer und Russen, hingegen viel Mohamedaner (Indier, Araber, Turkos und Zuaven, etc.), die in einem von den andern völlig getrennten Lager untergebracht sind.

Die sanitären Einrichtungen sind sehr gut, Bäder, Douchen und eine Waschanstalt, die 60,000 Mark gekostet hat.

In diesem Lager tritt ganz besonders die wohlwollende Bemühung des Kommandanten zu Tage, den Gefangenen ihr Los zu erleichtern. Es finden sich auch Bildhauer, Architekten, Maler, Musiker, Gärtner hier, denen viel Entgegenkommen gezeigt wird. Dem Bildhauer ist ein Atelier und Werkzeug gegeben worden und schöne Schöpfungen sind daraus hervorgegangen; der Maler malt Landschaften, die Gärtner verschönern die Anlagen vor den Baracken mit hübschen Mosaikarbeiten aus Pflanzen und Steinen. Der Musiker komponiert und lässt seine und andere Kompositionen durch einen Sängerkhor von 150—200 Sängern aufführen. Wir hörten zwei Chöre an, es waren schöne Vorträge. Daneben gibt es Werkstätten für Tischler, Strohflech-

ter, Schuster und Schneider. Eine kleine Bibliothek steht zur Verfügung.

Was die Gefangenen an Kleidungsstücken benötigen, erhalten sie gratis von den Behörden.

Einige Soldaten beklagten sich, sie ertragen die Gerstensuppe nicht, das war die einzige Klage. Interessant war, dass die Intellektuellen, die gebildeten Künstler, alle ohne Ausnahme, ihre volle Zufriedenheit aussprachen.

Im nahen Walde befindet sich ein ideal gelegenes Lazarett, das wie viele andere den besten Eindruck macht.

Von 8 französischen Aerzten sind nur 3 beschäftigt; ich äusserte den Wunsch, dass die entbehrlichen Aerzte heimgeschafft werden sollten. (Siehe Abschnitt III, § 5).

Auch 7 russische Aerzte sind in Zossen interniert, sie weigerten sich alle, im Lazarett zu helfen, man will sie nun voraussichtlich in ein russisches Lager (Kottbus) verbringen, wo sie bei den an Cholera erkrankten Landesgenossen Arbeit finden werden.

Mit Impfungen gegen Cholera und Typhus, sagten die Aerzte, hätten sie ausgezeichnete Erfahrungen gemacht und bisher den besten Gesundheitszustand aufrecht erhalten können.

In Bezug auf die Korrespondenzverhältnisse ist hier zu sagen, dass beliebig geschrieben werden darf, aber dass allerlei Versuche vorkamen, mit Stärkemehl und Jod oder mit Nestlemilch Geheimschriften auszuführen. Es fiel den Postbeamten auf, dass so viel Jod und Stärkemehl in den zugesandten Paketen vorhanden waren.

Ein Herr Lafitte, der in den Creusotwerken Direktor sein soll und im Privatleben an ein feines Leben gewöhnt ist, sprach dem spanischen Botschafter, wie dieser mir erzählte, seine Befriedigung aus über Behandlung und Nahrung, einzig: « On n'est pas chez soi ». Daran lässt sich nun leider nichts ändern.

5. Königstein.

. 12. Januar 1915.

In der *sächsischen Schweiz*, eine wundervoll gelegene alte Festung, die schon 1870 als Offizierslager diente, wie auch heute wieder.

Franzosen	26	Offiziere,	1	Geistlicher,	11	Mann (Offiziers-Bedienung).
Russen	194	•	2	Geistliche,	13	Militärbeamte und 46 Mann (Offiziers-Bedienung).
Engländer	1	•				

In ganz Sachsen sind von total 28,023 Gefangenen, 12,454 Franzosen, davon 39 Offiziere, 2 Aerzte, 20 Geistliche, 9,899 Soldaten und 2,494 Zivilpersonen.

Wir besichtigten dasjenige Offizierslager, das am meisten solcher zählt, Königstein; und als Mannschaftslager ebenfalls dasjenige mit der grössten Anzahl Franzosen, nämlich Königsbrück.

Die meisten Unterkunftsräume auf Königstein sind Kasematten. Wenngleich in diesen Räumen bis in die letzte Zeit ein sächsisches Bataillon lag, so machen sie einen unfreundlichen Eindruck, sie sind zwar trocken, aber überaus dunkel. Man habe den Herren Zimmer im Hauptgebäude offeriert, sie hätten sie aber refüsiert. Die höhern Offiziere sind bequem einlogiert, haben gute Zimmer, teilweise Schlaf- und Wohnzimmer und Burschen ihrer Nationalität zur Bedienung.

Von den französischen Offizieren äussern sich wenige günstig, sie loben zwar alle die Eigenschaften des vorgesetzten Generals. Schwerwiegend waren die Klagen nicht. So behauptete einer, er habe beim wechseln seiner französischen Noten einen schlechten Geldkurs angerechnet bekommen.

Für die religiösen Bedürfnisse ist gesorgt, es besteht eine

katholische und eine russische Kapelle mit einem französischen und zwei russischen Geistlichen.

In dem ausgedehnten Festungspark dürfen die Herren von 9—12 und von 2—7 Uhr spazieren. Flucht beinahe ganz ausgeschlossen. Zwar ist 1870 ein französischer Offizier entwichen, noch heute heisst die Stelle in der Mauer « Franzosenspalte ».

An Sold erhalten die Offiziere bis zum Hauptmann per Monat 60 Mark, vom Hauptmann an aufwärts 100 Mark. Davon gehen für Beköstigung per Monat ca. 30 Mark ab. Alkohol wird keiner verabfolgt. Den Offizieren in Ingolstadt wird Bier erlaubt.

Die gefangenen Generale beklagten sich, sie seien wiederholt einer Leibesvisitation unterworfen worden. Dies ist richtig, es soll aber geschehen sein, weil begründeter Verdacht bestand, dass hier und anderwärts Offiziere Geld und Waffen in die Kleider eingenäht hätten. Es sollen auch solche Sachen gefunden worden sein.

Der Generalstabschef des russischen XIII. Armeecorps, das fast ganz an den masurischen Seen gefangen genommen wurde, darf frei überall herumgehen, hat uns auch immer begleitet und schien ganz vergnügt. Er äusserte sich, er werde wohl bei seiner Rückkehr wieder gefangen genommen werden. Der Mann wittert wohl Kriegsgerichtsluft.

Der französische Geistliche, der allein hier ist, äusserte den Wunsch, heimgeschafft zu werden, er sei jetzt schon 5 Monate gefangen; er diene als Brancardier und trägt die französische Uniform.

6. Königsbrück.

13. Januar 1915.

Grosses Uebungslager Boden für 12 Millionen Mark gekauft. Raum für 3 Brigaden auch Artillerieschiessplatz.

Belegung: 2 Aerzte, 1 Geistlicher, 5,903 Mann, 7 Zivilpersonen, 11 Zuaven; Total an Franzosen 5,924, daneben hauptsächlich Russen 8,676.

Dieses Lager macht einen vorzüglichen Eindruck. General v. Stark ist ein trefflicher Organisator. Die Leute sind sehr gut untergebracht in jeder Richtung.

Das Königliche Landesgesundheitsamt hat laut amtlichem Bericht eine Inspektion in allen Gefangenenlagern Sachsens vorgenommen und in hygienischer Hinsicht alles Lob gespendet. In der Tat sind Ordnung und Reinlichkeit musterhaft; so werden z. B. die Wurstzipfel aus sanitarischen Gründen alle in weisses Papier eingewickelt. Hier erhalten die Gefangenen 1 Kilo Brot oder 750 Gramm und 1 Zipfel Wurst am Abend. In Königsbrück ist auch Zentralheizung in den Baracken eingeführt. Für je zwei Baracken ist der Ofen in einem massiven Raum ausserhalb untergebracht. Gefangene fungieren als Heizer.

Beschäftigt werden die Leute in Sandgruben und Steinbrüchen, aber nicht mit Steinsprengen, sondern nur mit Tragen und Verkleinern der Steine zu Schotter.

Ich nenne hier zwei Namen von Gefangenen, welche aus guten Verhältnissen kommen und sich, dem spanischen Botschafter und mir gegenüber, ohne Beisein eines Deutschen, erklärten, sie seien in jeder Beziehung zufrieden und den deutschen Behörden dankbar; es sind dies die Herren *Léon Frische*, caporal 45^{m^e} rég. inf. territoriale, 17^e Compagnie, prisonnier à Longwy, le 26 août; famille: M^{m^e} Frische, à Mons, St-Martin (Meurthe-et-Moselle), — und *Anatole Margot*, caporal 45^{m^e} rég. inf. territoriale, 17^e Compagnie; Familie à Billy-les-Mangionnes (Meuse). Der eine ist Kaufmann, der andere Notar.

Besondere Erwähnung verdient das Lazarett, das unter Medizinalrat Chefstabsarzt Dr. Thiersch, dem Sohn des berühmten ehemaligen Leipziger Professors Thiersch, steht. Es wird wissenschaftlich gearbeitet (Bacteriologie und

Röntgenkabinet). Isolierbaracken für Verdächtige, ebenso scharfe Ausscheidung der Siphylitiker in besondere Baracken.

Für Kranke besondere Diät verordnet.

Ein französischer Chirurg hilft mit, er besorgt eine eigene Abteilung. Im Gauzen arbeiten hier 13 ordentliche und 4 Hilfsärzte.

Herr Thiersch teilte uns mit, dass er 1400 Schwerverwundete erhalten habe, von denen nur 68 gestorben seien. Viele Schussfrakturen des Oberschenkels, die gefährlichste Verletzung. Amputationen seien nur 30—40 notwendig gewesen, während 1870-71 bei gleichen Verhältnissen es 100 gewesen wären. Alle Verwundeten sprachen sich ausnahmslos sehr befriedigt aus, man spürt aber auch, dass ein guter Geist im Hause waltet. In einem grossen Saal bringen Variété-Vorstellungen und Konzerte den Verwundeten und Kranken angenehme Abwechslung.

In Königsbrück ist auch die Kontrolle über die Gefangenen eine gute. Eine eigene Kartothek, die sich übrigens fast überall, auch in Preussen und Bayern vorfindet.

Die Post funktioniert gut. Wenn in Paketen Alkohol den Gefangenen geschickt wird, wandert derselbe ins Lazarett, aber dem Paketempfänger sagt ein beigelegter Zettel, dass z. B. eine Flasche Cognac etc. herausgenommen worden sei. Ebenso dürfen keine Zivilkleider den Gefangenen gesandt werden, da dieselben für die Bewachung Schwierigkeiten bieten würden.

Ein Bild der Pietät ist der stille, friedliche Waldkirchhof mit Denkmal.

7. Grafenwöhr.

16. Januar 1915.

10,450 Mann, 10 Aerzte.

Schlecht war das Wetter immer, aber die Besuche in den bayrischen Lagern waren durch ein ganz besonders miserables

Wettererschwert, das Tag für Tag wo möglich noch schlechter wurde. Regen, Schnee, Sturm, Bise, dazu ein elender Schmutz auf den Feldern und Wegen. Dass derartige Wetterverhältnisse eher den Eindruck trüben, liegt auf der Hand. Will man gerecht sein, muss man sich mit einem gehörigen Mass von Phantasie blauen Himmel und Sonnenschein hinzudenken.

In Bayern sind Franzosen gefangen gehalten total 33,744 Mann und 997 Offiziere, die sich verteilen auf

Grafenwöhr	10,450 Mann und	10 Aerzte
Regensburg	1,961 » »	4 Offiziere
Ingolstadt	6,816 » »	897 »
Lechfeld	6,916 Mann.	

Die Gefangenen sind in Mannschaftsbaracken, d. h. in Baracken untergebracht, die in Friedenszeiten deutschen Soldaten als Mannschaftsräume dienen. Ausserdem werden auch Pferdestallungen, die mit Oefen versehen worden sind, verwendet. Diese Stallungen, die massiv, gut und modern gebaut sind, haben für Lagerstätten den Nachteil, dass die Zementböden infolge des anhaltend schlechten Wetters Feuchtigkeit anziehen und dadurch kalt werden. Nur gehörige Mengen Stroh und unbedingt zwei Decken können über diese Uebelstände hinweg helfen.

Das Lager ist im Ganzen gut angelegt. Die Küchen sind nicht so freundlich, wie viele andere, die ich gesehen habe, aber auch hier ist zu sagen, dass es die gleichen sind, die in Friedenszeiten der bayrischen Mannschaft dienen.

Eine Bemerkung möge hier ihren Platz finden, die für alle besichtigten bayrischen Lager gilt: Durchwegs erhalten die Gefangenen dieselbe Brotration von 500 gr. wie in den preussischen und sächsischen Lagern (nur Königsbrück gibt mehr). Während in den erstbesuchten sechs Lagern nie eine Klage laut wurde, die Brotration sei zu klein, hörten wir in den bayrischen Lagern überall denselben Wunsch:

« Mehr Brot. Wir Franzosen essen gerne viel Brot und Gemüse. Lieber wollten wir weniger Fleisch, aber dafür mehr Brot und Gemüse.» Wir haben diesen Wunsch an zuständiger Stelle befürwortet, indem wir empfohlen haben, einen Versuch zu machen, mit den gleichen Geldmitteln die Kost etwas zu ändern. Wir wurden darauf aufmerksam gemacht, dass in Bayern die Gemüse sehr teuer seien, infolge dessen auch mehr Fleischkost genossen werde.

So wünschenswert es wäre, wenn um den gleichen Preis, eine vielen Franzosen zusagendere Kost gegeben werden könnte, so darf den Behörden nicht zugemutet werden, den Gefangenen ausgerechnet diejenige Kost zu verabreichen, welche ihrem Gaumen behagt. Wenn die Gefangenen auch etwas mehr an bayrische Nahrung sich gewöhnen müssen, kann das nicht schaden. Der Gefangene hat nur den Anspruch, ausreichend ernährt zu werden, und das geschieht. Eigentümlich ist aber dieses, nur in den bayrischen Lagern sich äussernde Verlangen nach mehr Brot. Ich finde den Schlüssel dazu nicht. Möglich, dass die hier gefangen liegenden Franzosen aus einer andern Gegend Frankreichs stammen, als die im Norden Deutschlands untergebrachten und darum an eine andere Lebensweise gewöhnt sind.

Ausser der allgemeinen Brotklage haben sich die Gefangenen nicht beschwert, wenn auch deutlich in die Erscheinung trat, dass die Leute im Ganzen mehr Unzufriedenheit zeigten, als in Sachsen und Preussen, und doch ist bei den Vorgesetzten der beste Wille offenkundig vorhanden.

In Bezug auf Postverkehr und Auszahlung der Geldanweisungen herrscht überall dieselbe gewissenhafte Ordnung. Für den Geldverkehr sind Gefangene herangezogen worden, die ihren Dienst zur vollen Zufriedenheit erfüllen.

Als Curiosum sei erwähnt, dass im Offizierskasino zwei französische Hoteldirektoren den Service besorgen. Es wird ihnen angenehm sein, ihnen zusagende Beschäftigung und damit diesen und jenen Vorteil zu haben.

In Grafenwöhr liegen 18 Aerzte. Soviele sind sicherlich nicht notwendig; ich bat, man möchte die Entbehrlichen heimschaffen (Siehe Abschnitt III, § 5).

8. Regensburg.

16. Januar 1915.

1,961 Mann, 4 Offiziere.

An der Donau gelegenes kleines Lager. Neu errichtete Baracken neben schon bestehenden. Die Lagerleitung lässt den Leuten viel Freiheit, sie spielen Karten und treiben allerlei Allotria. Besonders aufgefallen ist mir, wie frisch und gut die Gefangenen aussahen. Eine Stunde Exerzieren am Vormittag geht für Turnen.

Als nach unserer Beobachtung in einer Baracke wenig Stroh vorhanden war, teilte uns der Kommandant mit, dass Stroh genug zu haben sei, die Leute müssten es nur sagen.

Die Brotration wird bei Arbeit auf 750 gr. erhöht. Morgens Milchkaffee. Dreimal in der Woche Fleisch mittags, abends keine Suppe, sondern Wurst oder Käse.

Verschiedene Unteroffiziere, darunter auch ein Herr Pachet, Sohn des Herausgebers der «Illustration», erklärten uns, dass man sich mit Recht nicht beklagen könne, wenn auch die Nahrung nicht nach jedermans Geschmack sei. Uebrigens ist in der Küche tätig ein Koch, der seinen Beruf sonst in Monaco ausübt.

Der französische Pfarrer, dem eine gute Stube eingerichtet worden ist, und der den Seelsorgedienst unter seinen Landsleuten versieht, bezeugte: « Nous sommes très bien soignés. »

Die Krankenstube des Lagers ist heute noch in einem Erdgeschoss untergebracht, es wird aber eine Lazarett-Baracke erbaut.

9. Ingolstadt.

17. Januar 1915.

6,816 Mann, 897 Offiziere.

Alte Festung, die sich weit um die alte Universitätsstadt herumzieht.

Zuerst besichtigten wir das sogenannte Fort Hartmann. Die hier gefangen gehaltene Mannschaft ist auffallend gross und schön, von flotter Haltung, viele sind über 180 cm. gross. Wahre Prachtkerls.

Die Betten sind sauber. Zwei Decken vorhanden.

Das Lazarett hat Ziegelboden, aber der französische Arzt sagte, der Raum sei praktisch, weil die Ziegelsteine leicht zu reinigen seien, überhaupt urteilte er gut über die Behandlung. Nur eines ist's, worüber er sich beschwert. Er sagt, er habe zu der Besatzung von Longwy gehört, man habe versprochen, die Genfer Konvention werde ihm gegenüber eingehalten, nun werde er aber nicht entlassen. Da hier sechs französische Aerzte für 1000 Mann, die in diesem Fort liegen, vorhanden sind, so stände meines Erachtens seiner Entlassung nichts im Wege.

Im Fort IX. sind 356 französische Offiziere, darunter 40 Aerzte. Da im Ganzen in der allerdings weiten Festung Ingolstadt 70 französische Aerzte sein sollen, darf ganz entschieden das durchaus berechtigte Begehren gestellt werden, gemäss dem Hagerübereinkommen (Art. 9) eine grössere Zahl freizugeben. Es hat keinen Sinn, diese Leute an der so notwendigen Ausübung ihres eigentlichen Berufes längern zu hindern. Darunter befindet sich ein kranker Arzt, der trotz zweimaligem Gesuche nicht entlassen worden sei. Solche Leute zurückzubalten hat meines Erachtens keinen Wert und bedeutet eine unnötige Härte.

Die Unterkunftsräume für die Offiziersordonnanzen sind

dunkel. Da die Burschen aber den Offizieren zur Hand sein müssen, und keine andern Räume in diesem Fort zur Verfügung stehen, ist nichts zu machen. Die Lazarette sind jedoch gut.

Die Herren Offiziere genossen viel Freiheit, sie durften auf den Wällen spazieren gehen. Als aber 5 Offiziere einen Fluchtversuch machten, wurden die Freiheiten gekürzt. Die Entwichenen sind wieder eingebracht worden.

Verschiedene Offiziere wandten sich an den spanischen Botschafter, dem sie in erregter Weise ihre Klagen vorlegten. Sie verlangten, behandelt zu werden, wie in Frankreich die deutschen Offiziere behandelt werden, sie seien keine Verbrecher.

Untergebracht sind die Herren recht. Sold bekommen sie einstweilen 60 bzw. 100 Mark — darüber wird noch zu reden sein. — Ob die Freiheitseinschränkung nach dem Fluchtversuch die Herren erregt hat, ich weiss es nicht. Meine Ansicht ist die : Als Offizier gefangen zu sein, ist ein hartes Los, und monatelang zur Untätigkeit verurteilt zu sein ist doppelt schwer in einer Zeit, da das Vaterland aller seiner Söhne so sehr bedarf. Kein Wunder, wenn diese Herren psychisch sehr leiden. Dazu kommt noch, dass sie allein unter sich sind, einander durch ihre Klagen nicht erleichtern, sondern beschweren. Was alles als Unzufriedenheit und Groll sich in ihren Herzen angesammelt hat, das kommt bei der ersten Gelegenheit zur Explosion. Diese Gelegenheit war unser Besuch. Ich verstehe die Psyche dieser bedauernswerten Menschen sehr gut, ich kann mich in ihre Lage hineindenken. Vielleicht würgt auch da und dort noch ein geheimer Vorwurf oder der Gedanke an die militärische Carrière, die einen starken Stoss erhalten hat.

Solche Leute bedürfen als Menschen eine weise Führung. Man darf sie nicht als gefangene Feinde, nur als ritterliche Gegner und Menschen behandeln. Kleine Rücksichten, an sich unschuldiger Natur, können gute Stimmung machen ;

ein freundliches Wort, das den Menschen dem Menschen nahe bringt, löst das Eis der Unzufriedenheit und der ritterliche Sinn des Vorgesetzten findet dankbare Anerkennung. Ich möchte dem diensttuenden Offizier dieses Forts nicht Unrecht tun, ich kenne seine Eigenschaften nicht, ich habe nur das Gefühl, dass die in Fort IX untergebrachten Herren Offiziere unter einem Vorgesetzten, der meine Auffassung teilt, von ihrer Verbitterung zu heilen oder vielleicht gar nicht in diese hineingeraten wären.

Dass nicht alle Offiziere sich benehmen, wie es sein sollte, habe ich selbst gesehen. Die Haltung manches Offiziers vor der Delegation, die sie besuchte, war geradezu abstossend; die Hände in der Tasche, die Cigarette im Munde, ohne Gruss, ein höherer Offizier halb angezogen, ohne Entschuldigung, als man mit ihm sprach, dies zeigte alles nicht von dem sonst an den Franzosen gewohnten *savoir vivre*. Während in anderen Lagern gebildete Soldaten durch ihr feines Wesen die Sympathie des Besuchers rasch gewonnen haben, kam es hier nicht über das Mitleid hinaus. Mögen es auch unglückliche Menschen sein, sie sollten die Würde des Offiziers nicht verletzen, das ist sonst Offiziersgeist. Entgegengesetztes Verhalten stimmt nicht zur Milde. Druck schafft Gegendruck.

Durch einmaligen Besuch vermag niemand klar zu beurteilen, wie sich die Schuld an dieser Unzufriedenheit verteilt. Ein rasches Urteil kann ungerecht und verletzend sein. Es lag mir daran, die Verhältnisse zu schildern, wie sie sich mir zeigten. Ob ich die Wahrheit getroffen, weiss ich nicht. Das waren meine Eindrücke und das Gesagte der Ausdruck meiner Ueberzeugung.

Ein erfreulicheres Bild bot das Lazarett, das in einer grossen, neuen Lokomotivreparaturwerkstätte, die gerade fertig geworden war, als der Krieg ausbrach, eingerichtet wurde. Welcher Gegensatz! Wie kann ein Lazarett mit den vielen Kranken und Verwundeten einen erfreulichen Anblick bie-

ten? Und doch war es so. Helle, luftige, prächtig eingerichtete Räume, frohe, zufriedene Gesichter, lauter Menschen, die glücklich sind, unter kundiger ärztlicher Leitung und treuer Pflege besseren Tagen entgegenzugehen.

Raum ist für 1100 Patienten in 8 Abteilungen. Zur Zeit sind 92 Franzosen in Pflege. Alle Einrichtungen sind tip-top. Closets in modernster Form. Durch 2 Lokomotiven wird die Dampfheizung für das Lazarett besorgt.

10. Lechfeld.

17. Januar 1915.

7500 Franzosen, 3200 Russen.

Etwas müde und abgehetzt kamen wir zu diesem Lager bei einem Wetter zum Gotterbarmen.

Die allgemeinen Verhältnisse, wie Nahrung, Posthesorgung, Unterkunft, Lazarett dieselben wie anderorts. Sanitäre Einrichtungen desgleichen gut. Der grössere Teil, namentlich die Franzosen, sind in den für die eigenen Soldaten bestimmten Mannschaftsbaracken befriedigend aufgehoben und haben dieselben Lagerstätten wie jene. In dem neuerstellten Holzbarackenlager hausen meistens Russen. Diese Baracken sind etwas niedrig. Das schlechte Wetter hielt die Leute grösstenteils in den Baracken fest, dadurch war die Luft schlecht geworden. Den darin wohnenden Russen aber schien das wenig auszumachen. Die Behörden klagten über die Unreinlichkeit der Russen und über die Ungezieferplage, welche sie gebracht hätten. Man kämpft seit Monaten mit aller Macht dagegen an, habe aber den vollen Erfolg noch nicht erreicht. Darin liegt wohl auch der Grund, warum die Franzosen nicht gerne mit den Russen zusammenleben. Ich kann das nach meinen Beobachtungen wohl verstehen.

Im Lechfeldlager wird abends zur Suppe auch ein Stück Wurst regelmässig abgegeben.

Die Leitung des Lagers ist vom besten Willen beseelt, den Gefangenen gerecht zu werden und sie human zu behandeln.

Affallend war eine Beobachtung. In der sogenannten Kantine, wo allerlei Gegenstände, Bedarfsartikel und Nahrungsmittel gekauft werden können, liegen ganze Beigen von Stangenbrot zum Verkauf. Wer also nicht genug hat an seiner Brotration, hat, sofern er Geld besitzt, Gelegenheit, mehr Brot zu kaufen.

In Ingolstadt im Offizierslager klagten die Offiziere, sie könnten kein Brod kaufen, man sage ihnen, man müsse mit dem Brode sparen. Es ist in der Tat unverständlich, dass in einem grossen Mannschaftslager wie Lechfeld, Brod zum Kaufe ausgebaut wird, während in dem kleinen Offizierslager für die paar hundert Mann keines vorhanden sein soll. Da klappt etwas nicht. So etwas muss Unwillen erzeugen. Die uns begleitenden Herren waren mit mir der Ansicht dass da Abhilfe geschaffen werden müsse. Es ist dringend zu wünschen, dass es bald geschehe.

III. Zusammenfassung und Wünsche.

1. Behandlung im Allgemeinen.

Nirgends ist eine Klage laut geworden, dass die persönliche *Behandlung* eine harte oder unfreundliche wäre, im Gegenteil ist viel Lob gespendet worden. Disziplin muss natürlich sein, das verstehen auch die Gefangenen, sie müssten nicht Soldaten sein, aber durch die Heranziehung der Unteroffiziere zum Ordnungsdienst ist ein gutes Mittel gefunden zur Aufrechterhaltung der Disziplin. Im Ganzen

wird den französischen Soldaten auch das Lob zu teil, sie seien willig und anständig.

Gefangensein ist ja für die meisten ein unerfreuliches Los, aber wer vernünftig ist, sagt sich, dass ein Gefangener nicht Ansprüche erheben darf, die über ein bescheidenes Mass hinausgehen. Er weiss eben, dass er Gefangener ist. So sind es denn auch die Gebildeten — und deren gibt es eine grosse Zahl unter den gefangenen Soldaten — die am meisten und weitgehendsten ihrer Zufriedenheit Ausdruck gegeben haben. Unzufriedene findet man auch in Friedenszeiten und überall, wieviel mehr in solch bewegten Kriegzeiten und dazu noch in der Gefangenschaft. Ueber das Gegenteil könnte man sich verwundern.

Die einzelnen Menschen tragen, je nach ihrer Charakteranlage, vielfach auch je nach der Kinderstube, die sie gehabt haben, solches Schicksal, wie die Gefangenschaft, ungleich und mancher kann nur schwer oder ungeschickt sich in seiner Lage zurechtfinden.

Soweit ich beobachten konnte, sind die Lagerkommandanten durchwegs gute und mildgesinnte Männer, die den Gefangenen ihr ohnehin hartes Los zu erleichtern suchen.

2. Unterkunft.

Die neuerstellten Barackenlager sind ein Beweis grosser Organisationsangabe. Man vergesse nicht, dass nie damit gerechnet wurde, soviel Gefangene versorgen zu müssen, und dass infolge dessen in aller Eile die grossen Lager zu bauen waren. In halbfertige Lager strömen schon die Gefangenen, da konnte am Anfang unmöglich alles klappen. Das wird ohne weiteres von den deutschen Behörden zugegeben, aber andererseits muss konstatiert werden, dass stets an der Vervollkommnung gearbeitet worden ist und noch wird und dies mit schönem Erfolge.

Die *Baracken* sind meist sehr praktisch und gut gebaut, auftretende Mängel werden rasch beseitigt. Ueberall ist *Heizgelegenheit*, an einem Ort ist sogar Zentralheizung eingerichtet. Die *Beleuchtung* ist meistens elektrisch, schon wegen der Feuergefahr. Die *Lagerstätten* sind durchwegs gut, bestehen aus Strohsack und zwei wollenen Decken, etwa auf dem blossen Boden muss kein Gefangener schlafen. An den meisten Orten sind Unterkunftsräume und Schlafstätten dieselben, wie für die eigenen Soldaten. Ich habe mir immer gesagt, dass man nicht mehr verlangen könne, als dass die Gefangenen nicht schlechter gehalten seien, als die eigenen Mannschaften. Infolge der grossen Zahl ausgehnter Truppenübungsplätze, die es in Deutschland gibt, wurde eine rationelle Unterbringung der Gefangenen sehr erleichtert. Das kam den Gefangenen sehr zu gut. Die Unterkunftsräume sind nicht überall gleich schön, aber genügend sind sie überall.

Die *Nahrung*, die ich sozusagen überall selbst gekostet habe, muss als gut und ausreichend bezeichnet werden. Ungleichheiten bestehen, aber wer will das verhüten, wo es sich um die Beköstigung von 600,000 Menschen handelt von verschiedener Nationalität und Race, von so ungleicher Herkunft in sozialer Beziehung. Individuelle Versorgung ist nur bei den Kranken möglich, mehr zu verlangen wäre eine Zumutung. Dass es sich gut bei dieser Nahrung leben lässt, beweisen Aussehen und Gesundheitszustand der Gefangenen. Für einen deutschen Soldaten wendet die Militärverwaltung 60 Pfg. im Tage auf, und der gleiche Betrag wird angesetzt für einen Gefangenen. Darf mehr gefordert werden? Mit Recht nicht. Denn dass der deutsche Soldat gut genährt ist, dafür legen die Tatsachen des heutigen Krieges Zeugnis ab.

Die *Kleidung* manches Soldaten fängt an, unbrauchbar zu werden, aber man hilft sich mit Zivilkleidern, die nach einem militärischen Schnitte gemacht und mit gewissen

Abzeichen versehen werden. Wäsche und Unterkleider haben die Leute teils von zu Hause erhalten, teils werden sie ihnen von den Lagerbehörden gratis abgegeben. Ich habe den Eindruck, dass wenn einmal die von Frankreich zu erwartenden Liebesgaben eingegangen und verteilt sein werden, ausreichend gesorgt ist. Schon jetzt hat man durchaus nicht den Eindruck von grossem Mangel. Infolge der überall eingerichteten Waschküchen ist es möglich, die Wäsche in kurzer Zeit wieder zu erhalten.

In den *Kantinen* ist Gelegenheit geboten, allerlei zu durchaus anständigen Preisen zu kaufen. Dass Tabak nicht mehr erhältlich ist, ist ja bedauerlich, aber es lässt sich begreifen, wenn die deutschen Behörden Tabak und Zigarren für ihre eigenen Soldaten im Felde reservieren, kennt man doch die wohltuende Wirkung des Rauchens in den Schützengräben.

In Bezug auf die *Beschäftigung* der Gefangenen darf gesagt werden, dass eine unzulässige Beanspruchung nicht stattfindet, jedenfalls werden die Leute nicht zu gesundheitsschädlicher Arbeit angehalten, und wer schwächlich ist oder unwohl, muss nicht zur Arbeit auftreten. In grossen Lagern ist es natürlich nicht möglich, alle Gefangenen jeden Tag zur Arbeit zu führen, sodass jeder genügend freie Tage hat. Wir haben gesehen, dass für Künstler und Handwerker Beschäftigung in ihrem Beruf möglich ist. Viele werden auch zu Bureauarbeiten auf den Postbureaux oder in den Küchen verwendet. Dass für Beschäftigung gesorgt wird, ist eine Wohltat für die Gefangenen. Nichts ist auf die Länge in physischer und moralischer Hinsicht gefährlicher als Untätigkeit. Der gebildete Mann hat Gelegenheit, durch Lesen und Schreiben sich zu betätigen; der einfache, ungebildete Mann aber bedarf der körperlichen Beschäftigung. Der Offizier darf nicht zur Arbeit angehalten werden, er soll sich selbst beschäftigen. Ob es allen ihr Bildungsgrad erlaubt, ist eine offene Frage, denn es braucht ein gewisses

Mass geistiger Reife und auch der Selbstzucht und Energie. Bücher können sich die Offiziere kaufen, natürlich unterliegen die Anschaffungen der Zensur.

3. Sanitäre Einrichtungen.

Darin leisten alle besichtigten Lager Vortreffliches. Die *Küchen* sind alle nach dem bekannten Typus der Militärmannschaftsküchen erstellt. Allerorts finden sich *Bad- und Doucheeinrichtungen* und *Desinfektionsapparate*. — Die *Aborte* werden in sauberem Zustande gehalten, was bei so vielen üblen Gewohnheiten, die da vorkommen, keine Kleinigkeit ist. Desinfektionsmittel tun ihren sanitären Dienst.

Dank dieser wohlüberlegten Massnahmen ist der *Gesundheitszustand* überall da, wo nicht durch Gefangene, namentlich Russen, Krankheiten eingeschleppt worden sind, ein sehr guter, man darf sagen, ein überraschend guter. Denn wenn z. B. in dem grossen Sennelager bei 20,000 Gefangenen nur 3% Kranke vorhanden sind, ist dies ein hygienischer Erfolg. In Preussen traf ich in Holzminden einen Geheimen Medizinalrat, der alle Lazarette und Krankenzstuben in den preussischen Lagern untersuchen musste, in Sachsen hat das Gleiche die oberste Reichsgesundheitsbehörde getan. Man kann ja wohl sagen, die Triebfeder zu dieser Fürsorge sei Egoismus, man wolle eben damit die einheimische Bevölkerung vor Seuchen bewahren, allein das ist ein sehr gesunder Egoismus, der zudem noch den Gefangenen selbst in hohem Masse zu gute kommt.

Vollends machen die *Lazarette* einen ausserordentlich günstigen Eindruck. Ich spreche nur von den Gefangenenlazaretten, denn dass die gewöhnlichen Lazarette tadellos eingerichtet sind, weiss jederman, aber ich habe manch eines gesehen, das wie ein modernes Spital aussah, mit allen Einrichtungen, welche die moderne Medizin verlangt.

Ich habe denn auch nicht einen französischen Verwundeten oder Kranken angetroffen, der nicht seiner vollen Zufriedenheit Ausdruck gegeben hätte und manch einer hat dankbar dem deutschen Arzte zugelächelt, der ihm, dem Schwerverwundeten, seine sorgfältige ärztliche Hilfe zuteil werden liess und durch seine Kunst ihn vielleicht vor einer Amputation bewahrte. Es werden mir unvergesslich bleiben jene Lazarettbaracken, die so heimelig in ein Föhrenwäldchen hineingebaut sind, mit ihrem dunklen Anstrich und den weissen Fensterrahmen. Und das alles für die Gefangenen.

Es wäre eine schwere Unterlassungssünde, wenn ich nicht diesen prächtigen Lazarettinrichtungen und den Herren Aerzten, wie auch den Behörden, welche die Mittel bewilligt haben, ein besonderes Kränzchen der Anerkennung und des Dankes winden würde.

4. Verkehrseinrichtungen.

Man ahnt nicht, was für eine gewaltige Arbeit die *Brief-* und *Paketpost* erfordert. Alle *Briefe* und Karten müssen gelesen werden, das gilt als eine militärische Massregel, die nicht zu umgehen sei. Ich hegrefe sie. Denkt man, wie lange oft ein Brief braucht, bis er nur im Lager ist. Bis er dann geprüft ist, vergeht wieder Zeit, denn mehr als acht Stunden halten es die mit diesem Dienst betrauten Beamten nicht aus. Daher die Klage, man erhalte die Briefe manchmal sehr spät. Das kann sein, aber nicht durch die Schuld der betreffenden Beamten, die ihr Möglichstes tun. Dass die ausgehenden Briefe einige Tage überhaupt zurückbehalten werden, liegt in der Anordnung, dass die Briefe in dem Zeitpunkt, da sie den Adressaten erreichen, keine aktuelle Bedeutung mehr haben sollen.

Wenn man mit eigenen Augen gesehen hat, was für eine Unmenge von Briefen und Karten 10—20,000 Gefangene,

die keine dauernde Beschäftigung haben, zusammenschreiben, dann begreift man manche Verzögerung. An gutem Willen der Fertigungsbeamten fehlt es sicher nicht. In den Bureaux herrscht überall Ordnung. Ueberall werden Gefangene in den Postbureaux beschäftigt, oft sind es 10—20, die Briefe sortieren.

Ein gleiches gilt von der *Paketpost*, die ebenfalls eine gewaltige Arbeit zu bewältigen hat. Alle Pakete werden geöffnet und der Inhalt untersucht. Wer will die Vorsicht tadeln?

Peinlich genau wird es allerorts mit den *Geldsendungen* gehalten. Jede Geldsendung wird eingetragen und der Empfänger hat bei Erhalt des Geldes zu quittieren. Ich darf ruhig behaupten, dass jeder seine Sache erhält. Die Behörden können zu gegebener Zeit jeden erhaltenen Betrag und jede Auszahlung ausweisen, vorausgesetzt natürlich, dass die Sendung richtig eingegangen ist.

Ich sprach schon früher von der *Kartothek*, wie sie die einzelnen Lager eingeführt haben. Alphabetisch geordnet liegen die Karten mit allen wissenswerten Angaben über jeden Gefangenen auf, ein Griff in das Regal und jede Auskunft über den betreffenden Mann steht zur Verfügung des Interessenten. Natürlich bringen Dislozierungen und Nachschub neuer Gefangener immer neue Arbeit.

Die Sammelstelle für alle diese Personalnotizen ist das Nachweisbureau im Kriegsministerium in Berlin, wo mit der Aufstellung der Listen der Gefangenen und Zivilinternierten beständig 700 Personen beschäftigt sind. Wer in Deutschland gefangen ist, gleichgültig in welchem Lager, ist hier ausfindig zu machen. Wer sich nicht vorfindet, von dem ist leider zu fürchten, dass er nicht mehr unter den Lebenden sei. Es soll allerdings auch vorkommen, dass Leute einen falschen Namen angeben. Wenn dies der Fall ist, wer trägt dann die Schuld, wenn die Angehörigen in Kummer und Sorge sind?

5. Wünsche.

Neben den jeweils am betreffenden Orte angebrachten Bemerkungen und Wünschen nahm ich in der Sitzung des Hilfsausschusses vom 14. Januar 1915 die Gelegenheit wahr, einige Hauptwünsche geltend zu machen und die zuständigen Behörden um wohlwollende Berücksichtigung zu bitten.

Es betrifft dies zunächst die *Vermittlung der Korrespondenz* nach den von Deutschland besetzten Gebieten. Ich regte an, ob nicht durch die deutsche Feldpost nach jenen Gegenden Briefe spediert werden könnten. Soweit es sich um Ortschaften handelt, die nicht zusammengeschossen sind, wurde dies als möglich angesehen; in Dörfern aber, die in Trümmern liegen, wohnt niemand. Es wird in sehr vielen Fällen überhaupt nicht möglich sein, Nachrichten nach diesen Gegenden zu vermitteln, weil viele der Angehörigen der in Deutschland Internierten eben nicht mehr an ihrem alten Domizil sich aufhalten, sondern, wer weiss wohin, gestrichelt sind.

Weit erfolgreicher, als diese in vielen Fällen beim besten Willen leider einfach unausführbare Nachrichtenvermittlung schien mir — und darauf habe ich die Aufmerksamkeit des Berliner Komitees besonders gerichtet — dass diese *Zivilgefangenen*, soweit es *Frauen, Kinder* und *nicht waffenfertige Männer* betrifft, mit Frankreich ausgetauscht werden. Man kann es vom militärischen Standpunkte aus begreifen, dass man in den besetzten und beschossenen Gegenden diese Leute wegschaffen musste, sie hatten kein Heim mehr, über die Schlachtlinie hinüber nach Frankreich konnten sie auch nicht, so internierte man sie eben in Deutschland. Mein Vorschlag ging nun dahin, es seien diese bedauernswerten Leute der französischen Regierung zur Verfügung zu stellen, wogegen internierte Deutsche der gleichen

Kategorie in derselben Weise an Deutschland aushingegen werden sollten. Die Herren des Hilfsausschusses, insbesondere der Vertreter des Kriegsministeriums, betonten wiederholt, Deutschland sei jederzeit für einen solchen Austausch zu haben. Es wird Sache des Internationalen Komitees sein, die Angelegenheit weiter zu verfolgen. Verständnis und guter Wille sind hiezu in Deutschland vorhanden.

Vom Internationalen Komitee werden die *Listen der Kriegs- und Zivilgefangenen* und des gefangenen *Sanitätspersonals* gewünscht. Ich habe die Bitte erneuert und hierauf die bestimmte Zusicherung erhalten, dass, soweit dies nicht bereits inzwischen geschehen ist, diese Listen komplett folgen sollen. Wenn dieselben bisher nicht lückenlos waren, so lag der Grund in der Unmöglichkeit, sie so rasch zu erstellen. Die Arbeit ist nämlich eine ganz enorme.

Ich hoffe, das Sie in dieser Beziehung das Erbetene in der gewünschten Vollständigkeit erhalten werden.

Ausser der Heimbeförderung der Zivilpersonen der bezeichneten Kategorie legte ich ganz besonders den Herren des Ausschusses die Notwendigkeit der *Entlassung der französischen Aerzte*, soweit sie nicht dringend für französische Verwundete notwendig sind, an's Herz. Die in meinem Berichte oben angegebenen Fälle gaben mir für mein Begehren die Begründung. Es sind viele Aerzte zurückgehalten, die durchaus entbehrlich wären.

Vom Vertreter des Kriegsministeriums wurde mir entgegen, dass Deutschland keinen Ueberfluss an Aerzten habe und dass es nicht mehr als billig sei, wenn die gefangenen Aerzte sich ihrer Landsleute annehmen. Im Ferneren betonte er, dass Russland keine deutschen Aerzte freigebe.

Ich gebe zu, dass, wo Mangel an Aerzten ist, die dringend benötigte Zahl französischer Aerzte behalten werden kann und soll (vide Art. 1 der Konvention), aber Aerzte untätig in Gefangenschaft zu halten, ist im Widerspruch mit der Genferkonvention.

Das Internationale Komitee vom Roten Kreuze möchte ich bitten, unter Bezugnahme auf meine Verhandlung die Heimbeförderung dieser Aerzte zu erbitten.

Auch in Bezug auf die *Geistlichen* wäre zu wünschen, dass diejenigen Herren, die nicht für die Seelsorge und den Kirchendienst unter den Gefangenen benötigt werden, entlassen würden. Es entspricht dies dem Art. 9 der Konvention von 1906.

Endlich bat ich um eine bessere Regelung der *Soldfrage*. Französische Offiziere behaupten, dass ein deutscher Offizier, der in Frankreich gefangen sei, mehr Sold erhalte, als ein französischer Offizier in Deutschland. Ich glaube, die Behauptung ist richtig. Der Vertreter des Kriegsministeriums sprach aus sofort seine Bereitwilligkeit aus, die Frage zu prüfen. Er gab ohne weiteres zu, dass etwas nicht recht stimme, zwischen der preussischen Verordnung, die vor 1907 erlassen worden sei und dem Haager Uebereinkommen von 1907 bestehe eine Discrepanz.

Es darf also gehofft und erwartet werden, dass die Soldfrage zu beider Parteien Zufriedenheit in nächster Zeit geregelt werde.

Wenn das Internationale Komitee auch auf diese Frage seine Aufmerksamkeit richten würde, wäre ich dem Komitee dankbar.

Die *Verteilung der Liebesgaben* aus Frankreich geht ihren Gang. Für die grössten Bedürfnisse ist durch die deutschen Behörden in verdankenswerter Weise gesorgt worden. Neuer Bedarf wird sich zeigen. Mit den 250,000 Franken und mit Naturalgaben im gleichen Betrage wird sich in ausreichendem Masse den Gefangenen für lange Zeit helfen lassen.

6. Schlusswort.

Soll ich alle die empfangenen Eindrücke zusammenfassen, so muss ich in aufrichtiger Ueberzeugung bekennen, dass

mein Gesamteindruck ein sehr guter ist. Ich glaube, von mir sagen zu dürfen, dass ich während des ganzen Krieges nie einseitig Partei für eine der kriegführenden Mächte ergriffen habe, dass ich mich stets bemühte, beiden Teilen die Gerechtigkeit des Urteils wiederfahren zu lassen, die man von einem gebildeten Neutralen, der sein Verständnis für die in Frankreich und Deutschland geschaffenen und gepflegten Kulturwerte durch den Krieg nicht verloren hat, erwarten darf. Ich bin Ihrem Mandate gemäss nach Deutschland gegangen, indem ich mir Herz und Auge offen hielt für das, was mir entgegentrat, ich suchte zu verstehen und bemühte mich, in korrekter Weise die Dinge zu schildern, wie sie in Wahrheit sind. Ich schied von Deutschland mit dem freudigen Gefühle, Ihnen berichten zu können, dass nach dem, was ich geschaut, die französischen Gefangenen eine humane Behandlung erfahren. In so bewegten Zeiten mögen Irrtümer und Fehler gemacht werden, aber Alles in Allem tut Deutschland an den gefangenen Franzosen seine Pflicht. Vergesse man nie, der Zustand des Gefangenseins ist mit tiefem Seelenschmerz verbunden, aber ich habe den Eindruck, dass auch diesem gegenüber der Deutsche ritterlich denkt und handelt.

Mit vorzüglicher Hochachtung

Der Berichterstatter :

A. EUGSTER, Nationalrat,

Delegierter des Internationalen Komitees vom Roten Kreuz,
in Genf.

III.

BERICHT

des Oberstleutnants Dr. C. von MARVAL, Delegierten des Internationalen Komitees, über seine Besuche der Lager der deutschen Kriegsgefangenen in dem IX., X. und XI. Bezirk (Westfrankreich: Bretagne, Vendée und Touraine) im Januar 1915.

I. Reise.

A. - ALLGEMEINER BERICHT.

Ich muss vor allem sagen, dass die französische Regierung meine Mission sehr erleichtert hat, indem sie mich ermächtigte, alle militärischen Gefangenenlager zu besuchen, und indem sie den Generälen, Kommandanten der Bezirke den Befehl erteilte, mir die Besichtigung « mit *allen* Mitteln zu erleichtern, die die Notwendigkeiten des Dienstes und militärischen Vorschriften gestatten. »

Folglich bin ich nicht nur überall in der liebenswertesten Weise empfangen worden, sondern man hat mir auch die Ordonnanzoffiziere zur Verfügung gestellt, die mir nützlich waren, und die oft notwendigen Automobile. Ich

habe Freiheit gehabt, zu gehen, wohin und wie ich wollte, ohne jede Einschränkung.

Es ist mir möglich gewesen, in voller Freiheit und Vertraulichkeit mit gleichviel welchen Gefangenen zu sprechen, mit Offizieren höheren und niederen Ranges, Unteroffizieren oder deutschen Soldaten, und ich habe weitgehendst von dieser Ermächtigung Gebrauch gemacht.

Ich habe von Zivilisten nur die gesehen, die ich in den militärischen Gefangenenlagern traf. Es handelt sich dann insbesondere um militärpflichtige Deutsche oder Österreicher-Ungarn, die bei ihrer Ankunft von überseeischen Ländern in französischen Häfen (oder auf offener See) abgefangen und um Schiffer, die auf Transportsschiffen in den französischen Kanälen festgenommen wurden.

Diese Zivilgefangenen werden im allgemeinen auf dieselbe Weise behandelt wie die Militärgefangenen, bekommen aber keine Löhnung.

Die französische Vorschrift über die Kriegsgefangenen (von 1908) wird in den Konzentrationslagern in beinahe gleichförmiger Weise angewandt. Ich habe jedoch die Gefangenen auf Ehrenwort nirgends die Vorrechte genießen sehen, die von den Internationalen Vereinbarungen vorgesehen sind. Das rührt teils von der Einrichtung der Orte, teils von der Feindseligkeit der Bevölkerung her, aber ich werde später die Organisation eines Lagers beschreiben, wo sie eine relative Freiheit genießen. Vom 3. Januar 1915 ab lassen die Franzosen diese Art gefangener Offiziere (auf Ehrenwort) nicht mehr zu, weil sie erfahren haben, dass dieses Verfahren in Deutschland nicht angewandt wird.

Ich füge, ehe ich auf Einzelheiten eingehe, hinzu, dass es mir schien, als ob überall die Offiziere, die von dem Bezirkskommandanten damit betraut waren, die Organisation und Unterhaltung der Lager zu überwachen, und die meisten der Kommandanten dieser Plätze sich befleissigt haben, die materiellen und moralischen Umstände zu ver-

bessern, in denen die Gefangenen leben müssen. Es haben diesbezüglich grosse Verbesserungen stattgefunden, betreffs der Wohnung. Gewisse als schlecht befundene Plätze sind aufgehoben worden (Vitré, Lorient, Belle-Ile) oder zum Teil geräumt, um Platz zu schaffen, für die Gefangenen, die dort bleiben mussten (Fougères, Tours, Quiberon etc.....).

Ausserdem muss ich hinzufügen, dass die im Verlauf meiner Reise gesammelten Klagen niemals vor kurzem geschehene Tatsachen betrafen.

Man hat sich bemüht, den Männern Arbeit zu verschaffen, Werkstätten herzustellen (nach dem Vorbild von Montfort, wo es Werkstätten für Hufschmiedearbeiten, Sattler-, Klempner-, Schuhmacherwerkstätten, etc. gibt) oder Zimmerplätze zu eröffnen. Zu diesem Zweck hat man die Gefangenen in Korporalschaften von 25-300 Mann eingeteilt, die in solche Oertlichkeiten einquartiert worden sind (Weiler, Dörfer), die in der Nähe ihrer Arbeit sind. Ich habe oft Gelegenheit gehabt, diese Kolonien mit der Wiederherstellung von Wegen, Ausbesserung von Dämmen, Ausbeutung von Steinbrüchen oder sogar landwirtschaftlichen Arbeiten beschäftigt zu sehen.

Die Bezirks-Militärverwaltungen sind besonders in letzterem Falle darauf bedacht, den Gefangenen passende Quartiere zu verschaffen (Pachthöfe, die mit einer leicht zu überwachenden Umzäunung umgeben sind), eine reichliche Ernährung, kleine Ortslazarette, gutes Wasser, was manchmal schwierig ist, und anständige Wasserklosets.

Wenn die Arbeit so eingerichtet ist, bekommen die Gefangenen ein kleines Gehalt, gewöhnlich 2-4 centimes die Stunde, d. h. 1.20 bis 2.40 Fr., die man ihnen am Ende der Woche auszahlt. Manchmal wird der Lohn nicht dem Arbeiter ausgehändigt, sondern geht in die gewöhnliche Kasse, und dient so dazu, die Nahrung zu verbessern, manchmal sogar denen, die es verdient haben, ein Viertel Wein zu gewähren.

Bis vor wenigen Wochen gestattete die französische Regierung jedem Gefangenen — wie dem gemeinen Soldaten in Frankreich — den Tabak und ein kleines Taschengeld. Als eine, durch die Gegenseitigkeit bedingte Massnahme finden diese Vergünstigungen nicht mehr statt und die Ernährung der deutschen Gefangenen ist seit Mitte Januar ein wenig vermindert worden.

Ueberall, wo Epidemie-Gefahr besteht, sind die gefangenen Soldaten und Offiziere sorgfältig gegen Typhus geimpft worden; allen grossen Lagern sind französische Militärärzte beigegeben, die mit einigen Ausnahmen (Dinan) gewissenhaft ihre Pflicht erfüllen.

Einige dieser Lazarette (Belle-Ile, Dinan) ermangeln der Bequemlichkeit, sind zu klein, oder besitzen nicht alle notwendigen Medikamente; ich habe mir erlaubt, diese Mängel anzugeben, und ich weiss, dass man ihnen sofort abgeholfen hat.

Es ist mir nicht zulässig erschienen, dass Schwerverwundete in einfachen Lazaretten von Konzentrationslagern behandelt werden. Die überwachenden Aerzte, die ich hierauf hingewiesen habe, haben hiervon angeblich keine Kenntniss gehabt, wollen aber dafür Sorge tragen, dass die Schwerverwundeten oder Schwerkranken in die Hilfsspitäler des Bezirks übergeführt werden. Die erforderlichen Massnahmen sind seitdem getroffen.

Ich werde in dem, was folgt, nur das berichten, was ich selbst gesehen und selbst festgestellt habe, weil es mir möglich war, alles, was ich wünschte, zu sehen und zu besichtigen. Ich werde mich nicht bei zurückliegenden Klagen aufhalten, die oft von Gefangenen vorgebracht wurden, mit denen ich immer, ohne jede Einschränkung, deutsch gesprochen habe. Alle in der Tat, sowohl die Offiziere, die mir sagten, dass sie von der Bevölkerung beschimpft oder während ihres Transportes gefesselt worden waren, als die Soldaten, die mir Misshandlungen anzugeben

hatten, freuten sich zu bestätigen, dass das alles vorbei wäre und dass diese Tatsachen, (manchmal durch ihr eigenes Betragen hervorgerufen) sich seit langer Zeit nicht mehr wiederholt hätten.

Die Beziehungen zwischen den bewachenden Offizieren und Unteroffizieren und den Gefangenen sind mir immer gut erschienen, manchmal vortrefflich, ja selbst von einer gewissen ausgeprägten Gutmütigkeit. In einigen Lagern gelangen die Soldaten, deren man sicher ist, sogar dazu, eine gewisse Freiheit zu geniessen. Mit Karten versehen, verkehren sie fast frei in einem bestimmten Bereich, machen die Postbestellungen ohne unmittelbare Ueberwachung, begeben sich an ihre Arbeit ohne Begleitung (Belle-Ile, Le Palais).

Im allgemeinen interessieren sich die Kommandanten der Lager für ihre Gefangenen, verschaffen ihnen gerne Erleichterungen durch Zulage von Nahrung, Kleidungsstücken etc. Die Sendungen des Deutschen Roten Kreuzes sind genau verteilt worden: die Oeffnung der Wagen und Pakete vollzieht sich in Gegenwart französischer Offiziere, Vertreter des Französischen Roten Kreuzes und gebildeter deutscher Unteroffiziere und Soldaten, die die Verteilungs-Bescheinigungen unterzeichnen. Ueberall sind es die Bedürftigen, die in erster Reihe die Wohltat dieser Sendungen geniessen.

Ich habe mehrmals Gelegenheit gehabt (Belle-Ile, Issoudun) zu bestätigen, in welchem Zustand körperlicher Unterlegenheit sich die kürzlich angekommenen Gefangenen ihren seit längerer Zeit internierten Kameraden gegenüber befanden. Während die ersteren abgezehrt, abgemagert und bleich aussahen, hatten die letzteren ein sehr erfreuliches Aussehen von Gesundheit. Pausbackig, gebräunt, kräftig und manchmal die Freude am Leben ausströmend, flossten diese Gefangenen wirklich kein Mitleid ein. Mehrere, die ich fragte, ob sie Klagen vorzubringen hätten, suchten

lange und fanden keine andere Antwort als: « Das Ungeziefer ».....

Die Offiziere werden verhältnismässig strenger behandelt als die Unteroffiziere und die Soldaten. Ihr Wohnraum ist gewöhnlich klein, schlecht gelüftet, schlecht beleuchtet. Sie sind in Türmen (Fougères, Brest etc.) in Klöstern, deren Zellen sie einnehmen (Cholet) zu zweien oder zu dreien; in Kasematten, wo es an der geringsten Bequemlichkeit fehlt (Châteauneuf). Sie können jedoch ihre materielle Lage verbessern, indem sie sich kaufen, was ihnen unentbehrlich ist: Stühle, Tische, Decken, Kleidungsstücke, Unterkleidung, Oefen, Waschbecken, Krüge, Lampen, Spielkarten, verschiedene Spiele, Musikinstrumente. Ich habe zweimal Klaviere in ihren Speisezimmern gesehen, Violinen, häufig Gitarren und Mandolinen.

Manchmal sind sie gezwungen, gänzlich ihre Heizung zu bezahlen (Cholet), häufig bezahlen sie einen Ueberschuss für Brennmaterial, der ihnen gestattet, in den von ihnen bewohnten Räumen eine sehr angenehme Temperatur zu haben. Einige Klagen über Raummangel bei ihren Spaziergängen scheinen mir gerechtfertigt (Brest, Belle-Ile, Châteauneuf, u. andere), aber die Kommandanten der Lager haben mir erklärt, dass sie die Offiziere der Feindseligkeit der Bevölkerung wegen kaum ausserhalb der Umzäunung begleiten lassen könnten. Ich glaube, dass sich auch das bessern wird. Ich habe in der Tat einen sehr ausführlichen und vollständigen Bericht gesehen, der die Verfügbarkeit mehrerer Hotels (mit 214 Betten) auf einer Insel für gefangene Offiziere auf Ehrenwort vorsieht. Eine grosse Anzahl würde nicht zögern, sich dort unterbringen zu lassen.

Gegenwärtig ist der Preis der den Offizieren und Soldaten verkauften Lebensmittel verhältnismässig normal. Ich habe ein Liter Milch (vorzüglich) zu 30 centimes, ein Pfd. Butter zu 2 Fr. aufgezeichnet. Der Preis der Kleidungsstücke ist sehr mässig erhöht. Wenn der Preis der frischen Eier 20 cent.

für das Stück beträgt, und wenn in Cholet der Liter Petroleum 60 cent. kostet, so mag das wohl davon herrühren, dass diese Artikel im Lande selten sind.

Die Offiziere kaufen den Wein, den sie wünschen, und die Mineralwasser nach ihrer Wahl. Der Pensionspreis, den man ihnen für die drei Mahlzeiten abnimmt, schwankt zwischen 75 und 125 Fr. monatlich.

Ich habe das sehr saubere und gute Essen oft gesehen und gekostet.

An vielen Orten sind in den Lagern Kantinen eingerichtet, sowohl für die Offiziere als für die Soldaten, wo man kaufen kann: Zigarren, Zigaretten, Tabak, Brot, Chokolade, Konfekt, Bäckereien, etc. Die Offiziere (deren Gehalt von 75 Fr. durch die Pension verausgabt wird) bekommen 25 Fr. wöchentlich in Anrechnung auf die Summen, die ihnen zugewandt worden sind. Dieses Taschengeld ist bei den höhern Offizieren auf 50 Fr. erhöht. Nirgends, in den 17 besuchten Lagern, habe ich ernstliche Klagen gehört; fast überall, im Gegenteil, haben die deutschen Offiziere, Unteroffiziere und Soldaten sich über die Art, in der sie behandelt werden, lobend geäußert, und diese Erklärungen waren durchaus spontan.

Wenn die Offiziere oft eng untergebracht sind, ist es mit der Mannschaft ebenso. Die Lagerstätten lassen manchmal zu wünschen übrig: die Streu ist in vielen Lagern dünn, manchmal feucht, oft voller Läuse. Man ersetzt sie gegenwärtig durch Strohsäcke aus imprägnierter Leinwand, und man legt auf die oft feuchte Erde einen Gitterholzboden. Die unter dem Zelt liegenden Männer (Coetquidam, Belle-Ile, Ile-Longue, Tours, etc.) sind Bronchitis und Rheumatismus ausgesetzt, diejenigen, die in Kasematten und alten Klöstern sind, ermangeln manchmal der für die Nacht nötigen Kubikzahl Luft. Dank der Einteilung in Kolonien-Arbeit und der Abreise zahlreicher Gefangener nach Nord-Afrika kann man den Zurückbleibenden jetzt mehr Platz

einräumen. Die Unteroffiziere sind, fast immer in besonderen Zimmern, gut untergebracht.

Die Höfe für die Mannschaften sind geräumig; oft sind es weite Höfe und grosse Gärten. Die W.-C. sind in genügender Anzahl draussen angebracht. Tonnensystem.

Wenn die Qualität des Wassers zu wünschen übrig lässt, wird es filtriert oder gekocht und in durchaus genügender Menge serviert. Manchmal werden grosse Verteilungen von gezuckertem Tee veranstaltet und von den Leuten sehr geschätzt. In manchen Lagern fehlt es an Waschwasser und an Wasser, um die Wäsche zu waschen. In Belle-Ile-en-Mer ist das Wasser selten und Abteilungen von 50 Mann tun nichts anderes als von entfernten Brunnen Wasser holen.

Im allgemeinen hat jeder Mann seine Decke, sehr klein und oft sehr abgenützt; es fehlt aber in einigen Lagern daran, und das Rote Kreuz wird gut daran tun, jeder Sendung welche beizufügen; die verteilten sind sehr willkommen gewesen. Die Kleidungsstücke sind noch genügend; der Kriegsminister lässt gegenwärtig Blusen aus grauer Wolle herstellen, die ununterbrochen an die Gefangenen verteilt werden, die sie brauchen. Man hat denen, die daran Mangel litten, schon Arbeitshosen zugestellt; und in vielen Lagern erhält jeder Mann bei seiner Ankunft ein bis zwei warme Hemden.

Die Sendungen von Unterkleidern werden immer nützlich sein. Die Soldaten tragen Holzschuhe nach der Landessitte, und bei der Feuchtigkeit der Erde in der Bretagne sind diese Schuhe vorzüglich. Sie werden von der Intendantur geliefert.

Nichts zu bemerken hinsichtlich der Gesundheit. Keine Epidemie in den Lagern. Einige Fälle von Scharlach, Diphteritis, Durchfall oder Paratyphus sind in den Lazaretten isoliert worden.

Bezüglich der Zerstreungen habe ich die Gefangenen « Reckturnen », « Blindekuh », « Barren » spielen sehen.

Unter den Zelten findet man aus Deutschland gekommene Spiele: Schach, Dame, Karten, Domino, etc.

Die Gottesdienste sind im allgemeinen für die Katholiken eingerichtet; es ist schwieriger, den Protestanten einen deutschen Gottesdienst zu verschaffen. Bezirks-Vereinigungen beschäftigen sich auch damit, den Gefangenen Seelsorge zu verschaffen.

Die Pakete (die in der ersten Zeit der Gefangenschaft von den Absendern sehr schlecht gemacht zu sein schienen) sind oft offen, aufgerissen und unvollständig angekommen; seit vielen Wochen werden die Sendungen unversehrt und regelmässig abgeliefert. Keine Klage in diesem Punkte, weder bei den Geldsendungen, die in grosser Zahl stattfinden. Hier ein Beispiel: die 2800 Gefangenen von Belle-Ile-en-Mer haben vom 9. Dezember 1914 bis 11. Januar 1915 mehr als 8000 persönlich zugesandte Pakete, 52 Kisten vom Roten Kreuz in Deutschland, und nahezu 70,000 Fr. Anweisungen seit Anfang ihrer Internierung erhalten.

Ich habe mehrmals der Verteilung der Pakete (Coetquidam, Issoudun, etc.) beigewohnt und ich habe konstatieren können, wie sehr der Inhalt der von zu Hause erhaltenen Pakete die Existenz der Gefangenen verbessern kann. Was an Würsten, Speck, Knorruppen, Käse, Äpfeln, Nüssen, Zigarren etc. herausgeht, spottet jeder Beschreibung.

Wenn ich hier einige bedauerliche Tatsachen, die man mir erzählt hat, nicht verzeichne, so ist es, weil sie mir einzeln erscheinen und man sich hüten muss, zu verallgemeinern. Diese Tatsachen sind übrigens erledigt und wenig zahlreich.

Ich kann bestätigen, dass in den 17 Lagern, die ich eben besucht habe, die Behandlung der Leute sehr human ist, die Ernährung gut zubereitet, oft sehr einförmig, aber genügend. Wenn ich nun noch hinzufüge, dass bei Befragen in einem Gefangenenzimmer, welche Klagen die Gefangenen vorzubringen hätten, von 5 Mal ich 4 Mal die gleichklin-

gende Antwort erhielt: « Gar keine », so wird man verstehen, dass das Los der deutschen Gefangenen in diesem Teile Frankreichs, in der Bretagne, Vendée und Touraine zwar zweifellos einer Annehmlichkeit entbehrt, die man aber Kriegsgefangenen nicht zu gewähren pflegt, dass aber das Leben dieser Leute völlig erträglich, sogar relativ angenehm ist.

B. - SONDERBERICHTE

über 17 Gefangenenlager und einige Lazarette im
IX., X. und XI. Bezirk

Enthaltend : 342 deutsche Offiziere,
 13,943 Unteroffiziere und Mannschaften,
 1,040 militärpflichtige Zivilgefangene.

Im ganzen : 15,325 Mann.

Fougères (Bretagne).

13. Januar 1915.

129 Offiziere
12 Soldaten (Ordonnanzen).

Wohnung. Kahle, schlecht beleuchtete Säle eines Schlosses im Vaubanstil; Wasserklosets, die zu wünschen übrig lassen, grosser Hof mit Bäumen.

Kost. Wird durch die Hôtels geliefert, ebenso Wein und Mineralwasser. Sie ist reichlich und gut, sehr appetitlich; nach den Mahlzeiten schwarzer Kaffee.

Lager. Pritschen mit einer Matratze, die alle dicht aneinander stehen.

An *Kleidung* haben die Gefangenen, was sie brauchen, aus der Heimat erhalten, denn die Sendungen sind an sie regelmässig zur Verteilung gekommen.

Gesundheitszustand der Gefangenen. Gut. Sie sehen blühend aus. Keinerlei Arbeit. Spiele aller Art, Klavier, Spaziergänge in freier Luft in dem weiten Hofe (ungefähr

120 m. lang, 80 m. breit). Jeden Sonntag um 9 Uhr katholische Messe. Mehrere protestantische Gottesdienste haben stattgefunden. Der Briefverkehr wird als Vergeltungsmassregel begrenzt werden. 32 Offiziere werden am 16. d. M. anderweit übergeführt, um für die anderen Platz zu schaffen. Alle haben die Schutzimpfung gegen Typhus erhalten.

Montfort (Bretagne).

14. Januar 1915.

1500 Mannschaften.

Wohnung. Ausreichende Säle, Wasserklosets gut. Grosse, durch die Gefangenen gepflegte Gärten. Höfe mit Kamelien und Rhododendren. Gekochtes Wasser in sehr reicher Menge zur Verfügung. In den Höfen Becken zum Waschen und alle 9 Tage Wäsche im Fluss.

Kost. 2 Mahlzeiten täglich (sehr schönes Fleisch), um 2 Uhr Thee mit Zucker und Brot.

Lager. Voll ausreichend (Strohsäcke).

Decken. Für die 1500 Mann; es fehlen ungefähr 100. Die Gefangenen tragen selbst gefertigte Holzschuhe. Es mangelt an Unterkleidern.

Gesundheitszustand. Ausgezeichnet. Bis jetzt kein einziger Todesfall. Allgemeine Impfung gegen Typhus.

Gestatteter Briefverkehr. 3 Karten und 1 Brief (alles mit Bleistift) monatlich.

Sendungen. Treffen verspätet ein. Indessen erzählt mir ein Unteroffizier, dass er von seiner Frau einen Brief aus Hannover vom 1. Januar 1915 (also nach 14 Tagen) erhalten habe. Jeder arbeitet. Vortreffliche Organisation. Gute Laune und frische Arbeit überall. Fast keinerlei Bestrafung. Zwei Mann sind ausgebrochen, aber zurückgeholt worden; sie werden nach Corsika übergeführt.

Montfort ist eine wahre Arbeitskolonie; je nach ihrem

Beruf beziehen die Arbeiter einen täglichen Lohn von etwa 40 cent. der ihnen am Ende jeder Woche ausgezahlt wird. Der Ueberschuss des Wochenarbeitslohnes wird ihnen gutgeschrieben und bei Entlassung aus der Gefangenschaft ausgehändigt werden. Es finden sich in Montfort Werkstätten von Sattlern und Kummetmachern, Holzschuhmachern, Klempnern mit autogener Schweissung, Hufschmieden, Schneidern, Schuhmachern, ausserdem Gärtnern, Steinbrechern, Chausseearbeitern. Die, welche kein Handwerk verstehen, lernen solches oder sind als Tagelöhner tätig.

Auf beiden Seiten ist guter Wille vorhanden. Die Offiziere, die dem Lager vorstehen, sind beliebt und behandeln die Gefangenen mit Bestimmtheit, aber mit Milde; manchmal dringt die Güte durch. Ich denke, dass es schwer ist, Mehr und Besseres zu schaffen, als was sich hier allmählich gebildet hat.

Coetquidan (Bretagne).

14. Januar 1915.

Militärgefangenenlager, 2300 Mannschaften.

Wohnung. Runde Zelte je mit 10 Mann. In wenig Tagen werden 700 Mann in behaglichen Holzbaracken schlafen. Wasserklosets sehr gut. Gutes Wasser.

Kost. Wird in 4 schönen Küchen von den deutschen Soldaten selbst zubereitet. Die Gefangenen sehen gut genährt und blühend aus. Vorzügliches Weissbrot.

Lager. Streulager auf kleinen Gestellen in den Zelten. Alle Gefangenen haben Decken, die stark abgenutzt sind. Sie tragen Holzschuhe. Werkstätten für Reparaturen von Kleidern und Schuhwerk.

Allgemeine Impfung. Gegen Typhus. Durchschnittlich 12—20 Kranke im Lazarett, das gut eingerichtet ist. *Wenig Ungeziefer.*

Arbeit. Für alle, im Gefangenenlager selbst und Umge-

bung. Chaussee- und Zimmerarbeiten, Verbesserungen des Lagers, Steinbruckarbeiten.

Gegen 600 Pakete kommen durchschnittlich wöchentlich an.

Eine katholische Kapelle ist im Lager errichtet.

Die Gefangenen verdienen bis zu 25 Fr. wöchentlich. Der Betrag wird ihnen vom Wagenmeister verrechnet.

Liebesgaben. Wünschenswert für 300—400 gefangene Bedürftige (warme Unterkleidung).

Eine einzige, ausserst lockere Umzäunung von Stacheldraht umgibt das Lager.

Châteauneuf (unweit Saint-Malo).

15. Januar 1915.

50 Offiziere

12 Soldaten (Ordonnanzen).

Wohnung. Kasematten gewölbt, kalkgeweisst, trocken und geräumig. Wasser gut. Weite Plätze ohne Ausblick, grosse Bäume.

Kost. Ein Gasthofsbesitzer von Saint-Malo wird die 3 Mahlzeiten für 75 Fr. monatlich liefern.

Lager. Betten, wollene Matratzen, anständiges Bettzeug. In dieses neue Lager sollen am 16. Januar 32—40 Offiziere aus Fougères und 20—30 Offiziere aus Vitré wegen dortiger Ueberfüllung kommen.

Dinan (Ille-et-Vilaine). Kavalleriekaserne.

15. Januar 1915.

1990 Militärgefangene (darunter 350 verwundete Rekonvaleszenten und 180 im Lazarett), 300 Zivilgefangene.

Unterkunft. Gut. Wasser filtriert. Kost gut zubereitet, reichlich, die Soldaten, die arbeiten, sehen sehr wohl aus.

Lager. Auf Streu. Zu wenig Stroh. Jeder Gefangene ist im Besitz einer Decke. Allgemeine Impfung gegen Typhus; ziemlich viel Läuse.

700 Gefangene arbeiten an verschiedenen Stellen. Kleine Werkstätten von Sattlern, Schneidern, Schuhmachern.

Gottesdienst. Katholisch und protestantisch. Ein englischer Geistlicher versieht die protestantische Seelsorge. Seine Worte werden übersetzt.

Saint-Brieuc.

15. Januar 1915.

2100 Soldaten

39 Zivilgefangene.

Wohnung. Kalkgeweisste Säle der früheren Gefängnisse. Wasserklosets, die ausserhalb in kleinen Höfen liegen. Die Suppe, die ich gekostet habe, war sehr gut. Die Damen von Saint-Brieuc wollen jedem Gefangenen einen Soldatenschüssel geben. Die Soldaten essen zu 8 Mann aus einem Napf aus Weissblech. Jeder Mann hat seine Decke. Die Räumlichkeiten sind nicht kalt.

Gesundheitszustand. Gut. Es gibt viele von Verwundungen Genesende. Ziemlich viel Läuse.

Arbeit. Nur ein Drittel der Gefangenen arbeitet auf den Arbeitsplätzen, wo die Korporalschaften Tag und Nacht bleiben.

Sendungen. Sind gut angekommen. *Liebesgaben* nötig für 250—300 Bedürftige.

Saint-Brieuc, Ergänzungslazarett Nr. 91.

6 Offiziere

500 Mannschaften.

Ehemaliges Kloster, sehr geeignet. *Wasser.* Gut. *Kost.* Ausgezeichnet. *Lager.* Voll ausreichend. Decken genügend und gut.

Eine ziemliche Anzahl Typhusfälle (ein Dutzend Kranke ist gestorben). Chirurgischer Dienst ausgezeichnet. Aertzliche Behandlung gut. Es sind katholische Krankenschwestern und deutsche Krankenwärter da. Sie loben ihre Behandlung. Im Lazarett haben ungefähr 1670 deutsche Kranke und Verwundete gelegen. 40 Schwerverwundete, an denen Amputationen vorgenommen worden sind (Krüppel), die man austauschen könnte.

Die Offiziere *korrespondieren* ganz nach Belieben.

Sehr guter Gesamteindruck.

Brest, Schloss Anne.

16. Januar 1915.

1 Zivilgefangener (polnischer Friseur)

53 Offiziere

7 Ordonnanzen.

Wohnung. Vier weite Gewölbe, verhältnismässig trocken, genügend geräumig. Vorhänge auf Stangen zur Trennung der einzelnen Betten. Erholungsplatz auf der Höhe des Turms (350 m), ein kleiner Hof von 200 m.; von beiden aus eine herrliche Aussicht auf die Rhede.

Kost. Gut, bezogen von einem Kantinenwirt, der sich einen täglichen Pensionspreis von 3 Fr. zahlen lässt. Um diese Ausgaben zu vermeiden, beziehen 35 dieser Herren unentgeltlich die Mannschaftskost.

Lager. Sehr anständig, Eisenbettstellen, Matratzen, Betttücher mit allmonatlichem Wechsel. Decken völlig ausreichend, Waschen und Wäsche in der Stadt. Kein Ungeziefer. Alle Wochen gewährt man den Herren ein Brausebad. Bis jetzt haben sie keine Seelsorge verlangt. Der Briefverkehr war bis jetzt unbeschränkt. Auf Grund eines kürzlichen Ministerialerlasses dürfen diese Herren nicht mehr

als drei Karten und einen Brief von vier Seiten monatlich schreiben. Die Pakete kommen rechtzeitig und richtig in die Hände der Adressaten. Das Einverständniss zwischen den deutschen und österreichisch-ungarischen Herren lässt, wie mir scheint, zu wünschen übrig.

Brest, Marinelazarett des Arsenal.

16. Januar 1915.

2 Offiziere

90 Mannschaften.

Wohnung. Vortrefflich. *Wasser.* Trinkbar. *Kost.* Ausgezeichnet.

Lager. Genau dieselbe Behandlung wie die verwundeten und kranken Franzosen, die in demselben Gebäude gepflegt werden. Damen vom Roten Kreuz, Aerzte, Feldprediger, Lehrer der deutschen Sprache. Die ärztliche Behandlung scheint sehr gut zu sein. Alle Offiziere und Mannschaften sind mit der guten Fürsorge zufrieden, die man ihnen angedeihen lässt.

Ile Longue (gegenüber Brest).

17. Januar 1915.

150 Mannschaften

701 Zivilgefangene.

Wohnung. Trockne, genügend luftige Baracken mit Dachpappe überdeckt. Ueberdeckte Wasserklosets (Tonnen-system) unter freiem Himmel. Der eingezäunte Raum hinreichend gross.

Wasser. Trinkbar, in Fässern herbeigeschafft aus einer Entfernung von 4 km.

Kost. (Kostprobe entnommen). Reichlich und sehr gut, dank der Zugabe, die die Gefangenen aus ihrer Tasche bezahlen.

Lager. Alle auf Strohsäcken (alle drei Monate 7 kg Stroh, wie für die französischen Soldaten).

Jeder hat seine Decke, die aber sehr abgenutzt ist. Es fehlen Kleider und Wäsche für viele, obgleich die Verwaltung Sammetbeinkleider und Hemden denen liefert, die ihrer bedürfen.

Gesundheitszustand. 12 leichte Kranke in dem Lazarett. Kein Typhus.

Ungeziefer. Viel, Läuse und Krätze, die ein dem Lager beigeordneter, sehr gewissenhafter französischer Arzt bekämpft. Die Gefangenen dürfen alle Tage die « Dépêche de Brest » kaufen.

Gottesdienst. Jeden Sonntag.

Arbeit. Bau von Baracken und Wagen.

Liebesgaben. Sehr notwendig, Unterkleider für 500 Bedürftige. Besonders den Polen fehlt es am Nötigsten.

Der Lagerkommandant ist sehr tüchtig. Er hat eine gemeinnützige Gesellschaft ins Leben gerufen und mit dem Verdienst (3000 Fr. bis jetzt) lässt er alle möglichen Verbesserungen ausführen.

Lorient

an Bord der « Dévastation » auf der Rhede.

18. Januar 1915.

Die Gefangenen sind räumlich zu beschränkt. Die eine Hälfte ist nach Quiberon übergeführt worden, die andere nach Marokko.

Lager ist durch Ministerialerlass vom 12. Januar 1915 aufgehoben worden.

Belle-Isle-en-Mer, Citadelle.

51 Offiziere
2800 Mannschaften.

Wohnung. Die Offiziere sind gut untergebracht, aber sie haben nur einen Hof von 360 m. zum Spaziergehen und sind von den deutschen Mannschaften nur durch einen Stacheldraht getrennt. Einmal wöchentlich machen die 14 Offiziere, die ihr Wort gegeben haben, einen Spaziergang an der Meeresküste.

Die Mannschaften sind in Kasernen oder unter Zelten untergebracht.

Wasser. Gut, aber sehr wenig.

Kost. Sehr gut für Offiziere und Mannschaften.

Lager. Ausreichend, mit Ausnahme für 500 Mannschaften, die unter Zelten schlafen. Genügend Decken. Bei Ankunft der Gefangenen werden sie gewechselt. Alle tragen Holzschuhe.

Gesundheitszustand. Alle leiden am Anfang ihres Aufenthaltes an Durchfall, der aber nicht andauert. Einige Fälle von Diphtheritis, viel Läuse.

Arbeit. Gut organisiert, in Rotten (Wegearbeiten, Anpflanzungen u. s. w.) und Hausarbeit. In den Freistunden Spiele in frischer Luft. Die Offiziere haben ein Klavier, zwei Violoncellos, Gitarren, Spielkarten, Bücher u. s. w.

Gottesdienst. Durch einen gefangenen katholischen Priester und gefangenen protestantischen Geistlichen.

Vom 9. Dezember 1914 bis zum 11. Januar 1915 sind 8000 Postsendungen verteilt worden und seit Anfang nahezu 70,000 ausgehändigt worden. 52 Kisten des Deutschen Roten Kreuzes sind richtig zur Verteilung gekommen.

Quiberon.

20. Januar 1915.

464 Mannschaften.

Wohnung. Voll ausreichende kasernenmässige Unterkunft. Gekochtes Wasser; Thee nach Belieben.

Kost. Gut, ausserordentlich eintönig.

Lager. Genügende Strohsäcke. Es fehlen einige Decken.

Gesundheitszustand. Ausgezeichnet.

Drei Kisten des Deutschen Roten Kreuzes sind richtig zur Verteilung gekommen. Sie enthielten: Unterkleidung, Zeitschriften, Seife, Pfeifen, Zigarren, Decken (zu wenig).

Saint-Nazaire.

Auskunft erteilt durch Leutnant de Kayser, der die allgemeine Aufsicht über die Gefangenenlager des 10. Bezirkes hat.

350 Mannschaften.

Uebliche Kasernenunterbringung. Kost normal. Gesundheitszustand ausgezeichnet. Alle Gefangenen arbeiten als Auslader und verdienen 20 cent. täglich. Ich habe dieses Lager, das nach jeder Richtung hin ausgezeichnet erscheint, nicht besucht.

Lager des XI. Bezirkes (Vendée).

Diese Lager tragen alle mehr oder weniger den Charakter eines vorübergehenden Zustandes. Dort trifft man eine Auswahl der Gefangenen, und schickt sie dann nach Corsika, Algerien, Marokko oder nach den Ortschaften des Landes.

wo die Gefangenen in Korporalschaften arbeiten, sei es beim Bau von Brücken und Verkehrswegen, sei es für die Gemeinde, Unternehmer oder Privatpersonen. Die auf Ehrenwort gefangenen Offiziere werden binnen kurzem nach der Insel Noirmontiers geschickt, wo Gasthöfe (mit 214 Betten) sie aufnehmen.

Cholet, früher Kloster.

22. Januar 1915.

51 Offiziere

17 Ordonnanzen.

Wohnung. Zellen der Ursulinerinnen, auf 12—20 qm. Raum kommen 2 Offiziere. Keine Heizung.

Die Offiziere haben kleine Petroleumöfen gekauft.

Kost. Zubereitet durch einen deutschen Koch.

Mineralwasser. Nach Belieben.

Lager. Feldbetten.

Gesundheitszustand. Gut. Es sind 2 deutsche Aerzte da.

Briefverkehr. Der General beklagte sich darüber, dass die Beschränkung auf 1 Brief und 3 Karten monatlich auch auf ihn und seine Offiziere Anwendung fände. Ausser Besoldung von 75 Fr. (niedere Offiziere) und 125 Fr. (höhere Offiziere) beziehen die niederen von ihrem Guthaben bis 25 Fr. wöchentlich, die höheren bis 50 Fr. Die Offiziere können die täglichen Tageszeitungen kaufen.

Tours, Merlusine (Lager).

22. Januar 1915.

341 Soldaten.

Wohnung. Zelte auf einer sehr schlammigen Wiese; 50 % in sehr trockenen Kasematten.

Wasser. Gut.

Nahrung. Ausreichend. Eine ausgezeichnete Suppe selbst gekostet.

Läger. Ungenügendes Streulager unter den Zelten. Strohsäcke in den Kasematten.

Gesundheitszustand. Gut, aber ziemlich viel Fälle von katarrhalischen und rheumatischen Erkrankungen.

Arbeit. Für alle. Wegarbeiten, Werkstätten für Holzschuhe für die Schützengräben.

Pakete sind lange Zeit mit versehrten Packungen, geplündert (durch wen?) angekommen. Jetzt liegt kein Anlass mehr zu Klagen in dieser Richtung vor.

Die Liebesgaben sind richtig verteilt worden. Uebergangslager, Auswahlstation. Die Kräftigen werden nach Afrika geschickt.

Issoudun, 2 Kasernen.

22. Januar 1915.

1300 Soldaten.

Kasernenmässige Unterkunft sehr ausreichend, sehr sauber geräumige Sale. Wasserklosets in guter Verfassung, sehr grosse Erholungsplätze im Freien. Jeder hat seinen Strohsack und seine Decke.

Wasser. Trinkbar. Sehr gut eingerichtete Waschgelegenheiten.

Kost. Wie üblich.

Allgemeine *Impfung* gegen Typhus.

Arbeit. Fehlt, mit Ausnahme von etwas Dienst am Bahnhof. Auf den Erholungsplätzen im Freien machen die Gefangenen in gewissem Sinne was sie wollen.

Gottesdienst. Katholisch und protestantisch (in Uebersetzung).

Ich habe einer Verteilung der eingegangenen Post bei-

gewohnt. Die Briefschaften werden in Gegenwart des Empfangsberechtigten und der Postbediensteten, bestehend aus deutschen und französischen Soldaten, geöffnet. Sehr gut.

Liebesgaben. Richtig eingetroffen und zur Verteilung gekommen (Deutsches Rotes Kreuz). Auswahlslager, von wo aus die Gefangenen auf die einzelnen Arbeitskolonien verteilt oder nach Marokko geschickt werden.

*Der Delegierte
des Internationalen Komitees vom Roten Kreuz :*

Dr C. DE MARVAL,
Obersteutnant.

IV.

BERICHTE

des Herrn Oberstleutnant Dr. C. de MARVAL, Vertreters des Internationalen Komitees, über seinen Besuch der Lager der deutschen Kriegsgefangenen in dem XIII., XIV. und XV. Bezirk (Mittelfrankreich: Auvergne, Vallée du Rhône, Marseille und Korsika), im Februar 1915.

II. Reise.

A. - ALLGEMEINER BERICHT.

Wir haben die Ehre gehabt, den Herrn Präsidenten des Internationalen Komitees in den letzten Tagen des Januar und im Anfang Februar 1915 von Paris nach Issoudun-Montluçon, Roanne, Saint-Etienne, au Puy zu begleiten. Da uns ein Automobil der Präsidentschaft der Französischen Republik gütigst zur Verfügung gestellt worden war, hat diese Reise nach dem Mittelpunkt Frankreichs und dem Gebirge der Auvergne und du Velay unter besonders angenehmen Umständen zurückgelegt werden können.

Auch diesesmal haben sich unsere Besichtigungen ohne jede Einschränkung vollzogen, und wir sind unvermutet in

die meisten Lager gekommen; überall haben sich die Gefangenen frei mit uns unterhalten und haben uns so ihre Wünsche auseinander setzen können. Da uns Herr Gustav Ador in Saint-Etienne verlassen hat, haben Herr Villiers du Terrage und ich unsere Reise nach Romans (Isère), Lyons und Marseille fortgesetzt, um von da nach Korsika zu gelangen, wo wir fünf Tage geblieben sind, um die Lager von Castelluccio, Chiavari (Westküste), Casabianda (Osten) zu besuchen, endlich Corte (Mittelpunkt der Insel), wo es nur Offiziere gibt.

Der Gouverneur der Insel und der Präfekt von Korsika haben, so gültig als nur möglich, die notwendigen Automobile zu unserer Verfügung gestellt, um da von einem Lager nach dem anderen zu gelangen, wo der Zustand der Strassen und die reichlichen Schneefälle dieses Beförderungsmittel gestatteten.

Ich möchte hinzufügen, dass mir ausserdem das Kriegsministerium Karten zu freier Fahrt auf den französischen Eisenbahnnetzen hat zustellen lassen, und Anweisungen für freie Fahrt auf Dampfschiffen.

Man wird etwas weiter die Einzelheiten finden, die Besichtigungen der 14 Lager betreffend, die in Montluçon, Roanne, Bouthéon, St-Rambert, le Puy, Marseille (Brückenschiff, den das Mittelländische Meer kreuzenden Gefangenen als Interimslager dienend) eingerichtet sind, und diejenigen von Korsika, vier an der Zahl, Castelluccio, Chiavari, Casabianda und Corte, (siehe meine Sonderberichte), zwischen dem 1.-2. 1915 und dem 13.-2. 1915 von uns besucht.

39 Zivilgefangene haben uns in einem schriftlichen Bericht die Gegenstände ihrer Klagen unterbreitet. Abgesehen von gewissen Uebertreibungen und einer geistigen Auffassung, die dem Gefangenen eigen ist, der widerrechtlich gefangen zurückgehalten zu sein glaubt, und der eine Neigung hat, die Dinge von einem voreingenommenen Gesichtswinkel und Standpunkt aus zu sehen, erscheint uns dieser Bericht

wahrheitsgetreu in seinen grossen Umrissen und in den meisten Einzelheiten, die er enthält.

Mit Ausnahme von Casabianda, einem Lager, bezüglich dessen wir geglaubt haben, einen Brief an den Kriegsminister richten zu müssen, sind alle Lager der XIII., XIV. und XV. Militärbezirke gut, sehr gut, oder sogar ausgezeichnet erschienen.

Besonders dasjenige von Saint-Rambert, nach welchem ungefähr 1200 Elsass-Lothringer überführt worden sind.

Wenn wir die von uns gemachten Bemerkungen, schwachen Punkte und wenig zahlreichen Klagen aus dem Munde der Gefangenen dieser verschiedenen Lager gesammelt, zusammenfassen wollen, haben wir nur Folgendes zu bezeichnen :

Die Streu ist wirklich manchmal zu wenig dicht; zu selten erneuert (Bouthéon, Roanne), und das Strohlager, sehr dünn und sogar auf dem feuchten Boden zurechtgemacht, muss Rheumatismus und Erkältungen erzeugen. Der Mangel einer genügenden Anzahl von Decken kommt in einigen Lagern noch hinzu. Immerhin können wir sagen, dass wir fast überall vom Fussboden abgesonderte Strohlager und eine Decke (ausnahmsweise zwei) pro Mann gefunden haben.

Ich muss indessen die Tatsache erwähnen, dass Verbesserungen, wie die letzteren, in sehr vielen Lagern erst kürzlich vorgenommen worden zu sein scheinen. Das ist auch eine der Wohltaten unserer Internationalen Mission, die eine sehr grosse Anzahl Gefangener hoch einschätzt.

Dieselbe Klage über Kälte kehrt oft aus dem Munde derjenigen wieder, die die Kerkerstrafe erdulden mussten. Man schickt sie oft ohne Decken hin, und die Gefangenen sind dort bei Wasser und Brot auf einem einfachen, abschüssigen Brett. Wenn es wahr ist, dass die Flüchtlinge, in Deutschland, erschossen werden, so ist die französische Bestrafung von 30—60 Tagen Kerker, für dieselbe Hand-

lung, gewiss gelind, aber ist es wirklich notwendig, die Eingekehrerten ihrer Decke zu berauben, zu einer Jahreszeit, wo die Nächte besonders frisch sind, selbst in Süden?

In derselben Gedankenreihe und um die Gesundheit der Männer zu schützen, scheinen uns die Sendungen von Unterkleidern, Strümpfen, Socken und Decken noch spezieller angezeigt in den Lagern von Roanne, Bouthéon, Romans (wo ausschliesslich genesende Verwundete sind, ebenso wie in Castelluccio) Chiavari und Casabianda.

Wir haben zu wiederholten Malen konstatieren können, wie die vom Deutschen Roten Kreuz oder den Spezialkomitees gesandten Liebesgaben genau verteilt worden sind, und welche Sorgfalt die Offiziere der Lager an den Tag legen, um die aus dem Mutterland geschickten Gegenstände den Bedürftigsten zukommen zu lassen. Es ist bedauerlich, dass der für den XV. Bezirk (von dem Korsika abhängt) bestimmte Eisenbahnwagen, noch nicht am Bestimmungsort angekommen ist; denn der Winter ist auf dieser wunderbaren Insel besonders streng gewesen, und es ist zu befürchten, dass die Sendungen erst zur Zeit der schönen Tage in Korsika eintreffen werden, dann, wenn man ihrer weniger bedürfen wird.

Die Nahrung, die wir jedesmal, wenn wir ungefähr um die Stunde einer Mahlzeit ankamen, gekostet haben, ist mir immer gut erschienen; sie ist es besonders in den Verwundeten-Lagern, ganz besonders in Romans; könnte aber reichlicher sein. Hinsichtlich dieses Gegenstandes haben wir Klagen vermerkt — zweifellos begründete — in Castelluccio und in Casabianda, seitens der Militär- und Zivilgefangenen, die man zu einer regelmässigen Arbeit nötigt.

Da das Deutsche Rote Kreuz kürzlich der Geschäftsstelle der Kriegsgefangenen in Paris 10,000 Mark zugeschickt hat, hat der Abgeordnete dieser Geschäftsstelle im Einverständnis mit mir 3000 Fr. nach Korsika überwiesen, von denen ein Teil dazu dienen wird, die tägliche Mahlzeit der

Kranken, Elenden, Schwachen und der Arbeiter zu verbessern. Die Kommandanten der Lager haben erklärt, dass sie glücklich sind, so eine gewisse Anzahl ihrer Gefangenen, deren Gesundheitszustand etwas schwankt, besser ernähren zu können.

Die Lager der von Verwundungen oder Krankheiten *genesenden Gefangenen* sind besonders gut gelegen, an sehr heilsamen und wunderbar der Sonne ausgesetzten Orten, bei Saint-Rambert im Rhone-Tal und bei Castelluccio (150 m. Höhe über der Bucht von Ajaccio), deren Kommandanten und Aerzte, von Sorgfalt für die ihrer Obhut übergebenen Leute erfüllt, die Bezeichnung: « Vollendet » verdienen.

Es gibt unter diesen Gefangenen einige Leute, die in Krankenhäusern behandelt werden sollten: wir haben von den zuständigen Behörden ihre Ueberführung erbeten. Sie wird sicher in kurzem stattfinden und diese paar Unglücklichen werden dann die Pflege erhalten, die man ihnen nur in Lazaretten angedeihen lassen kann, die eingerichtet sind, Schwerkranke oder Schwerverwundete aufzunehmen.

Die Gesundheit der Gefangenen lässt im allgemeinen nichts zu wünschen übrig. Die Ankunft und Zustellung der Pakete vollzieht sich gut; an einigen Orten (le Puy, Casabianda) hat man uns von Verschwinden von Gegenständen unterrichtet, die wir sofort an der zuständigen Stelle gemeldet haben.

Es ist zu bemerken, dass die Offiziere sehr gut behandelt werden, sowohl in Puy wie in Corte (den beiden einzigen Ortschaften, wo wir welche getroffen haben); sie haben keine ernstliche Beschwerde vorzubringen.

Wenn wir uns nicht ausführlicher über die gewiss unglückliche Wahl eines zu überfüllten Lagers in Casabianda auslassen, so geschieht dies, weil dieses Lager zweifellos bald aufgehoben werden wird, und weil wir direkt bei dem sehr liebenswürdigen Direktor der Abteilung des Kriegs-

ministeriums, von der das abhängt, dringende Schritte hinsichtlich dieses Gegenstandes getan haben.

In einer Gegend gelegen, die vom Frühjahr ab ungesund sein wird, in einem von Hilfsquellen entblösten Lande, ist dieses Lager in baufälligen Gebäuden untergebracht, wo es unmöglich ist, das Nötige für die 1200 Gefangenen zu tun, die es seit drei oder vier Monaten bewohnen.

Ein Blick auf die beigefügten 14 Spezialberichte wird beweisen, mit welcher Sorgfalt im allgemeinen die Gefangenen in den kürzlich von uns besuchten Bezirken behandelt werden. Die Regel scheint zu sein: «Streng, aber gut,» und die Güte dringt überall durch. Es ist wohl eine eiserne Hand, aber in einem Sammhandschuh, eine ritterliche Hand französischen Charakters, den wir hochschätzen.

Vermerken wir endlich noch 80 *Krüppel* und *Kränkliche*, die sobald als möglich heimzuschaffen wären, von denen 29 Krüppel in Saint-Rambert und 40—50 Blinde und Kranke in Castelluccio sind.

P. S. — Im Augenblick, da wir diesen Bericht in Marseille schreiben, erhalten wir vom Minister des Innern die Ermächtigung, auch die Zivillager zu besuchen.

B. - SONDERBERICHTE

über 13 Gefangenenlager im XIII., XIV. und XIV. Bezirk.

Umfassend : 14 Lager : 90 Offiziere
5,226 Unteroffiziere und Mann-
schaften
350 Zivilgefangene.

Im Ganzen : 5,666

Montluçon, Schloss.

1. Februar 1915.

401 Soldaten.

Wohnung. Sehr saubere Unterkunft, geräumige Höfe.
Wasser. Vortrefflich (Kanalisation aus der Stadt).
Kost. Eingeschränkt, aber ausreichend, abwechslungsreich.

Lager. Streu auf der Diele (Strohmatte).

Decken. 2 für jeden Mann.

Kleidung. Ausreichend. Einige Bedürftige sind vorhanden.

Gesundheitszustand. Gut.

Ungeziefer. Sehr wenig.

Arbeit. 40 Gefangenen arbeiten bei der Paris-Orléans-Gesellschaft, aber keine regelmässige Arbeit.

Zerstreuungen. *Lektüre.* Bücher aus der Heimat; die Verteilung der *Zeitung für die deutschen Kriegsgefangenen*

(Sonnabend) scheint keinen guten Einfluss auf die moralische und geistige Verfassung der Gefangenen zu haben.

Briefverkehr. Die eingehende Post wird in Clermont im Hauptquartier gelesen; dadurch erklären sich, wie es scheint, die Verzögerungen bei den Verteilungen.

Gottesdienst. Für Katholiken und Protestanten.

Sendungen, Geld. Kommen an, manchmal geöffnet.

Liebesgaben. 13 Kisten des Deutschen Roten Kreuzes sollen zur Verteilung kommen.

Bemerkungen. Viele Ordnung, strenge Behandlung, aber gut. Denen, die mit strengem Arrest bestraft werden, werden die Decken entzogen.

Roanne, Baumwollspinnerei.

1. Februar 1915.

8 Offiziere

534 Mannschaften.

Wohnung. Streu auf dem Fussboden aus Holzbrettern in grossen kaltem Arbeitsraum. Hofräume von 40 × 40 m. Gesundheitliche Fürsorge, gut (Waschtröge für 40 Mann).

Wasser. Kanalisation, ausgezeichnet.

Kost. Mit Abwechslung, gut, jeder hat seine eigene Schüssel, Kostprobe (von Erbsensuppe) ausgezeichnet befunden.

Lager. Dichte Streu, direkt auf dem Fussboden.

Decken. Jeder eine.

Kleidung. 20% der Gefangenen könnten Unterkleidung gebrauchen; das sind die Bedürftigen.

Gesundheitszustand der Gefangenen. Gut, alle 4 Tage Spaziergang von 2 Stunden ausserhalb des Lagers (in Korporalschaften).

Ungeziefer. In geringer Menge.

Arbeit. 150 Mann haben 3 Wochen lang arbeiten kön-

nen, seitdem keinerlei Arbeit mit Ausnahme des gewöhnlichen Dienstes.

Zerstreuungen, Lektüre. Bücher aus der Heimat, Spiele unter freiem Himmel und drinnen.

Gottesdienst. Protestantisch: alle 14 Tage durch einen Pastor in Saint-Etienne gehalten. Sonntags Predigt und Messe.

Briefverkehr. 3 Karten und 1 Brief monatlich.

Sendungen, Geld. Alles in Ordnung.

Liebesgaben. 20 % Bedürftige. Unterkleider und Decken würden von Nutzen sein.

Wünsche der Gefangenen. Dass ihren Toten, die auf dem Friedhof von Roanne begraben liegen, Kreuze auf den Gräbern errichtet werden. Vom Kommandanten sofort gewährt.

Bouthéon, Flugplatz.

1. Februar 1915.

153 Soldaten.

Wohnung. Schuppen des Flugplatzes; geräumig, kalt mit starkem Luftzug; grosse Wiese als Erholungsstätte.

Wasser. Trinkbar; auf dem Lager selbst.

Kost. Hinreichend.

Lager. Auf Holzbrettern mit einer Neigung von 20 cm. gelegte Streu auf dem nackten Fussboden.

Decken. Jeder eine, das ist wenig angesichts der Kälte des Ortes; Schnee.

Kleidung. Nichts bemerkenswertes.

Gesundheitszustand. Gut.

Arbeit. Keine.

Zerstreuungen, Lektüre. Bücher, die das Rote Kreuz in Hamburg geschickt hat.

Gottesdienst. Freitags protestantischer Gottesdienst in französischer Sprache, von einem wissenschaftlich gebilde-

ten Gefangenen übersetzt. In kurzer Zeit trifft ein deutscher katholischer Feldgeistlicher ein.

Pakete, Geld. Nichts zu beanstanden.

Liebesgaben. Es fehlt an Strümpfen und Decken. Eine Sendung des deutschen Roten Kreuzes ist richtig zur Verteilung gekommen.

Bemerkungen, Verbesserungen. Schuhwerk und Decken hinschicken.

Saint-Rambert (an der Loire), Novizenhaus.

1. Februar 1915.

1027 Soldaten (Elsass-Lothringer).

Wohnung. Vortrefflich, Zentralheizung, elektrisches Licht, Arbeitszimmer, Klosterspeiseraum.

Kost. Ohne Tadel, sehr reichlich.

Lage. Strohsäcke.

Kleidung. Voll ausreichend.

Gesundheitszustand der Gefangenen. Keine Kranken.

Ungeziefer. Keines.

Arbeit. Französischer Unterricht: 3 Lehrer, jeder gibt 5 Stunden täglich = im ganzen 15 Stunden. Tägliche militärische Uebungen.

Zerstreuungen, Lektüre. Choräle, bald Orchester (die Musikinstrumente treffen noch ein).

Le Puy, Seminar.

2. Februar 1915.

321 Mannschaften (darunter 48 Polen, die für sich in ein Kloster untergebracht sind).

Wohnung. Voll ausreichend. Terrasse mit Platanenallee. Wasserklosets, Plätze genügend.

Wasser. Quellwasser, gleich auf dem Lager.

Kost. Angemessen, gute Küche. Alles in grosser Sauberkeit.

Lage. Dichte Streu.

Decken. Jeder hat zwei.

Kleidung. In Ordnung.

Gesundheitszustand der Gefangenen. Vorzüglich, alle sind gegen Typhus geimpft worden.

Ungeziefer. Normal.

Arbeit. Nur für 40 Mann, Wegearbeiten. Bald werden dabei mehr Beschäftigung finden, sobald die Jahreszeit besser wird.

Zerstreuungen, Lektüre. Spaziergänge einmal wöchentlich.

Gottesdienst. Katholischer (deutsch), jeden Sonntag. Protestantischer Gottesdienst (übersetzt), jeden Montag.

Briefverkehr. In Ordnung.

Sendungen, Geld. Scheinen oft ihr Ziel nicht erreicht zu haben oder mit grossen Verspätungen eingetroffen zu sein.

Liebesgaben. Mehrere Kisten des Roten Kreuzes in Stuttgart stehen da und kommen zur Verteilung.

Bemerkungen. Gefreiter Otto Raue hätte 50 Fr., die am 9. Oktober 1914 in Leipzig eingezahlt worden sind, empfangen müssen. Häufig andere ähnliche Klagen hier.

Le Puy, Campagne Falavoux.

2. Februar 1915.

22 Offiziere

10 Soldaten (Ordonnanzen).

Wohnung. Reizendes Landhaus mit Terasse, die eine herrliche Aussicht auf die Stadt von Puy gewährt.

Kost. Pension zu 3 Fr. täglich, voll ausreichend. Hübscher Speiseraum, hübsches Unterhaltungszimmer.

Gesundheitszustand der Gefangenen. Ausgezeichnet.

Heizung. Die Offiziere müssen ihre Heizung voll bezahlen; sie haben Stühle und Tische kaufen müssen.

Zerstreuungen, Lektüre. Spaziergänge auf der kleinen Terasse, aber später werden die Offiziere ausserhalb des Gutes spazieren gehen können.

Gottesdienst. Ja.

Briefverkehr. 8 Karten oder 4 Briefe monatlich.

Sendungen, Geld. Grosse Verspätungen und Entwendungen von Sendungen kommen vor. Die Offiziere versichern mir, dass sie selbst Opfer ähnlicher Diebstähle geworden wären.

Wünsche der Gefangenen. Täglich den « Amtlichen Tagesbericht » zu haben.

Le Puy, Schloss Chadrac.

2. Februar 1915.

32 Offiziere

15 Soldaten (Ordonnanzen).

Wohnung. Reizendes Besitztum mit Türmchen, von wo sich eine herrliche, sehr ausgedehnte Aussicht auf das Tal eröffnet. Grosser Garten zur Verfügung der Offiziere. Sehr gute Zimmer, Feldbetten.

Nahrung. Ausgezeichnete, durch einen Gasthofsbesitzer von Puy im Hause selbst zubereitete Kost für 3 Fr. täglich.

Gottesdienst. Messe in der zu dem Besitztum gehörenden Kapelle. Predigten eines protestantischen Geistlichen.

Zerstreuungen, Lektüre, Spaziergänge, sobald die Witterung besser ist. Alle Offiziere sind Gefangene auf Ehrenwort, mehrere haben ihren Säbel. Zwei Majore und 30 Offiziere niederen Ranges sind da und sind sehr zufrieden über ihr Los hier.

Romans a. d. Isère, Rekonvaleszentenhaus.

3. Februar 1915.

751 Soldaten.

(Davon 420 in der Realschule, die andern in der Pfarre St. Hypolyt und in der Schuhfabrik St. Cyr. 60 % Badenser, 29 Krüppel).

Wohnung. Vortrefflich; mildes herrliches Klima, grosse Wiesen.

Wasser. Ausgezeichnet.

Kost. Angemessen, zubereitet durch die Gefangenen, die zwei bis sieben Schweine wöchentlich schlachten und sich an Schweinefleisch und Sauerkraut ergötzen.

Decken. Eine grosse Decke für zwei Mann. Es sind ungefähr 40 bis 50 zu wenig da.

Kantine. Gut ausgestattet in Brot, Marmelade, Tabak, Wein; 750 gr. für 25 Cent. an die, die einen Anspruch darauf haben, d. h. die Rekonvaleszenten.

Gesundheitszustand der Gefangenen. 10 Fälle von Typhus im November; seit Einsetzen der Impfung nicht ein Fall mehr; 44 liegen zu Bett, wegen Verwundungen, in dem gut gehaltenen Lazarett.

Ungeziefer. Wenig.

Arbeit. Zur Zeit keine. Der Kommandant sucht danach. Uebungen in Abteilungen auf den Höfen. Zweimal wöchentlich Spaziergang aufs Land für die Gesunden.

Gottesdienst. Messe, nur für die Katholiken; protestantischer Gottesdienst durch einen Gefangenen (Ingenieur).

Briefverkehr. Normal.

Sendungen, Geld. Alles in Ordnung.

Liebesgaben. Eingetroffen und zur Verteilung gelangt (Rotes Kreuz von Mannheim und München).

Wünsche der Gefangenen. Decken; 29 Krüppel wären in die Heimat zurückzubringen.

Bemerkungen. Ausgezeichnete Behandlung durch die vorstehenden Wachoffiziere. Die süddeutschen Unteroffiziere verstehen sich schlecht mit ihren norddeutschen Kameraden. Der Kommandant ist tadellos und hat nur das eine im Auge, seinen Gefangenen eine gute Behandlung zu teil werden zu lassen. Er behauptet sogar, deshalb schlechten Ruf in der Stadt zu geniessen, die ihm vorwarf, er verbessere zu sehr das Los der Gefangenen. Indessen bleibt er bei seiner Handlungsweise bestehen und gibt mir die Versicherung: « Wir behaupten, das beste Lager Frankreichs zu sein. » Zu Weihnachten wurden grosse Feste veranstaltet, die deutschen Soldaten haben sogar ein Theaterstück aufgeführt, nachdem sie von einem der ihrigen geschminkt worden waren....

Marseille. Altes, im neuen Hafen verankertes Kriegsschiff.

8. Februar 1915.

73 Soldaten

35 Zivilgefangene.

Wohnung. Streu im Zwischendeck, Spaziergänge auf dem Schiff, das gross ist.

Wasser. Aus der Stadt in genügender Menge bezogen.

Kost. Angemessen. Diese Gefangenen bleiben hier nur wenige Tage (6—8 Tage), bevor sie nach Korsika, Tunesien oder Algerien verschickt werden.

Decken. Genügend.

Gesundheitszustand der Gefangenen. Gut. Lazarett gut eingerichtet. Strohsäcke. Keine schweren Krankheiten.

Arbeit. Keine.

Bemerkungen. Als Zwischenstation der Gefangenen sehr ausreichend.

Castelluccio, Strafanstalt.

(5 Km. von Ajaccio entfernt).

10. Februar 1915.

257 Mannschaften (davon 183 Krüppel).

Wohnung. Kasernenmassige Unterkunft, weite Höfe, sehr sauber gehalten.

Wasser. Ausgezeichnetes Quellwasser.

Kost. Angemessen. Wein auf ärztliche Verordnung hin.

Lager. Strohsäcke. Leinwandsack, in den der Gefangene nachts hineinschlüpft.

Decken. Jeder eine.

Kleidung. Zahlreiche Bedürftige, 80 %.

Gesundheitszustand der Gefangenen. 15 bis 20 Schwerverwundete, ungeheilt, sollten in ein Lazarett überführt werden; hier unmöglich, für sie das Nötige zu tun.

Ungeziefer. In üblicher Menge.

Arbeit. Keine mit Ausnahme des üblichen Dienstes.

Gottesdienst. Messe allsonntäglich. Alle 14 Tage protestantischer Gottesdienst durch den Pastor von Bastia.

Briefverkehr. In Ordnung.

Sendungen, Geld. Klagen über Verspätungen, manchmal über Entwendungen des Inhaltes der Pakete.

Wünsche der Gefangenen. 40 bis 50 Krüppel und Erblindete, die in ihre Heimat zurückgebracht zu werden wünschen.

Bemerkungen. Ausgezeichnetes Lager, wo die geheilten Verwundeten sich zur Erholung an einem gesunden und nach jeder Richtung hin schönen Ort befinden.

Chiavari, früher Strafanstalt.
(37 Km. von Ajaccio entfernt).

10. Februar 1915.

496 Soldaten

35 Zivilgefangene.

Wohnung. Kasernenmässige weite Räumlichkeiten auf Hügelabhang 145 m. über dem Meeresspiegel, mit prächtigem Ausblick auf den ganzen Golf von Ajaccio.

Wasser. Quellwasser.

Kost. Gut (Kostprobe genommen), aber die Gefangenen finden sie unzureichend.

Lager. Ausgezeichnet, in 3 riesengrossen Schlafsälen mit mehr als genügender Kubikzahl Luft. Jeder hat seinen Strohsack, sein Keilkissen, 1 bis 2 Decken.

Kleidung. Es wird uns eine grosse Anzahl von armen Soldaten bezeichnet, die nichts von der Heimat bekommen (50 %).

Gesundheitszustand der Gefangenen. Gut, einige katarhalische Erkrankungen.

Ungeziefer. Wenig.

Arbeit. Dienst, bestehend in Holz- und Reinigungsarbeiten. Im Frühjahr Chausseearbeiten.

Zerstreuungen, Lektüre. Keine.

Gottesdienst. Messe in der Kapelle jeden Sonntag. Ein Pastor von Bastia kommt ab und zu, aber seine Reise kostet ihm 2 Tage.

Briefverkehr. Sendungen, Geld. Einige Irrläufer, Verluste und Entwendungen, aber im allgemeinen in Ordnung.

Liebesgaben. Werden erwartet.

Wünsche der Gefangenen. Kräftigere Kost für die, die arbeiten, erscheint berechtigt.

Bemerkungen. Sehr gut gelegen, kann dieses Lager als ausgezeichnet bezeichnet werden.

Casabianda, früher, aufgegebener Strafanstalt.

12. Februar 1915.

1202 Soldaten

280 Zivilgefangene.

Wohnung. Stark verfallene Pavillons auf einer Höhe von 40 m. über dem Meeresspiegel. Der Ort muss am Anfang verpestet gewesen sein, jetzt ist er gerade bewohnbar. Die Wasserklosets sind mehr als einfach.

Wasser. Kanalisation vom Berge in einem Lauf von 39 Km.

Kost. Kaum genügend für die, die arbeiten. In der Kantine: Brot, Käse, Tabak. Die Küchen sind mehr als beengt.

Lager. Aussergewöhnlich: Betten übereinander, 2 bis 3 übereinander aus Astwerk gebaut von den Gefangenen. Die Decken und Fenster sind dem Verfall nahe.

Decken. Seit kurzem hat jeder seine eigene und seinen Strobsack.

Kleidung. Kann gekauft werden, mit Ausnahme von Schuhwerk, an dem es in dieser Gegend fehlt.

Gesundheitszustand der Gefangenen. Relativ gut. Durchschnittlich erscheinen 30 bis 35 Mann zu der Untersuchung früh. 20 Mann in dem Lazarett, mit leichten Erkrankungen.

Arbeit. Wenig, etwas Dienst in Holzarbeiten und Ackerbau (grosses Gut).

Zerstreuungen, Lektüre. Solche empfangen sie aus der Heimat.

Gottesdienst. Regelmässige Messe. Protestantischer Gottesdienst von Zeit zu Zeit (Pasteur aus Bastia).

Briefverkehr. In Ordnung.

Sammelhilfe. Wäre sehr nützlich.

Wünsche der Gefangenen. Mehr Essen.

Bemerkungen. Sehr mittelmässiges Lager, das aber von einem tüchtigen und gewissenhaften, aber von seinen Offizieren schlecht unterstützten Kommandanten geleitet wird. Schwierige Aufgabe, Räumlichkeiten wohnbar zu machen, die zu verfallen drohen. Wäre zu räumen vor den Fiebermonaten. Die Kranken und die Schwachen (deren gibt es anscheinend viele) sollten wenigstens kaufen können, was sie brauchen.

Der Unteroffizier Wipfinger, Bürgermeister von Schwetzingen, scheint ein braver, anspruchsloser Mensch zu sein. Er versichert, dass die Nahrung ungenügend ist für die, die arbeiten.

Corte (Korsika).

13. Februar 1915.

36 Offiziere

1 Soldat (Ordonnanz des Generals Freise).

Wohnung. Bergige, herrliche Gegend. Corte baut sich etagenförmig auf einem Hügel auf, der von einem Kranz von hohen, zur Zeit schneehedekten Spitzen umgeben ist.

Kost. 35 Offiziere, darunter ein Major, sind zu angemessenem Preise in entzückenden Häusern oder kleinen Vorort-Landhäusern untergebracht. Sie laufen frei umher, nehmen ihre Malzeiten in den Gasthäusern ein (Preis 5 Fr. täglich) und haben sich nur zweimal täglich zu einem Appel zu stellen.

Bemerkungen. Innerhalb der gewährten Grenzen macht jeder, was er will. Marschübungen (footing), Malen, Handarbeiten. Obgleich in Gefangenschaft, sind sie völlig glücklich. Keine Unannehmlichkeit mit der Bevölkerung, nur manchmal Anpöbelung seitens der Gassenjungen. Einzig General Freise (Artillerie) ist nicht Gefangener auf Wort. Gefangen gehalten in der Zitadelle, hat er zwei bequeme,

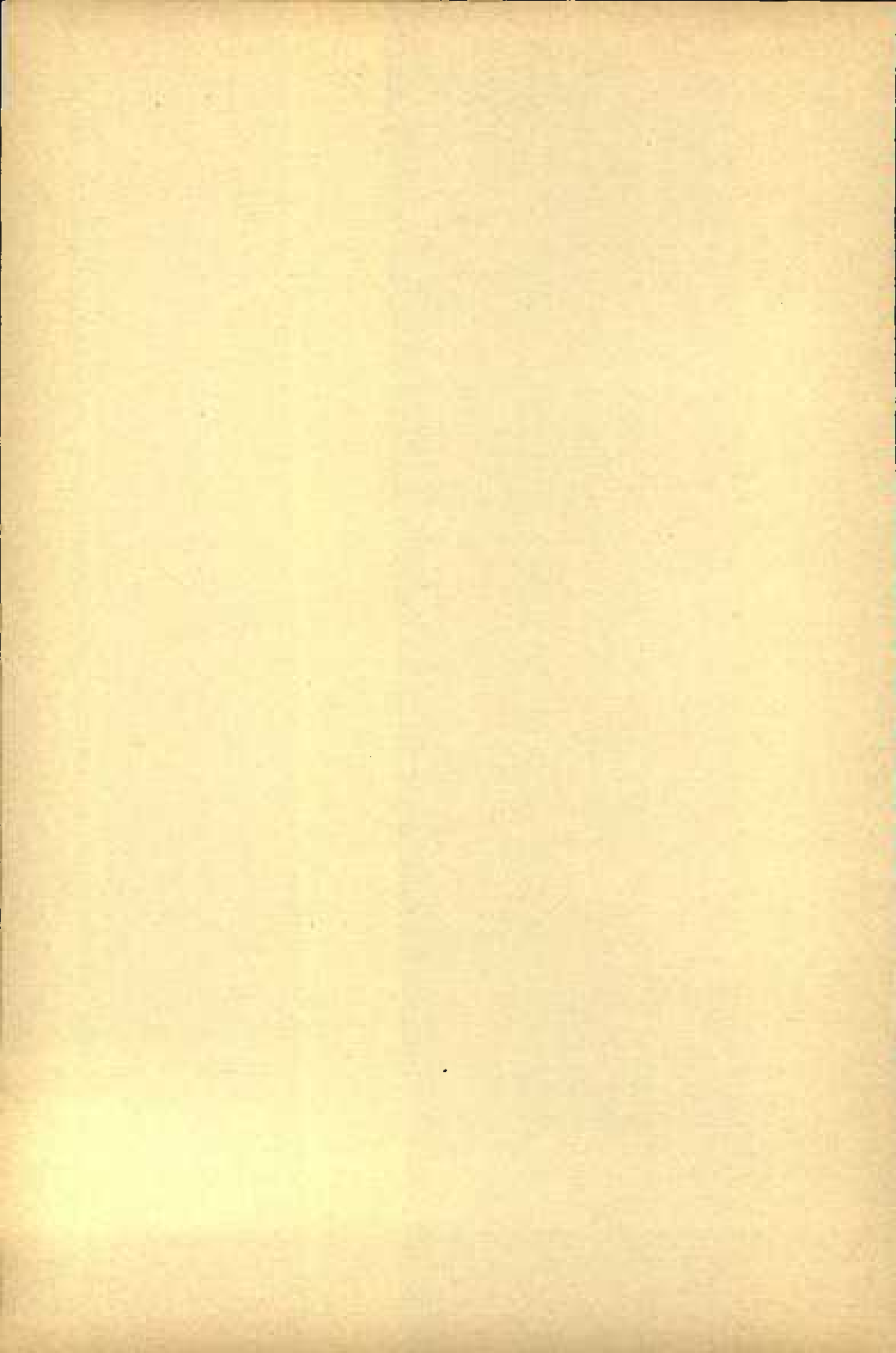
geheizte Räume und eine Terasse zur Verfügung, von wo aus sich Aussicht auf das ganze Tal eröffnet. Seine Abgeschlossenheit bedrückt ihn, aber man erlaubt ihm keinen Verkehr. Er bekommt nur Besuch vom Pastor und vom englischen (?) Konsul von Ajaccio. Ausgezeichnete Behandlung.

Der Delegierte

des Internationalen Komitees vom Roten Kreuze:

gez. Dr. DE MARVAL,

Oberstleutnant.



INHALT.

	Pages
Vorwort	3
I. Bericht der Herren Ed. NAVILLE und VAN BERCHEM über ihren Besuch der Gefangenenlager in England. Januar 1915	5
Einleitung	5
Allgemeine Betrachtungen	7
I. Militärgefangene	8
A. - Allgemeines	8
B. - Lager	12
Hollyport (Offizierslager)	12
Dyffryn Aled	15
Dorchester	17
C. - Schiffe	19
Southend	19
Portsmouth	21
II. Zivilgefangene	23
A. - Allgemeines	23
B. - Lager	24
Queensferry	24
C. - Schiffe	27
Southend	27
Portsmouth	28
II. Bericht über die Gefangenenlager in Deutschland (I. Reise ¹), erstattet von A. EUGSTEN, Nationalrath, in Speicher, den 23. Januar 1915	31
I. Vorbesprechung und Sitzungen der Kommission	32
II. Besichtigung der Lager	37
1. Gardelegen	37
2. Sennelager	40
3. Holzminden	43

¹ Siehe Bemerkung Seite 31.

	Pages
4. Zossen	46
5. Königstein	48
6. Königsbrück	49
7. Grafenwöhr.	51
8. Regensburg.	54
9. Ingolstadt	55
10. Lechfeld	58
III. Zusammenfassung und Wünsche	59
1. Behandlung im Allgemeinen	59
2. Unterkunft	60
3. Sanitäre Einrichtungen	63
4. Verkehrseinrichtungen	64
5. Wünsche	66
6. Schlußwort	68
III. Bericht des Oberstleutnants Dr. C. von MARVAL, über seine Besuche der Lager der deutschen Kriegsgefangenen in den IX., X. und XI. Bezirk (Westfrankreich : Bretagne, Vendée und Touraine). I. Reise. Januar 1915.	70
A. - Allgemeiner Bericht	70
B. - Sonderberichte	80
Fougères	80
Montfort.	81
Coetquidan	82
Châteauneuf.	83
Dinan	83
Saint-Brieuc	84
Saint-Brieuc (Ergänzungslazarett)	84
Brest (Schloss Anne)	85
Brest (Marinelazarett des Arsenal)	86
Ile-Longue	86
Lorient (Am Bord der « Dévastation »).	87
Belle-Isle-en-Mer	88
Quiberon	89
Saint-Nazaire	89
Cholet	90
Toura	90
Issoudun	91

	pages
IV. Bericht des Oberstleutnants Dr. C. von MARVAL, über seine Besuche der Lager der deutschen Kriegsgefangenen in den XIII., XIV. und XV. Bezirk (Zentralfrankreich : Auvergne, Vallée du Rhône, Marseille, Korsika). II. Reise ¹ . Februar 1915	93
A. - Allgemeiner Bericht	93
B. - Sonderberichte	99
Montluçon	99
Roanne	100
Bouthéon	101
Saint-Rambert-sur-Loire	102
Le Puy (Seminar)	102
Le Puy (Campagne Falavoux)	103
Le Puy (Schloss Chadrac)	104
Romana-sur-Isère	103
Maraeille	106
Castelluccio	107
Chiavari	108
Caaabianda	109
Corte	110

¹ Siehe Bemerkung Seite 31.